

# Eugénie Buffet

**"Ma vie, Mes amours, mes aventures"**

**ou Confidences recueillies par Eugène Figuière**



**Eugène Figuière, éditeur - Paris - 1930**

## Table des matières

Liminaire .....	3
Chapitre I.....	3
Chapitre II .....	5
Chapitre III.....	7
Chapitre IV.....	9
Chapitre V.....	13
Chapitre VI.....	17
Chapitre VII .....	23
Chapitre VIII.....	27
Chapitre IX.....	31
Chapitre XI.....	37
Chapitre XII.....	43
Chapitre XIII.....	46
Chapitre XIV .....	50
Chapitre XV.....	53
Chapitre XVI.....	57
Note de l'éditeur.....	65
Bouquets d'hommage.....	66

## Liminaire

En écrivant ce livre de souvenirs, j'ai obéi surtout à la volonté de ne pas mentir. Je me suis appliqué à retenir l'attention de mes lecteurs par le récit toujours exact d'une vie féconde en aventures et en incidents de toutes sortes. J'ai raconté, tels qu'ils se sont produits, des événements, la plupart sensationnels, auxquels j'ai été personnellement mêlée, et je n'ai pas hypocritement, à l'instar de beaucoup d'autres, essayé de dissimuler certaines vérités, dans le but de conquérir les faveurs de ceux-ci ou de conserver l'admiration de ceux-là. Je n'ai pas hésité à soulever quelques voiles ou à donner le mot de quelques énigmes qui, sans moi, j'ose le dire, fussent sans doute, demeurées indéchiffrables ! Certains me blâmeront; d'autres m'approuveront.

Pour moi, je considère que j'ai fait mon devoir vis-à-vis de moi-même comme vis-à-vis de ceux qui me font l'honneur de me lire, car j'estime que quiconque s'avise d'écrire ses mémoires se doit efforcer de dire autre chose que ce que tout le monde connaît et faire preuve de courage à la place de ceux qui n'en ont pas !

Voici donc l'authentique récit de ma vie ; mes luttes enivrées, mes souffrances radieuses, mes joies passionnées, mes amours et mes haines, mes folles ambitions et mes fières révoltes, je les retrace et les évoque ici, dans toute la sérénité d'un cœur exempt de peur et de remords !

De mon enfance, j'ai cru ne devoir rappeler que des faits de peu d'importance, strictement nécessaires à la compréhension de mon caractère et de ma conduite ultérieurs.

## Chapitre I

Je suis née en novembre 1866 à Tlemcen en plein Bled algérien, d'une mère couturière et d'un père soldat de profession, qui mourut en 1872, à l'hôpital militaire d'Oran, des suites de ses blessures. Demeurée seule, ma mère se mit à travailler en journée pour subvenir à nos besoins et, grâce à un labeur acharné, elle parvint à gagner assez d'argent pour me faire admettre chez les Sœurs Trinitaires à l'Institution Saint-Louis d'Oran ; ma faiblesse de constitution, ma mauvaise santé ne me permirent point de suivre les cours avec profit. Je m'appliquai cependant à écouter les sages paroles qui nous étaient adressées, et à retenir avec soin les prières que l'on nous enseignait. Dès que j'eus accompli ma première communion, une de mes tantes me prit avec elle, me forma aux travaux du ménage, et je puis avouer aujourd'hui qu'en dépit de l'existence errante que j'ai si longtemps menée, j'ai toujours conservé, au fond de mon cœur, cet amour de la maison, que, toute petite, ma parente m'avait inculqué. Et, bien souvent, par les soirs de mélancolie, quand je suis seule et que mon âme pleure sur mes rêves défunts, il me vient un regret profond de n'être pas tout simplement devenue, comme tant d'autres, une bonne ménagère et une brave mère de famille. Ah ! comme je comprends cette humble dédicace que Jean Lorrain avait tracée au bas d'un des portraits qui le représentaient à l'âge de ses espérances et de ses illusions : «Un portrait ! Quelle tristesse ! On songe à ce qu'on aurait du être, à ce qu'on aurait pu être, à ce qu'on a été !»

\*\*\*

Quelles furent les circonstances qui me détournèrent de la voie que j'aurais du suivre ?

Puisque ce livre est une confession et que j'ai juré de mettre mon cœur à nu, je n'éprouve nulle honte à avouer le brutal événement survenu dans ma jeunesse, et qui fut la cause initiale de l'aversion que m'inspira l'idée du mariage. Un de mes cousins ayant grossièrement abusé de moi, je demurai longtemps obsédée par le souvenir de l'outrage qu'à la faveur de mon ignorance, mon parent m'avait fait subir. Tandis qu'il continuait de me poursuivre de ses assiduités et exigeait que je devinsse son amie, je n'aspirais plus qu'à lui échapper, par n'importe quel moyen, et à me créer, loin de lui, une existence nouvelle.

Ma mère, sur mes instances, me plaça chez un huissier de Mascara en qualité de bonne à tout faire. Je me

sentais horriblement seule et triste ; et il m'arrivait souvent de tromper ma solitude en rêvant que j'avais rencontré un Prince charmant... mes nuits se peuplaient alors d'étoiles, de diamants, de fleurs, de chansons, de parfums enivrants, d'images divines. Peu à peu germa en moi l'idée de la gloire, se précisa cet amour du théâtre inséparable de l'amour lui-même, puisque les grands sentiments font les grands artistes, et que les vers les plus beaux et les chansons les plus folles ne s'échappent du cœur et des lèvres des hommes que pour chanter l'amour éternel !

Et un nouvel événement se produisit alors.

Ma nouvelle patronne et son mari m'envoyaient souvent porter des fruits, des tartes et des confitures chez un de leurs amis intimes, le lieutenant Charles de Foucauld qu'à chacune de mes visites, je trouvais presque toujours dans la même attitude, assis par terre, en gandoura, à la mode arabe, et enfoncé dans la lecture du Coran. A cette époque, le Lieutenant de Foucauld, être généreux s'il en fut, s'appliquait à trouver le véritable but de sa vie ; il hésitait entre la religion musulmane, la religion catholique et la carrière des armes. L'excellent homme qui, comme moi, subissait une « crise » morale et cherchait sa voie, devait plus tard la trouver, et finir hélas ! son existence de vaillance et de sacrifice en mourant assassiné au cours d'une de ses missions. Que de fois j'ai songé à ce noble garçon et l'ai pleuré en me remémorant les courts instants où j'allais le voir, les bras chargés de friandises, et où je demeurais à l'écouter, l'âme attendrie par les paroles de sagesse, de courage et de bonté qu'il me prodiguait ! Ah ! les bons et chauds regards de Charles de Foucauld – regards d'amour sincère, de tendresse vraie – comme je les revis souvent, à travers la distance des années, quand le petit cendrillon sauvage que j'étais alors fut devenue l'amie du peuple et l'apôtre de la chanson ! Comme ils me soutinrent aux heures de défaillance, comme ils me protégèrent aux heures de doute, comme ils m'illuminèrent aux heures de triomphe !

Hélas ! pourquoi faut-il que les instants heureux passent si vite ! Je revins à Oran où ma mère m'avait fait appeler pour tenir toute seule la maison, et je ne revis plus Charles de Foucauld !

\*\*\*

De tout mon passé, de toute ma jeunesse, une seule chose m'est demeurée fidèle ; un seul bien ne m'a jamais abandonné : l'amour du théâtre, l'amour de la chanson ! Cet amour prit, dès mon retour à Oran, une place si grande dans mes pensées, dans mon cœur, dans tout mon être, que j'en étais, par instant, toute bouleversée ! Aussi ma mère mettait-elle le comble à ma joie quand, le dimanche, elle m'emmenait au théâtre, au parterre à 1 franc, félicité qui s'augmentait encore de deux sous de berlingots. Je pressais ma mère pour que nous arrivions les premières, au moment strict où les ouvreuses levaient les housses, et un frisson de joie éperdue me parcourait toute entière, et des larmes de bonheur inondaient mes yeux quand j'entendais, à l'orchestre, le grincement des instruments qui s'accordent, et voyais, dans la salle, s'allumer une à une, comme les étoiles au ciel de mon rêve, les lumières brillantes des lustres !

C'était bien pis encore, au cours de la représentation : le charme de la musique, la magie du chant, l'ardeur des bravos, le rappel fait aux artistes, me transportaient, me rendaient folle. Je demeurais insensible aux œillades des gamins de mon âge, ou aux regards trop pesants des hommes mûrs qui voisinaient avec nous au parterre : je ne voyais que la clarté de la scène, mon regard plongeait dans ce bain de lumière, s'émerveillait des couleurs violentes des costumes, de la hardiesse des silhouettes et de la perspective des décors. Mon rêve prenait une forme ; mon âme avait une vie ; je n'étais plus une enfant inconsciente et désorientée ; j'étais une artiste déjà, par l'ampleur de mon enthousiasme et la puissance de mon désir. Ma décision était prise, inébranlable. J'aurais renversé désormais tous les obstacles, piétiné tous les respects, arraché de mon cœur tous les vieux préjugés sentimentaux, pour que triomphât ma volonté suprême : faire du théâtre.

## Chapitre II

Et avec cette obstination et cette fermeté peu communes qui sont, j'ose le dire, la caractéristique de mon tempérament, je fis, pour obtenir un premier engagement, mille et une démarches, sans jamais me décourager, en dépit des nombreuses rebuffades que j'essayai, et des non moins nombreuses fin de non-recevoir qui me furent opposées.

Cependant, j'entendis parler un jour du Directeur du Théâtre de Mostaganem qui cherchait, paraît-il, quelques rôles de troisième ou quatrième plan pour réformer la troupe de son établissement. Bien qu'ayant à peine dix-sept ans, je partis pour Mostaganem ; je me présentai au directeur qui m'accepta et je débutai dans le rôle d'un page du «Petit Duc». Mes ambitions se réalisaient enfin. Je fis mon apparition dans un beau costume de velours bleu de Roi, brodé d'argent, qui me ravit, mais je ne tardai point à me rendre compte de la précarité de mon existence d'apprentie comédienne. Les cent francs par mois que m'octroyait mon directeur ne me permettaient point de faire face à mes frais de pension et à l'entretien de ma garde-robe théâtrale. Privée de toute instruction élémentaire, sachant à ce moment à peine lire et écrire, n'ayant, par ailleurs, aucune connaissance de chant ni de diction, je me trouvai, bientôt, dans un état voisin de la détresse. Toutes les femmes qui, comme moi, ont souffert et lutté, toutes celles qui portent en elle le fier idéal du courage et la haine des promiscuités injurieuses de l'homme, comprendront les angoisses torturantes que j'éprouvai à la pensée que, pour échapper à un sort de misère et à une défaite artistique finale, il me faudrait peut-être connaître une destinée plus honteuse encore, me ravalier au rang des pauvresses obligées de subir de dégradants baisers, en échange des quelques louis qui les font vivre ! pouah ! Je portais encore dans ma chair, comme la plaie d'un fer rouge, la première blessure faite par un goujat, et j'étais littéralement écœurée, épouvantée, à l'idée que je pourrais être une seconde fois la victime d'une telle brute ! mais la bonté n'opère-t-elle point des miracles ? De même que le pauvre lieutenant Charles de Foucauld avait su m'inspirer une simple et sincère tendresse, de même, un autre brave homme, rencontré sur ma route au moment où l'adversité me frappait, sut apporter à ma désolation les remèdes nécessaires. Les lendemains, grâce à lui, m'apparurent plus souriants ; mon cœur assoiffé d'idéal et de liberté trouva une joie reconfortante dans cette halte providentielle à l'ombre d'une sereine tendresse ; et, bien que je n'aimasse point ce brave garçon comme il méritait de l'être et comme, au fond, je m'efforçais de le faire, je fus gagnée, conquise, par sa délicatesse, sa mansuétude et son dévouement. Vivant de son emploi de clerc de notaire, il m'offrit de partager sa vie modeste, me prit avec lui ; il semblait qu'il s'appliquât à me faire oublier qu'il était mon amant pour ne me témoigner que les qualités d'un frère charitable et d'un ami dévoué. Il me traitait comme une gamine malheureuse, que l'on a trouvée au bord du chemin, et recueillie. Auprès de lui je trouvais la douce chaleur du foyer, le repos qui fait du bien au corps et à l'âme. Il m'enseigna la lecture et l'orthographe, s'intéressa à mon éducation, me forma l'esprit, éveilla mon intelligence et prit soin de ma santé. Son premier souci fut de me soustraire à l'ambiance du théâtre. Avec quelle opiniâtreté il me faisait lire de bons livres, avec quel soin il s'attachait à former mon caractère et à me détourner de ma chimère théâtrale. Peine perdue, hélas ! car quelques mois après que je me fusse mise en ménage avec lui, je fus reprise par la nostalgie de la scène, dévorée à nouveau par l'ambition de conquérir le monde, par un besoin immense de vivre, de communier avec les foules, d'entendre sonner à mes oreilles les bravos, de m'enivrer de ce vin de l'âme qu'on appelle : la Chanson. C'en était fait de notre petit nid, si heureux et si calme ; en un instant j'avais brisé l'avenir que mon brave compagnon me préparait ; oublieuse de ses bontés, j'anéantissais d'un seul coup le fruit de ses efforts, je rêvais de départ au moment où il songeait à enchaîner à jamais nos deux existences. J'avais aux lèvres les paroles de l'adieu, quand il me jurait encore un éternel amour. Une force invincible me poussait hors de chez lui, m'arrachait à l'étreinte de ses bras. Et, un matin, joyeuse et lâche, je pris le bateau pour Marseille, abandonnant mon bienfaiteur à sa solitude et à son chagrin. Pauvre, pauvre ami !

\*\*\*

Je mesurai bientôt toute l'étendue de la sottise que j'avais commise. Je trouvai Marseille très triste. J'y arrivai alors qu'une épidémie de choléra y sévissait. Je fus même atteinte légèrement et soignée à l'hôpital.

Marseille était dans le marasme. J'y trouvai des cafés sombres, des bars louches, des estaminets pleins de ténèbres, et peuplés de faces patibulaires. J'y rencontrai surtout le vice, la crapulerie, les basses invites à la débauche ; je m'y sentis environnée de désirs malsains, convoitée par des souteneurs ou guignée par ces éhontés personnages qui y pullulent et qui vivent du trafic de la chair humaine, de la traite des blanches ! Je me trouvai réduite à chanter dans des guinguettes, en banlieue, à quelques cent mètres de la ville, et à y faire la quête pour ne pas crever de faim et pour solder la chambre misérable où je couchais ! Quelle dégoûtation ! quelle tristesse ! Ah ! comme j'étais loin du petit intérieur où, le soir, sous la lampe, je lisais de bons livres, aux côtés du cher compagnon que j'avais abandonné.

J'éprouvai cependant, au sein de cette désolation, une grande joie. Ce fut, d'aller, deux ou trois soirs, à l'Alcazar de Marseille, en simple spectatrice, attirée par la curiosité d'y voir et d'y entendre la chanteuse Amiati qui était à ce moment une des étoiles du café-concert. Nous étions en 1884. Amiati avait déjà atteint l'apogée de sa gloire en 1870, en interprétant avec un grand talent, fait de simplicité et d'émotion, plusieurs œuvres de Paul Déroulède et de Villemer parmi lesquels : Le Maître d'école, Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine, La Servante d'auberge, Les français dorment là, Les Cuirassiers de Reichshoffen, L'enfant de Paris. Dieu ! qu'elle était belle, quand je la vis chanter à l'Alcazar, vêtue d'une robe de velours noir à longue traîne, et quelle voix pure, émouvante je lui trouvai.

J'entendis encore, au cours de ces soirées, l'excellente diseuse Paula Brébion, et le plantureux et amusant Sulbac, mais c'est surtout le grand mime Rouffe qui fit sur moi la plus prodigieuse impression. La pantomime était très en faveur à Marseille, et Rouffe, avec une troupe formée à son école, – une trentaine de mimes de valeur – y remportait un succès justifié, par la science profonde de son jeu et la variété de son répertoire.

Jamais je n'avais vu en Algérie une telle pléiade d'artistes. L'étonnement que me procura la révélation de ces talents divers, réveilla à nouveau ma passion pour le théâtre, qui devint pour moi une véritable obsession.

Cependant, j'étais lasse d'errer et de mendier. Je finis par décrocher un petit contrat pour Tunis, mais ce contrat ne m'apportait nullement la sécurité dont j'avais besoin ; c'était encore un café à quête que l'on m'offrait, un de ces cafés comme j'en avais déjà tant vus et tant fréquentés, où ma jeunesse et, je puis bien le dire ma beauté, étaient plus remarqués que mon talent. Je n'étais pas encore en possession de mes moyens, ma sincérité et ma flamme intérieure ne suffisaient pas à me faire exprimer tout ce que je ressentais, tout ce que je voulais arracher de moi-même, pour le prodiguer à un public digne de me comprendre.

Ce public je ne l'avais point trouvé. A Tunis comme à Marseille, mon auditoire était composé surtout de louches individus qui me convoitaient et me pourchassaient. Ce n'était pas là la vie que j'avais rêvée, vie de beauté, de bonté, de gloire et de succès ; cette existence de noce entrevue, m'apparaissait pleine de servilité et d'abjection. Je me retrouvai bientôt sans travail, menacée par la misère, et je pris le parti, plus sage, de rejoindre mon fidèle ami, qui n'avait cessé, depuis le premier jour de mon escapade, de me rappeler à lui, de m'écrire des lettres affectueuses et suppliantes. Il quitta Mostaganem pour venir me retrouver à Alger, pensant que la fréquentation de cette ville conviendrait mieux à mon caractère indépendant, et que je m'y ennuierais moins.

Je le retrouvai, le pauvre homme, à Alger, où il m'attendait. Il ne me fit point de reproches, me prit seulement dans ses bras, me dit combien il avait souffert de mon incartade et me fit promettre de ne plus le quitter. Dans ma joie de retrouver ce bonheur calme et de me sentir aimée, après tant de tribulations et de déboires, je lui promis en effet de demeurer sous son toit, de ne plus l'abandonner. J'étais sincère, je le suis toujours. Était-ce ma faute si une volonté supérieure à la mienne, me poussait vers le théâtre, vers la chanson, vers l'art ? Je m'efforçai d'aimer d'amour ce compagnon, et je ne trouvai pour lui qu'affection et reconnaissance. Je me remis à chanter pour moi seule, et toute seule, à l'insu de mon ami, pendant qu'il travaillait au dehors. Je m'échappais encore, de temps à autre, pour aller entendre dans les concerts d'Alger les grandes vedettes qui y faisaient quelques rares et rapides apparitions. La musique, les lumières, les bravos, la foule me tentèrent encore, la même force inconnue et irrésistible me saisit à nouveau, je brisai une deuxième et dernière fois l'humble foyer que m'avait fait un homme de cœur.

Un dernier regard sur les choses qui m'environnent ; une dernière pensée au malheureux garçon dont j'ai gâché la vie à jamais. Quelques pleurs voilent mes yeux, un gros sanglot passe dans ma gorge. Pauvre ami.

C'est fini. Je suis partie, pour ne plus revenir cette fois !

### Chapitre III

Je n'eus qu'une pensée, retourner à Marseille. Ce lieu de vacarme et de gaieté basse, cette ville violente et faisandée dont j'avais respiré les senteurs empoisonnées et goûté le charme morbide, exerçait sur moi un attrait mystérieux dont je ne pouvais m'expliquer les raisons. Je revins donc à Marseille ; je parvins à débiter au Palais de Cristal sous le nom de Juliany. Ah ! ce début, quel événement, quel étonnement, et quel scandale ! Je me revois encore. Longue, et si mince, l'air d'une sauvage efflanquée, avec mon torse plat et ma poitrine maigre, vêtue de je ne sais quelles hardes comiques dans leur pauvreté, je me présentai ainsi, devant ce public cosmopolite qui hante les lieux publics de Marseille, devant cette foule impatiente, extravagante et intolérante, excessive dans ses aversions comme dans ses enthousiasmes, dangereuse pour les petits comme pour les grands artistes, aussi prompte à vous porter en triomphe qu'à vous huer impitoyablement ; oui, j'osai affronter cette foule avec un répertoire composé de miettes d'opérettes ramassées au hasard de mes souvenirs et que j'avais répétées en hâte à l'orchestre, sous la conduite d'un maestro indifférent et devant une salle vide d'ailleurs. C'est dans cet état et dans ces conditions que je me présentai le soir sur la scène. C'était la première fois que je chantais à l'orchestre. J'en garderai longtemps – toute ma vie – le souvenir. J'avais le numéro trois au programme. A peine eus-je ouvert la bouche et émis la première phrase de ma chanson qu'une tempête de sarcasmes, de colère hilare, s'éleva des fauteuils, déferlant à droite et à gauche, montant jusqu'aux cintres, gagnant les balcons. Le Chef d'orchestre Trave cria : au feu ! en se penchant vers moi ; le public continuait de hurler, de rire et de siffler. Je demeurais grelottante comme une mendicante sous l'averse. J'étais vraiment digne d'inspirer pitié, et cependant, si grande est, en ces circonstances, la cruauté communicative des foules, que je ne parvenais, dans ma confusion et dans ma honte, qu'à augmenter la folie des rires et la frénésie insolente des hurlements. Alors désespérée, saisie de peur et sentant les larmes gonfler ma poitrine, je m'enfuis tout à coup hors de la scène, et, entrant dans ma loge, – notre loge commune car elle abritait plusieurs pensionnaires – je m'effondrai sur une chaise et j'éclatai en sanglots ! Je repoussais du bras, avec une lenteur farouche, les mains insinuantes et trop tendrement caresseuses de l'entremetteur «Batistine» que l'on avait surnommé la bouquetière.

Ce personnage équivoque, prostitué du sexe mâle, était célèbre par la nature des services qu'il rendait auprès des vieux messieurs avides de stupre et des jolies femmes avides d'argent ! Ah ! le sinistre Batistine, avec quelle hypocrite pitié il se penchait sur ma détresse, glissant, entre deux paroles apitoyées, prononcées d'une voix grasse et molle, le nom d'un adorateur, la carte d'un type chic m'invitant à souper, et, après avoir essuyé, du coin d'un mouchoir qui sentait la crasse et le patchouli, mes yeux enflés par les larmes, avec quelle insistance rusée, il me montrait les fleurs offertes à ma tentation : «Tiens, ma petite, regarde tous ces hommes, comme ils sont gentils.» Ah ! je n'avais plus la force, je n'avais plus le courage de retrouver les mots qu'il fallait pour cravacher, comme il l'eut mérité, cet être assez vil pour profiter de ma misère et de mon désespoir. Si j'avais pu, je lui eusse crié, indignée : «Canaille que tu es ! tu viens me parler de la bonté des hommes, quand tu sais que la seule consolation qu'ils viennent m'offrir, c'est de coucher avec eux. Tu es plus lâche qu'eux, car eux, ils payent, tandis que toi, tu spécules ! Tu es plus sale, plus abject que ceux dont tu sers les passions et les vices !» Voilà les vérités qui me montaient aux lèvres et que j'eusse voulu dédier, dans un crachat, à celui dont je sentais passer sur moi le souffle vicié ; mais j'étais vraiment trop malheureuse; la honte et le chagrin dominaient ma colère. Et mes lèvres ne s'entrouvraient que pour laisser échapper les sanglots qui battaient aux parois de ma poitrine ! Batistine comprit ; il n'insista pas et s'en alla, ombre fuyante, continuer son œuvre auprès des autres femmes. Alors, tandis que je pliais mes affaires et que je continuais de pleurer, je vis à mes côtés, quelqu'un que je n'avais pas aperçu tout d'abord, une créature souriante et bonne, celle-là, qui s'appelait Émilie Heps, et qui était la deuxième vedette de la soirée ; Albany Debriège, très belle dans une robe de velours noir brodé, en était la première vedette, dans un répertoire composé de chansonnettes d'une originalité relative, mais dans

lequel elle mettait en valeur la solidité de sa voix, une diction juste et une plastique parfaite, plastique qui justifiait d'ailleurs le choix heureux que l'on avait fait d'elle dans la pièce des Nouveautés intitulée : La vérité toute nue, et où elle jouait, bien entendu, le rôle suggestif de la vérité.

Donc, Albany Debriège et Émilie Heps, toutes deux bonnes camarades, et pensionnaires en même temps que moi, du Palais de Cristal à l'époque atroce de mes débuts, assistèrent à mon désarroi et virent mon découragement et mes larmes. Et au moment où j'allais emporter mes frusques, le bon visage, l'heureux et consolant sourire d'Émilie Heps m'apparurent et se penchèrent sur moi. Il me semble entendre encore l'accent sincère, tout pénétré de douce émotion, avec lequel elle me disait, en me prenant dans ses bras : «Allons voyons, fini ce chagrin-là, viens, ma petite, viens, nous allons aller souper toutes les deux, ne pleure plus !» Ah ! si j'avais pu toujours me rattraper ainsi au bras d'une amie loyale, mais chacun suit la route tracée par sa destinée. La mienne devait être constamment hérissée d'obstacles et d'aventures. Il était dit que je ne connaîtrais que tourments, batailles, heurts, infortune et malheur, avec, çà et là, quelques éclaircies de joie fugitive, un peu de soleil aussitôt sali, un peu de bonheur rapidement assassiné, et que j'échapperais sans cesse aux mains mêmes de ceux qui me voulaient conserver dans la ouate de leur tendresse et prodiguer à mon âme blessée le baume de leur amour !

J'avais passé un mois à Marseille ; j'avais vécu au milieu des ruines de mes illusions. Je regardais maintenant, avec une sorte d'hébétude, l'écroulement de mes rêves, l'effondrement de mes ambitions artistiques. Eh bien ! j'avais beau être malheureuse et meurtrie, je ne désespérais pas. Quelque chose me disait que je parviendrais à vaincre la tourmente, à triompher de l'adversité ; seulement, je ne songeais plus maintenant à devenir une vedette acclamée, une artiste en renom, une Reine des planches. Une préoccupation plus brutale et plus violente m'envahissait celle de manger, de manger tous les jours, comme tout le monde. Une-sourde révolte éclatait en moi, chaque fois que, passant devant une gargote, la porte entr'ouverte m'envoyait ses bouffées de cuisine chaude, et qu'à travers les vitres mouillées par la sueur des plats fumants, j'apercevais tous ces hommes, dont le visage s'éclairait d'une joie gourmande et vorace. Ah ! manger ! manger ! Toute ma passion du théâtre, toute ma volonté de travail, toute ma fièvre d'amour et d'idéal, avaient fait place à ce besoin tyrannique la faim.

Je venais d'avoir vingt ans.. C'était en automne, au mois de novembre 1886. Vingt ans... et je mourais de faim ! Vingt ans. En passant devant les glaces ternes des boutiques pauvres, je regardais ma silhouette frileuse, mon visage émacié, mon cou presque décharné, mes yeux rougis de pauvresse qui a déjà trop pleuré. Je me mis à fuir, effrayée comme devant une image d'épouvante. Je courus pendant longtemps, et, pendant que je courais, butant sur le pavé, les cheveux dénoués, la poitrine haletante, les yeux hagards, je me répétais : «Je viens d'avoir vingt ans ! vingt ans !» Et ces mots sonnaient comme un glas à mes oreilles !

Et à travers les brumes de l'automne, dans les rues où je continuais de courir sans rien apercevoir de vivant, dans ce décor déchiqueté par la course, je ne vis plus, bientôt, que trois ou quatre fantômes qui galopèrent à mes côtés et qui, dans une poursuite macabre, me rappelaient tout mon passé, toute ma jeunesse : mon père, ma pauvre maman, mon grand ami Charles de Foucauld, et l'autre, l'ami cher et fidèle que je ne reverrais plus jamais... Je ne sais ce qui se passa ensuite, ni ce qu'il advint de moi. Je dus m'évanouir, et quelqu'un dut m'emporter et me recueillir. Je ne sais plus... mais ce que je sais, c'est que quelques heures après, un homme était à mon chevet. C'était le Comte Guillaume d'Oilliamson. Le Comte m'avait déjà fait savoir qu'il désirait faire ma connaissance. Il avait appris ma misère. Il m'aimait. Il voulait m'emmener à Paris, faire de moi sa maîtresse. J'en avais assez de souffrir et de me traîner, en loques, de cafés en cafés, de mendier de table en table, d'être coudoyée, frôlée, désirée et méprisée. Mieux valait encore la grande vie, avec les dames huppées que fréquentait le Comte, dans les restaurants de nuit, au milieu des clartés étincelantes, des orchestres langoureux et des toilettes bariolées, mieux valait la haute noce parmi les hommes en habit, que la détresse grelottante dans les bas quartiers de Marseille ! Je me laissai tenter par mon soupirant. Je fis avec lui mon entrée dans Paris !

## Chapitre IV

Ce fut un véritable plongeon que j'exécutai, au milieu du vacarme et de la joie délirante de la capitale, accompagnée du Comte qui éprouvait une sorte de vanité étrange, à exhiber, aux regards étonnés de ses amis, viveurs aristocratiques et pédants, confits dans la tradition des bonnes manières, la fleur drôlement poussée que j'étais. Il était un peu semblable à ces explorateurs qui, revenus de leurs longs voyages à travers les steppes et les pampas, promènent avec orgueil et ostentation des collections d'insectes bizarres, et traînent avec eux de jolies tigresses à peine apprivoisées qui font peur à tout le monde. Le Comte savourait le plaisir de promener, au milieu d'une société de fêtards chics et de poupées luxueuses, la petite sauvage qu'il avait ramenée des cafés chantants et des bars de Marseille. Ah ! de quelle façon mon insolite présence fut accueillie, et de quels regards narquois, derrière les faces à mains et les monocles, je fus éclaboussée en un instant ! Des rires fusaient, pouffaient derrière les éventails ; les quolibets, les calembours et les mots rosses bondissaient comme des balles, passaient en sifflant à mes oreilles ; je sentais la moquerie et l'impertinence s'organiser autour de moi. Les plus indulgentes disaient : «Elle n'est pas laide, cette petite, mais elle est drôlement attifée !» Les hommes amusés, énervés, tournaient autour de moi, regardaient de plus près le grain de ma peau, me posaient des questions embarrassantes, auxquelles je répondais avec une gêne comique. Le Comte qui avait escompté un succès personnel, et avait joui tout d'abord de l'effarement de ses amis, s'inquiéta de la tournure que prenaient les événements. Il craignit d'être obligé de relever un propos désobligeant et de croiser le fer avec un de ces plaisantins qui commençaient à l'agacer. Il changea de tactique. Il décida de faire de moi une femme du monde ou du demi, ces deux catégories ayant été, de tout temps, étroitement unies. On n'a jamais su, très exactement, faire la démarcation qui existe entre la première et la seconde. Je pourrais citer telle Princesse, comme cette trop fameuse de Caraman-Chimay, qui ne craignait pas de se promiscuité avec des tziganes, et telle comédienne aujourd'hui illustre, qui répondait, dans notre Compagnie mêlée, au surnom évocateur de «Sousoule !»

Donc, le Comte, après un court séjour à l'hôtel Continental, m'installa en meublé rue Richepanse, me fit donner des leçons de maintien, me chaperonna, m'introduisit chez les grands couturiers et les grands bottiers, les modistes et les manucures, me fit une beauté conforme à l'esthétique à la mode, me conduisit dans le monde et les grands restaurants, m'accompagna sur les champs de course et dans les coulisses des théâtres, me combla de bijoux, de cadeaux, me prodigua une passion classique à laquelle je répondis par la classique cruauté d'une femme adulée, gâtée, qui se sait jeune et belle, et qu'étourdit et qu'écœure en même temps tout ce luxe factice et tout ce fade encens. Je fus bientôt lancée et à la hauteur de toutes celles, qui, quelques mois avant, riaient de mes guenilles et de ma gaucherie. Je fréquentais déjà le Prince Louis de Tarente, François de Noailles, Comte Serge de Morny, Duc de Morny, Gabriel Du Tillet, Prince de Poix, Comte de Clémont-Tonnerre, Marquis de Pracomtal, les hommes les plus distingués et les plus célèbres me faisaient la cour. Cette existence de plaisir que je détestais au fond, il me fallait la vivre. Elle m'avait prise toute entière, malgré le dégoût que j'y trouvais, mais je l'ai dit, je n'avais pas le choix. Et, à tout prendre j'aimais encore mieux les madrigaux des soupirants en frac, que l'argot des trafiquants de la cannebière.

Un jour, le Comte, las d'être malheureux et de souffrir pour moi, s'en alla en m'abandonnant quelque argent. Je quittai la rue Richepanse pour venir habité – toujours en meublé – rue Royale, et, ayant rencontré le Comte Arnold de Contades, ce dernier m'installa, enfin chez moi, au 17 de la rue de la Trémoille.

J'eus une façon assez originale de pendre la crémaillère. Comme j'avais acheté de nombreuses toilettes et pas mal de bijoux, je me trouvai tout à coup démunie d'argent, et ne pus meubler que deux ou trois pièces de mon vaste appartement. Mon salon était aussi vide que ma bourse.

Cependant, j'avais formé le projet de réunir mes amis et amies intimes, et je n'aurais, pour rien au monde, consenti à retarder l'exécution de ce projet. Mon imagination suppléa aux richesses absentes : je fis couvrir le sol de gazon frais et commandai à Potel et Chabot un déjeuner que mes convives, dignes émules

d'Héliogabale, se réjouirent de manger sur l'herbe tendre, dans un appartement du huitième arrondissement ! Je dois avouer que cette fantaisie eut du succès et qu'elle fut loin d'être trouvée banale !

A quelque temps de là, je débutais aux Variétés comme figurante dans La Grande Duchesse que jouait la délicieuse Judic. J'eus le plaisir d'approcher des artistes célèbres : Baron, Lassouche, Dupuis, Ève Lavallière, Christian, dont j'admirais le talent. L'année suivante, je parus également, comme figurante, dans une revue de Delilia : Que d'eau ! Que d'eau ! où, cette fois, un pas de danse espagnol, réglé par ma compatriote Mariquita, apporta pour moi une petite diversion à la monotonie du pâle métier que j'exerçais, en attendant la gloire qui tardait à venir. Je n'ai point de honte à avouer que je fus, dans cette exhibition, aussi exécration que dans les précédentes ; mais, outre que j'avais acquis cet aplomb qui vous tient parfois lieu de talent, j'étais maintenant de celles qui peuvent narguer la vie sans craindre ses camouflets, ayant un amant riche, un protecteur prêt à parer les coups qui pouvaient me frapper !

Aux Menus-Plaisirs où j'avais pour camarades de scène Louise Balthy, Émilienne d'Alençon, Méaly, j'eus un jour une querelle assez vive avec la fameuse Louise Balthy, morte il n'y a pas longtemps, et qui passait, à tort ou à raison, pour une femme d'esprit. Pour ma part, je la pris souvent en flagrant délit de plaisanteries de corps de garde ; j'ignore si elle avait plusieurs sortes d'esprit : un pour les gens délicats et distingués, un autre pour les rustres et les imbéciles, mais ce que je puis affirmer, c'est que les humiliations qu'elle faisait subir au pauvre troupeau des débutantes, et- les traits fielleux qu'elle décochait à ses petites camarades, n'obtenaient qu'un médiocre succès dans les coulisses des Menus-Plaisirs, et qu'elles lui attiraient bien souvent l'antipathie ou la haine de son entourage immédiat. Je me promis de venger à la première occasion ceux qu'elle avait si souvent pris pour cible. Un soir qu'elle avait, je ne sais pour quel motif, houspillé plus que de coutume une des nôtres, je me plantai sous son nez, et lui dis, sans avoir, moi, la prétention de faire de l'esprit : «Tu sais que tu es ici la plus moche ! Et je te préviens que si tu mords trop fort, tes fausses dents vont tomber !» Inutile d'ajouter que nous demeurâmes des ennemies intimes jusqu'à la fin de ses jours ; car elle était de celles qui prennent au sérieux leur prétendue souveraineté.

Ah ! Comme on apprend l'humanité dans ces milieux hétéroclites, et comme l'âme et le cœur humain se dévoilent au sein de cette mascarade du théâtre, du monde et de la noce ! Il me faudrait plusieurs livres, et j'utiliserais, à la reconstitution de cette époque lointaine, la mémoire claire qui me reste, si je voulais écrire tout ce que je sais, toutes les vérités que je connais, tous les scandales inouïs que j'ai enregistrés, tous les spectacles de vanité, de bluff et de mensonge auxquels j'ai assisté, toutes les douleurs tragiques que j'ai découvertes, dissimulées derrière une grimace d'amoureuse fardée, toutes les larmes que j'ai vu se perdre au fond des coupes de champagne, toutes les détresses que j'ai surprises grelottant sous les rires ! Je n'aurais pas assez de place, je n'aurais pas assez de pages... je n'aurais pas assez de courage, non plus !... mais il faut que, pour l'édification de mes lecteurs, et pour la vérité de l'histoire de la vie parisienne, j'arrache tout de même quelques masques, que je ramène à leurs véritables proportions des personnages dont certains écrivains, abusant de la confiance du public, ont fait des portraits mensongers, en leur prêtant des qualités dont ils étaient dépourvus ou en les accablant de vice qu'ils n'avaient pas ! Éternelle imposture des historiens guidés par leur rancune personnelle ! Éternelle jobardise du public leurré et trompé par des bergers sans conscience qui n'aspirent qu'à leur vendre leur marchandise de mauvais aloi, leur camelote de pacotille ! Entrons dans la vérité : tant pis pour ceux qu'elle offenserait, tant pis pour ceux et pour celles qui se retrouveront ici, dépouillés de leur légende, dans toute la sécheresse de leur nudité triste, sous l'aveuglante et vengeresse clarté de mon projecteur !

\*\*\*

J'étais enfin arrivée, pour quelque temps du moins, à chasser de moi la hantise du théâtre ; mes malheureux essais m'en avaient un instant détournée... Et puis Arnold de Contades était gai, agréable compagnon, il me faisait une vie ouatée et légère. Quelles distractions charmantes et de tous les instants il me procurait : le matin, j'étais, aux bois, une amazone accomplie ; l'après-midi je conduisais une charrette anglaise et un amour de petit poney ; le soir je brillais et j'extravaguais, à des dîners somptueux, où toute la bande des psychoteux, des aristos et des théâtraux, se retrouvait ! Et c'était la griserie des courses, les

salles de jeux, et le jardin de Paris où, après les repas du soir, toutes les jolies femmes de mon temps se donnaient rendez-vous. Étaient-elles vraiment jolies toutes ces jolies femmes ?... Elles étaient souvent pis ou plus que belles... visages déconcertants, étranges, beautés dites fatales, souvent factices, faites de la science du sourire et de l'art délicat du maquillage, corps savamment parés, et servis par des poses alanguies et des attitudes enchanteresses. Et puis, chez certaines, un charme naturel, ou de l'esprit, ou les deux ensemble quelquefois ; chez d'autres, une canaillerie raffinée et polissonne, une morbidesse attirante tenant lieu de tout... Je peux dire que tous les échantillons féminins ont passé par là. Je vais m'efforcer d'en extraire quelques-uns de ma vitrine aux souvenirs.

Voici Émilienne d'Alençon. A ce moment-là, la maîtresse du duc Jacques d'Uzès, surnommé le petit Duc, et qui avait une marotte inoffensive, celle de dresser des lapins ; Lucie de Kern, véritable bourgeoise de la galanterie, créature prudente, ne laissant rien au hasard, se réservant une « poire » pour la soif, et ayant pignon sur rue. Pas d'extravagance, pas de coup de tête ; Angèle de Varennes qui, possédant tout ce qu'il fallait, elle aussi, pour être heureuse, se suicida par amour !

Marie Delannoy mérite une mention spéciale. On aurait pu la surnommer la courtisane des Rois ; elle avait eu les faveurs de presque tous les Rois et les Empereurs de son temps. Elle assurait, d'ailleurs, que rien n'était plus assommant que de passer une nuit avec ces gens-là ! Et elle avait coutume, après avoir donné quelques explications à l'appui de son jugement, de conclure, avec une moue de femme lassée et méprisante : «Autant coucher avec tout le personnel !» Une nuit passée avec le Kaiser, notamment, était restée son cauchemar de tous les instants. Il paraît que, tandis que son auguste partenaire s'exerçait à lui prouver sa flamme, la malheureuse Delannoy entendait les cent pas de la Garde Impériale devant la porte du Palais. Elle se consola d'ailleurs de ses déboires royaux et impériaux dans les bras de la haute Aristocratie, parmi lesquels elle comptait de nombreux amants, entre autres le Duc de Dino... mais je crois que sa véritable passion fut pour le marquis di Rudini. Clémence de Pibrac, une autre demi-mondaine très cotée, avait, elle aussi, une passion aussi irrésistible, mais d'un tout autre ordre : le Champagne, ce qui ne l'empêchait pas de collectionner aussi d'innombrables- amitiés amoureuses et bien payantes !

Quand le nom de Liane de Pougy revient à ma mémoire, je ne puis m'empêcher d'évoquer la Villa qu'au plus beau temps de ses succès elle avait acquis à Menton et qu'elle décorait de ce nom suave : La Perla. La Perla en avait vu de drôles. La belle Liane y enfermait son amant en disant : «Je l'ai mis à la chaîne, je le délivrerai en rentrant.» Sur l'écran de mon souvenir passent encore : la chanteuse Méaly que j'avais connue aux Menus-Plaisirs avec Émilienne d'Alençon et Balthy et qui vivait maritalement avec Simon de L'Écho de Paris ; Henriette de Barras, Mirka Burth, Renée Maupin, Léonie Miroy, Adèle Richer et Irma de Montigny aimant toutes deux passionnément la Danse et la Fête, et convenablement éloignées du tourbillon où elles avaient vécu, pour s'exiler, en amoureuses très sages, la première avec un excellent garçon dont le nom a fui ma mémoire, la seconde avec le Comte de Lastic Saint-Jal. La belle Otéro, Albertine Wolf, amazone de grande allure et qu'un serrurier entretenait richement ; les sœurs Chailloux, dont l'une, Henriette, préside aujourd'hui aux destinées d'un tripot clandestin, où vieilles rentières, castors et demi-castors viennent jongler avec les billets de mille francs ; Laure Hayman, créature très supérieure qui passait une bonne partie de son temps et de ses loisirs à se fâcher et à se raccommo-der avec son plus fervent adorateur le Prince Karageorgevitch et qui avait une façon inimitable de s'écrier : «Ces Slaves, ils ne peuvent jamais dire la vérité !» C'était elle qui, fort gentiment, m'avait mis en garde contre la trop grande fécondité du beau de Merena, lequel avait la réputation justifiée de faire des enfants à toutes les jolies femmes de Paris ! Elle m'amusait beaucoup quand, me prenant par le bras, elle croyait devoir m'avertir : «Ne vous asseyez pas sur cette chaise, de Merena vient de s'y asseoir, vous auriez un enfant !» Et elle me glissait à l'oreille : «Savez-vous que le fils de Jeanne Granier est du Comte de Merena ?» Et elle ajoutait, avec un grand sérieux : «Il y en a comme ça des tas dans Paris !» Des noms encore ? Fanny Robert qui avait créé ma devise Sans surprise car rien, en effet, ne m'étonnait déjà... Fanny était à ce moment, ma grande conseillère. Toute sa philosophie tenait dans ces simples mots : «Quand quelque chose ne va pas, faut traverser l'eau !» Le trio Suzanne Derval – La Générale Rothviller – Jeanne de Bélhune. Cette dernière demandait à Lesbos les joies que la nature semblait lui refuser par ailleurs, et qui

passait sa langue sur ses lèvres d'une façon par trop ostensible et significative ; Mary Louise Marsy qui épousa plus tard Louis de Vassart d'Hozier ; Anna Thibaud, qu'on voyait avec le Comte J. de Lahens ; Francine Delaroche dont la joliesse ne rachetait point l'incommensurable bêtise, comparable à celle de la Maréchale Lefèvre. C'était elle qui, complimentée au cours d'un dîner par un de ses galants, qui venait, en termes élégants, de la comparer à La Du Barry, lui répondit sans aucune espèce d'hésitation : « Ah ! c'est pas une femme chic ! Je ne la connais pas ! » La marquise de Belbœuf, sœur du Duc de Morny, qui disait : « mon frère et moi nous avons eu les plus jolies femmes de Paris » ; Suzanne Néry, Marthe Elly devenue Princesse Collorado, Berthe d'Egreville devenue Baronne de l'Espée, un couple fameux : la danseuse Ricotti et son amie la Princesse Poniatwska. Mais les noms succèdent aux noms, les figures se pressent dans ma mémoire ! Quelle cohue d'apparitions, quelle confusion, quel vertige ! que de fantômes ! Marie Beckmann, et enfin Katinka, cette troublante enfant de bohème qui, un soir, à l'issue d'un dîner qu'elle offrait, nous dit, en désignant Louis de Biré : « Je vous présente mon financier ! » Sa langue avait vraisemblablement fourché ! ; elle avait voulu dire « mon fiancé » et tout le monde de rire, comme à l'audition des pataqués de Francine Delaroche. N'avais-je pas moi-même commis une de ces bévues regrettables comme il en échappe aux mieux intentionnés ? Je n'ai jamais perdu le souvenir de la gaffe énorme que je fis, certain soir, lors de mes débuts dans le demi-monde, à Aix-les-Bains, à l'heure du Casino où les plus hautes personnalités échangent des propos aimables et des saluts cérémonieux. Je me trouvais dans un groupe très chic ; j'étais fort entourée. Un des hommes les plus élégants m'offrit une coupe de champagne : « Avec plaisir, lui dis-je ! Vous savez, moi je ne suis pas fière ! » Celui à qui je venais d'adresser cette réponse assez cavalière n'était autre que le Roi Georges de Grèce. J'entendis autour de moi des petits gloussements d'hilarité. Ma gaffe fit le tour du Casino. La presse locale s'en inspira pour rédiger des échos. J'appris que l'indulgence n'est pas la qualité dominante de l'humanité. Une familiarité voulue vaut certes mieux qu'une étourderie de ce genre. Laure Hayman dont je parlais tout à l'heure avait coutume de déclarer : « Je dîne avec De Galle » pour dire avec le Prince de Galles. C'était beaucoup moins respectueux, mais ça faisait beaucoup plus chic !

Si, au lieu d'écrire ces mémoires, qui sont avant tout le récit d'une vie d'artiste errante que hanta toujours la chanson, je m'étais imposé la tâche, plus grossière, de divertir un public amateur de peintures érotiques, d'anecdotes frivoles ou de révélations scandaleuses, je n'aurais que l'embarras du choix. Ce ne serait certes pas l'annuaire de la haute aristocratie française, ni le Gotha que mes lecteurs auraient en mains. C'est plutôt le Bottin de la galanterie ou l'Agenda d'Éros dont ils tourneraient les pages, non sans curiosité ni sans surprise sans doute, car ils y découvriraient des choses étonnantes dont personne ne peut avoir idée. Rien que le chapitre des surnoms serait digne de rivaliser avec les pages les plus hardies de Crébillon ou de Brantôme. Au hasard de l'Alphabet, on trouverait Jacques Hennessy qui répondait à la douce appellation de « saint Vincent de Paul de la Prostitution » ! On apprendrait que Marie Quinaud ornait son luxueux et odorant papier à lettre d'une appétissante majuscule : la lettre Q qu'elle accompagnait de cette simple profession de foi : Tout pour lui ! Je regrette d'avoir oublié le nom de cette Hétaïre qui embellissait l'entête de ses missives d'une vignette représentant ce vautour de l'Amérique du Sud que les naturalistes connaissent sous le nom de Condor. Sa devise : à qui vous voudrez. La devise de Marion Delornie : Je m'ouvre la nuit.

Ah ! J'allais oublier la jolie Ninette Desmelay. Ninette Desmelay surnommée prends-moi toute. C'était son cri d'amour. Elle était bien gentille, cette Ninette, et elle minaudait des réponses dont la spirituelle malice ne manquait point de nous divertir. A quelqu'un qui, autour d'une table de Baccara, à cinq heures du matin, lui demandait : « A quelle heure on te couche ! » elle répondit : Quand on me lève ! Terminons, si vous le voulez bien, cette énumération qui risquerait de blesser quelques pudiques oreilles. Amen !

## Chapitre V

A tout prendre, cette Société composite que je me suis amusée à dépeindre avec des tons un peu vifs, ne manquait point de charme ni d'agrément, et j'aime à déclarer qu'il y avait, certes, au sein de cette compagnie, des êtres attachants, des créatures d'une réelle séduction morale. Parmi les hommes d'une excellente éducation que j'y rencontrai je citerai encore, au fil de mes souvenirs : Bertrand de Mun, André de Ganay, Maurice de Waldner, Comte Maurice de Fontarce, Michel Marghiloman, Jean de Castellane, Boni de Castellane, Jacques d'Uzès, Erasme de Contades, Comte de Brie, Honoré de Luynes, Jacques Balsan, Charles de Breteuil, Comte de Bari, Ch. de Noailles, Marquis de Miramon, Paul de Pourtalès, Jacques de Pourtalès et Hubert de Pourtalès, Maurice Caillaut et sa petite Ponnette, Adrien de Mun, Bouju, Jacques de Brémond, Bozon de Sagan, Duc de Valencay, Georges de Leusse – Charles de Galliffet, Marius de Galliffet, Jacques Lehideux, Raymond Lehideux, E. de Saint-Alary, Comte Maurice des Monstiers Mérinville et son frère François le Duc de Dino et son neveu Hély de Sagan, Prince André Poniatwsky, Comte de Boisgelin, Vicomte de Courcy, Napoléon Magne, Louis Guillemin, Jean Guillemin, frères de la Marquise de Montebello, Louis mort très jeune, Jean devenu Ministre de France, Prince Charles de Ligne, Marquis de Saint-Sauveur, Guillaume Feray, Allez Claparède, Jacques Kulp... Baron Emmanuel Léonino, Loulou Murat... que sais-je encore !

Quelle vie insensée, inouïe, nous menions avec tous ces gens là, quels soupers extraordinaires chez Weber, au Café de Paris ou à la Paix, quelles nuits diaboliques, pleines de gaîté, et où de braves soûlots comme les d'Hinnisdal de Toulougeon et Maurice Bertrand, fraternisaient avec ce Luzarche d'Azay, d'une galanterie si charmante et que nous appelions le petit Lauzun ! L'hiver, toute la troupe joyeuse se trouvait à Nice, à Monte-Carlo, où le fameux Cornuchet faisait ses débuts comme garçon de restaurant chez Ciro's, ne se doutant pas alors qu'il deviendrait le richissime propriétaire de Deauville et le célèbre tenancier de la rue Royale ! Chez ce même Ciro's, Maxim's exerçait alors les fonctions de barman. Tous deux eurent l'idée de monter et de diriger en collaboration le fameux café et restaurant de nuit de Paris, qui fit, par la suite, après la mort prématurée de Maxime, la fortune prodigieuse de Cornuchet.

Sur ce ciel éclairé de lumineux souvenirs, je vois passer comme une brume triste... C'est l'ombre de ce pauvre Max dont je ne rappellerai que très brièvement la mémoire, Max Lebaudy dont la désolante richesse fut la cause de sa ruine et de ses malheurs. Liane de Pougy et Marie-Louise de Marsy, du Théâtre Français, comme d'autres beautés, se disputèrent ce bout de sucre qui devait fondre à la chaleur de tant d'adoration ! Il avait bien conscience, d'ailleurs, le pauvre bougre, de n'être qu'un jouet dans la main de ses belles amies les plus ferventes, de ses camarades les plus zélés, et il traduisait cette certitude par ces mots désenchantés : «Si je me jetais à l'eau et que quelqu'un accourût pour me sauver, je ne croirais pas encore à son dévouement».

Un de nos plaisirs favoris, après nos déplacements à Nice et Monte-Carlo, consistait à visiter les villes de garnisons où nos jeunes amis accomplissaient leur service militaire ; et c'était le joyeux exode d'une petite armée de dames impénitentes attirées par de beaux garçons tout chamarrés de galons, de plumes et d'épaulettes : on allait ainsi voir Georges de Leusse à Sedan, Charles de Breteuil en garnison à Epinal, Pierre de Vassart d'Hozier, à Maisons-Laffite, Erasme de Contades à Fontainebleau. Les tables des restaurants les plus fréquentés de ces villes étaient, ces jours-là fleuries de toilettes printanières et décorées d'uniformes étincelants ! Les Morgon, les Blacque-Belair, fringants officiers devenus aujourd'hui de graves généraux, figuraient au nombre des convives...

L'existence que nous menions était fort onéreuse pour nos amants et pour nous-mêmes ; on dépensait un argent fou, et il nous fallait avoir recours aux terribles, mais indispensables usuriers, qui jouaient un rôle considérable dans nos affaires privées. Nous respirions un air chargé d'usure. Les «prêteurs» étaient d'ailleurs toujours présents. Ils nous guettaient, nous entouraient, nous couvaient jalousement, âprement. Nous n'avions qu'un signe à faire, qu'un mot à dire, pour que, dès que nous sentions nos escarcelles vides au moment d'accomplir une folie, nos usuriers se portassent à notre secours. Il y avait parmi nous des

usuriers célèbres, entre autres le fameux couple, M. et Mme Goustiker prêteurs attirés de Sarah-Bernhardt, qui mériteraient, si nous n'avions rien de mieux à faire, qu'on leur consacraît plusieurs pages qui ne manqueraient pas de détails impressionnants et inédits. J'ai conservé le souvenir d'innombrables histoires d'usuriers, qui m'ont amusée bien souvent... qui ne se souvient parmi nous dû fameux Siegler qui ne prêtait pas à moins de 100 % par mois, mais je n'en ai connu aucune qui possédât la saveur-comique, le haut ragoût de celle-ci :

Le vieux Marquis de Saint-Sauveur, comme tant d'autres personnages de la noblesse française, était toujours à court d'argent ; l'état de ses finances devenait inquiétant au point que son usurier s'avisait un jour de lui déclarer qu'il ne marchait plus. Le marquis très embarrassé, très mécontent, mais voulant à tout prix s'évader de cette «mouise» opaque imagina cette machiavélique mise en scène : il trouva le moyen de louer un fourgon funèbre à la journée, arriva avec cet équipage chez son usurier et lui annonça avec un sérieux imperturbable que son oncle à héritage venait de mourir, lui laissant une petite fortune qui s'élevait modestement à deux cent mille francs de rente, mais que, devant faire transporter le corps en province, il n'avait pas l'argent nécessaire. L'usurier devant la réalité des faits, consentit à faire l'avance des fonds que sollicitait son cynique débiteur ; et le vieux Marquis repartit, marchant très las derrière le funèbre véhicule, qui, détail piquant, resta toute la nuit devant la porte de chez Maxim's !

\*\*\*

Le mal, du pays me reprit après plusieurs mois de l'existence que j'ai racontée. Il me vint une envie folle de repartir en Algérie. Je n'étais pas à un coup de tête près. J'eus tout à coup Paris en haine. Un dégoût insurmontable me prit de tous ceux et de toutes celles qui m'entouraient. Ah ! revoir le berceau de ma jeunesse, entendre la chanson de la Méditerranée, dans les orangers en fleurs, boire du soleil à pleine gorge ! Je laissai là Arnold, chevaux, voitures, appartement, et repris le chemin de ma Chère Algérie. Quand je rentrai à Paris, pour l'exposition de 1889, je constatai que l'amour d'Arnold n'avait été que de courte durée, et je reconnus la véracité du proverbe Loin des yeux, loin du cœur. Arnold s'était mis en ménage avec Irma de Montigny. Je n'en fus point autrement affectée, et je pris à mon tour Erasme de Contades, pour me venger de sa trahison !

Et la vie étincelante continua... Tous les soirs, j'étais à l'exposition, au théâtre Espagnol, où dansait cette fameuse Macarona si laide, mais d'une ligne, d'un galbe éblouissants. J'étais de toutes les fêtes, de toutes les grandes soirées... Mais je commençais décidément à avoir la nausée de cette vie de luxe, de cette vie trop facile et si superficielle ! La même flamme brillait en moi : le théâtre était toujours mon seul horizon. Cependant je voulais faire quelque chose de vivant, de grand, d'éclatant, et comme le théâtre ne m'avait pas encore procuré ce que j'attendais, je me mis à me passionner pour la politique. Il me serait assez difficile de dire de quelle façon je fus amenée à en faire et comment naquit et s'exalta en moi cette ardeur nouvelle. C'est une fureur d'aimer comme une autre... C'est une fièvre qui vous pousse on ne sait pas comment. Ma dernière aventure dans la galanterie fut celle que j'eus avec Adrien de Mun, qui avait comme ami intime un être exquis le Baron Édouard de Rothschild. De Mun me fit quitter le 17 de la rue de La Trémoille pour m'installer très richement au 26 de la même rue. Cela me retint encore au plaisir ; oh ! bien peu de temps, car l'écœurement qui me montait jusqu'à l'âme, fut bientôt complet. Je connus quelques personnages qui faisaient alors beaucoup de bruit dans les journaux, dans les réunions publiques et menaient campagne, avec plus ou moins de conviction, en faveur du boulangisme, ou contre les juifs. A quelque quarante ans de distance, je ne puis m'empêcher de sourire ou de hausser les épaules en évoquant ces luttes brutales, ces polémiques où chacun donnait libre cours à sa violence et à sa férocité, avec un air de sincérité profonde qui ne cachait trop souvent, hélas ! que la bassesse des plus cupides appétits, des plus farouches ambitions. Quelques êtres exceptionnellement sincères ou naïfs, étrangers aux truquages de la politique et ignorants des «combines» qui font vivre la plupart des agitateurs, tombaient dans le panneau et payaient pour les autres. C'est ce qui m'arriva et je dirai comment tout à l'heure. Là encore, je ne regrette rien, car si j'ai rencontré des politiciens et des journalistes marrons, j'ai connu quelques grands cœurs, et cela fut à mes déboires une suffisante compensation. J'ai, en écrivant ceci, l'âme encore endeuillée par la mort récente de la grande sincère, de la grande aimante Séverine. Je lui

dois un suprême hommage. Je vais le lui rendre. Je l'ai beaucoup aimée. Elle fut pendant longtemps ma consolatrice et mon guide. C'était une bête à chagrin ; elle souffrit beaucoup, par et pour tous ceux auxquels elle fit l'aumône de sa tendresse frémissante et de son cœur trop ardent, trop vulnérable aux atteintes de l'amour et de l'amitié. A l'époque où je la connus, elle était la maîtresse du romancier feuilletonniste Georges Labruyère qui, en lui inspirant une grande passion, lui causa aussi une grande blessure. Georges Labruyère était un type qui semblait échappé d'un chapitre de Dumas père. L'un des derniers survivants du genre mousquetaire, emporté, bravache, mauvais coucheur parfois, mais aussi gai, serviable, ses qualités séduisantes faisaient oublier ses défauts, et pour tout dire, c'était un charmeur. Je me rappelle cette anecdote qui le dépeint dans toute la jovialité de son caractère bon enfant. Il avait des répliques de ce genre. Comme on l'avait envoyé en province pour un reportage, il en revint avec une note de frais assez copieuse sur laquelle son directeur releva notamment, la mention : dépenses secrètes. «800 francs ! dépenses secrètes ! s'exclama le directeur en levant les bras au ciel, mais qu'est-ce que c'est que ces dépenses secrètes ?» Alors Georges Labruyère dans un large rire : «Mais si je vous le disais, elles ne seraient plus secrètes !» C'est par lui que je connus Séverine et je n'oublierai jamais cet épisode de ma vie ; il fut le point de départ de ma grande renommée. Voici comment je devins l'amie de la grande socialiste. J'avais rencontré Georges Labruyère chez Henri Galli ; j'étais dans un moment de profonde détresse morale. Mon courage craquait. Je n'en pouvais plus. Lassée de tout, blessée dans mes sentiments et dans mes rêves, révoltée par la muflerie ambiante, je ne savais plus que faire de mon pauvre cœur désespéré, et j'allais promenant dans la vie une inguérissable tristesse. Labruyère me conseilla d'aller voir Séverine, qui s'était faite l'amie des malheureux ; elle mettait en pratique, cette révolutionnaire, les vertus chrétiennes qui demeurent enfermées dans les livres pieux. Et je n'hésitai point une minute. Je courus chez Séverine. Je me revois encore arrivant chez elle, entrant d'un seul bond dans son salon, n'osant point même la regarder, m'asseyant sur le rebord d'un fauteuil, et cachant ma tête dans mes mains pour pleurer. Et tandis que j'étais là, pliée en deux et sanglotant, j'entendis une voix. Oh ! la douce voix de Séverine, me dire «Pleurez ma pauvre petite, pleurez, cela fait du bien...» Puis, rapprochée de moi : «Allons, voyons, quelle est donc cette grosse peine ?...» Et je lui contai toute ma vie, je ne lui cachai point un détail de la grande et triste aventure qui m'avait menée de Marseille à Paris. Je lui parlai de mes illusions brûlées comme la fleur des vergers par les neiges d'avril, je lui dis ma nostalgie du paradis perdu, ma soif d'en reconquérir un tout petit coin. Cet idéalisme de grisette, cette sensibilité de Mimi-Pinson que j'ai toujours portée en moi, jointe à mon ignorance des réalités et à mon mépris de l'argent, conquièrent Séverine ; mon verbiage fébrile exprimant une souffrance de petite fille perdue, l'attendrit. Elle me prit les mains, m'attira vers elle, appuya mon front sur sa poitrine. Et comme, pleurant encore, pleurant plus encore d'être si près du cœur de cette sainte femme, je lui disais : «Que faut-il faire ?», elle me répondit simplement : «travailler !» J'avais compris enfin. Je partis réconfortée. Cette parole, on ne me l'avait jamais dite. Ce conseil, on ne me l'avait jamais donné ; c'était le seul pourtant qui convînt à mon désarroi, qui pût me donner le courage nécessaire. Car le courage, l'espoir, l'avenir, la consolation, tout cela tient dans un seul mot, l'unique remède tient dans cette seule vérité : le travail. Ah ! bonne Séverine, je vous dois la guérison de mon âme. Je n'oublierai jamais ce que vous m'avez dit, et ce que vous avez fait pour moi, après, dans d'autres circonstances... Pour la petite Cigale qui, grâce à vous, a trouvé le chemin de la gloire, vous n'êtes pas morte, vous ne serez jamais morte !

\*\*\*

Et je ne revins à la Politique que pour bien peu de temps ; je devais suivre le conseil de Séverine, comme on le verra bientôt. Cependant, les idées du milieu que je fréquentais m'avaient grisée, et je m'enrôlai sous la bannière du nationalisme. Je fréquentai Edmond Archdéacon que je connaissais déjà en 1889. Il m'avait fait, comme tous les autres, un brin de cour. Je le retrouvai au moment de la constitution de la Ligue des Patriotes avec Henri Galli, Édouard Drumont, Jules Lemaître, Lasies, Gaston Méry, Gyp et Jean Carrère. Il me faut dire quelques mots de chacun d'eux. Ils ont joué un rôle important dans la grande bataille politique de cette époque. Paul Déroulède était, comme chacun sait, avec Henri Galli, l'âme du Boulangisme ; toutes les armes étaient bonnes à ce dernier pour défendre sa cause ; Gyp, comtesse de Martel de Janville, petite nièce de Mirabeau, suivait, elle aussi, avec frénésie, le mouvement ; elle collait

des «A bas les Juifs» partout où elle pouvait... elle était insatiable et très convaincue, très solidement sincère, comme Sabran de Pontevès, Déroulède et Jean Carrère. Je ne crains point d'ajouter que ce dernier était, avec moi, un de ceux qui se mettaient en avant pour l'honneur du parti et qui, volontiers – permettez-moi l'expression – se faisaient «casser la gueule», tandis que les autres récoltaient, à l'abri du danger, les fruits de notre sacrifice ! S'il me fallait aujourd'hui faire le procès de tous ceux que j'ai vu à l'œuvre, il faudrait que je déboulonnasse quelques idoles, et je causerais certainement beaucoup de, chagrin à quelques-uns des plus obstinés admirateurs de leur grande mémoire ! Pauvre Drumont ! Pauvre Méry ! Pauvre Barillier ! Pauvre Galli ! Comme j'ai le droit, pour vous avoir vus de près, de vous juger implacablement... J'ai connu tous les secrets de la politique et tous les secrets d'alcôve ; les hommes réputés les plus grands n'étaient que de pauvres marionnettes ! L'amour faisait danser, au bout de ses ficelles adroites et fragiles, les plus téméraires et les plus belliqueux de ces Spadassins ! Le masque de Croquemitaine tombait souvent pour ne laisser voir que la poltronnerie vide de Gribouille... Drumont avait une vive passion pour Séverine, qu'il mourait d'envie d'épouser ; mais celle-ci ne partageait aucun des sentiments du fondateur de La Libre Parole, lequel ressemblait un peu à un orang-outan dont le nez se serait orné d'une paire de bécasses. C'est à ce moment que se produisit un coup de théâtre qui aurait pu inspirer Feydeau ; c'était du pur vaudeville. Gaston Méry, voulant se désaglutiner d'une certaine Mme X... qui commençait à devenir singulièrement «collante», n'imagina rien de mieux que d'en faire don – donation entre vifs – à Édouard Drumont, qui ne la trouva point sans charme, bien qu'elle n'eut point celui de Séverine, mais le proverbe : «faute de grives, on se contente de merles» trouva ici sa justification. Mme X... qui n'était point écrivain, mais chanteuse, roucoula assez bien sa romance, et ses trémolos d'amour troublèrent assez le brave Drumont pour qu'il la jugeât digne de prendre place à la maison. Il l'épousa, par la suite, assez discrètement, acte généreux qui coïncida avec les prodromes de son gâtisme et les premières manifestations de sa sénilité. Tout est bien qui finit bien. Mais tout cela était assez comique, et les manigances de Gaston Méry réjouirent beaucoup ses familiers.

À côté de ces histoires de femmes, les histoires d'argent et de tripotage politique, n'étaient pas moins drôles. Je ne m'y étendrai pas plus que cette comédie carnavalesque ne le mérite. Louis et Jules Guérin le fameux animateur du Fort Chabrol, avaient fait un instant chorus avec le directeur de La Libre Parole. Ils se brouillèrent le jour où la cuisine antisémite ne nourrissait plus suffisamment ses marmitons ! Jules Guérin publia un livre de 700 pages contre Édouard Drumont, l'accusant de tous les crimes de la terre, et dressant un catalogue de ses recettes les plus épicées et de ses fricotages les moins ragoûtants ! Possible qu'il n'ait pas eu complètement tort, parbleu ! mais Louis et Jules Guérin, de quoi vivaient-ils, eux aussi, si ce n'est de la même fabrication et des mêmes plats ! Avec quel argent, les deux frères Guérin accomplirent-ils leur sensationnel voyage de campagne en Algérie ? Et Firmin Faure, avec quels subsides alimenta-t-il sa propre caisse ? et les réunions constantes, tapageuses, organisées par Méry et Galli, et tout le régiment d'aboyeurs, la garde du corps qui veillait à la sécurité de leurs abattis, comment les entretenait-on ? Drumont aurait pu, à son tour, écrire un livre du même nombre de pages contre Jules Guérin, et Galli contre Méry, et Méry contre X ou Z, et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde ! J'ai le droit de dire que je la connais, la politique, parce que je l'ai pratiquée, suivie, étudiée, et j'en suis partie le cœur barbouillé de tout ce que j'y ai vu et entendu.

J'ai gardé pour la fin de ce chapitre le plus curieux de mes souvenirs politiques.

J'étais, je vous l'ai dit, une Boulangiste fervente. Le pain de Boulanger valait mieux que les sauces de Drumont. La mémoire du cœur ne m'a jamais fait défaut et je n'avais pas oublié certaine audience que m'avait accordée, quelques années avant, le Général. Je savais que ce vert-galant était aussi un très brave homme. Je voulais lui demander son appui et ses conseils. Il me reçut comme plus tard devait me recevoir Séverine ; mais, lui, en militaire qu'il était, cachait son émotion. Il me regardait du coin de l'œil, et mordait sa moustache. Je m'expliquai. Je lui dis que j'étais seule dans la vie, que j'étais malheureuse. Tandis que je terminais mon récit, il griffonnait quelque chose sur un papier. Quand ce fut fini, il me reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet, par la main, comme une petite duchesse, et, paternel : «Tenez, mon enfant ! Vous remettez cela à l'huissier !» Je pris le feuillet sans lire, j'obéis, fus promenée, sans savoir pourquoi, de

bureau en bureau, de guichet en guichet, jusqu'au dernier, où on me compta deux cents francs. Je sortis en riant et en pleurant. Et voilà pourquoi j'aimais le général Boulanger.

Ma reconnaissance pour lui devait se manifester quelques années plus tard, pendant la période à laquelle j'ai consacré ce chapitre. Ceci se passait pendant l'exposition de 89. Ma bonne maman était venue me retrouver à Paris. Je l'avais emmenée visiter avec moi l'exposition. Ma mère était, elle aussi, une admiratrice de Boulanger, une nationaliste à tous crins : nous avions les mêmes idées.

Au moment où le Président de la République traversait le pavillon Norvégien, ma mère s'élança au devant du cortège en criant à pleins poumons : «Vive Boulanger !» Aussitôt les gardiens de la paix et les inspecteurs de la sûreté qui escortaient le président, s'emparèrent de ma mère avec une incroyable violence ; furieuse de la voir ainsi brutalisée, je m'interposai aussitôt entre elle et les agents, et, indignée, je me mis à mon tour à protester et à jeter par-dessus les têtes officielles : «Vive Boulanger ! VIVE BOULANGER !»

Ce fut, comme vous devez le penser, un bel émoi parmi l'assistance. Les gardiens et les inspecteurs se précipitèrent sur nous pour nous arrêter ; nous opposâmes une énergique résistance, mais nous n'en fûmes pas moins conduites au Commissariat de police, puis de là, sur l'ordre de M. Lozé, préfet de police, envoyées au dépôt.

Je comparus en correctionnelle, fus condamnée à quinze jours de prison que je fis à Saint-Lazare. Et cet assez pénible séjour me donna encore l'occasion de méditer sur la fragilité de l'amitié humaine ; tandis que je me morfondais dans ma cellule, mes bons amis politiques, ceux qui auraient dû, les premiers, m'assister dans le malheur, ne donnaient plus signe de vie ! le farouche Galli lui-même avait disparu. Seuls Séverine et Félix Galipaux n'hésitèrent point à venir s'asseoir, aux heures de visite, entre les quatre murs où je demeurais emprisonnée, victime de mon courage et de ma sincérité !

Cette expérience fut, je crois, la dernière, et je revins pour toujours au théâtre et à la chanson.

## Chapitre VI

Je quittai allègrement tout ce joli monde, et je compris mieux que jamais la profondeur du conseil que m'avait donné Séverine. Avec Jane Evel, maîtresse alors de Félix Galipaux –sa femme aujourd'hui – et que j'avais connue à Oran, je me remis à la tâche. Ma vie, dès ce jour, changea de fond en comble. Je m'efforçai de détacher de moi Adrien de Mun en l'encourageant à épouser Mlle de Venoge. Je savais, par expérience, combien les ruptures, sont choses douloureuses ; elles exigent une grande force de caractère ; que de transes, de larmes, de reprises, de faux départs avant de jeter l'adieu suprême ! Pour détacher de moi Adrien de Mun, je partis dans le Midi. Aucune aventure nouvelle ne me détourna de ma route. En voyage, je lisais les grands auteurs, je travaillais avec ivresse... Et puis un jour, en 1892, je rencontrai Henry Burguet. Ce fut une idylle délicieuse. A partir de ce jour, je délaissai les grands restaurants pour les petites crémeries d'étudiants, l'appartement somptueux de la rue de la Trémoille pour une modeste chambre meublée. Mais quel luxe dans cette simplicité ! Les jours de gala, notre joie était de déjeuner et de dîner chez Boilève (le montant de nos deux repas n'en paierait pas un seul aujourd'hui). Chez ce même Boilève, se rencontraient de nombreux artistes. Il y avait là Noblet et sa femme, Jane Rolly et son mari, le bon vieux Lemoine, Romain, et des journalistes, et des peintres et des sculpteurs, et des musiciens ! Joliquet, en bras de chemise, servait avec le sourire toutes ces vedettes de la littérature et du tremplin, tous ces «as» de l'ébauchoir et du pinceau. Peu à peu, je me rapprochais ainsi de mon rêve ; c'était avec de vrais artistes, étonnants de verve et de jeunesse, pétris de foi, que je vivais enfin, et non avec ces cabots de la politique, que j'avais, pour ma désolation, fréquentés pendant si longtemps. Si ceux-ci n'étaient que des camelots d'idéal, ceux-là étaient des êtres sincères, et je ne me rassasiais pas de les voir et de les entendre. Je suivais ainsi, dans les coulisses, Jane Rolly, qui jouait à Déjazet avec son mari Loberty, Burguet au Gymnase, Evel

et Galipaux dans d'autres théâtres. Un jour, j'eus le bonheur de devenir l'élève de Delaunay, le célèbre Delaunay de la Comédie Française, et je pris comme répétiteur l'excellent professeur Guillemot qui forma tant de grands artistes. Il importait surtout pour moi de détruire ce terrible accent qui me venait d'Algérie et que Burguet m'aidait aussi à faire disparaître. Sur les mêmes bancs, je rivalisais d'application avec Marguerite Moréno et Rose Syma. C'est à Delaunay que je dois cette sûreté de diction que les plus grands critiques se sont plu à reconnaître en moi. Quant à Guillemot, il m'a donné l'amour des textes, il m'a appris à chauffer les phrases ; c'était lui qui, au cours des scènes pathétiques, s'écriait toujours : «Chaud ! Chaud ! ma fille». Cette expression lui servait de surnom, on l'appelait : «Chaud ! Chaud ! ma fille !» A ce moment là encore, je fis un essai malheureux à Ba-ta-clan, sous la direction de Paulus. Le bon Georges Marietti composa spécialement pour moi une chansonnette : Les Fraises dans laquelle je me montrai déplorable. Je cherchais mon genre et ne parvenais pas à le trouver. Chantant, un jour, en paysanne, un autre jour engoncée dans une robe de velours, j'étais maladroite et mal à l'aise dans chacun de ces genres, bien que ma diction fût excellente et que mon accent eût complètement disparu. Rien ne m'arrêtait pourtant. Je travaillais sans arrêt. Henry Burguet, qui avait beaucoup de talent, m'encourageait, soutenant ma confiance et ma foi. Quel excellent compagnon c'était ! Curieuse de toutes les formes d'art, de tous les tempéraments et de tous les styles, je me mis à fréquenter les cafés-concerts, et surtout les cabarets ; je me rendis un soir chez Aristide Bruant. Le maître fit sur moi une impression profonde. J'avais découvert l'art neuf, original, la manière poignante à laquelle j'aspirais depuis longtemps. Tout me plaisait en lui : ses chansons, pleines de souffrance et de révolte, sa diction simple et pathétique, sa voix mordante. Ce fut une révélation. J'allais l'entendre souvent et, un soir, je l'abordai et lui dis : «Si l'on mettait en scène ces malheureuses telles que vous les dépeignez, qu'en diriez-vous ?» Je revois son regard coupant, direct, comme sa voix. Il le planta droit dans le mien et me répondit : «Si t'ose faire ça, ma petite, t'auras du succès, je t'en réponds.» Je terminai mon essai à Ba-ta-clan. J'appris trois belles chansons de Bruant : A Saint-Ouen, A Saint-Lazare, La fille à Poirier. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je ne vivais que dans l'ambiance de mes chansons. Je les vivais elles-mêmes, comme un écrivain qui fait un roman et qui s'enfonce dans le milieu où évoluent ses personnages. La nuit, je suivais les radeuses des boulevards extérieurs, par tous les temps. Tapie dans l'ombre des ruelles, j'épiais leurs appels aux passants, les filais de loin, en rasant les murs, écoutais leurs propos dans l'encoignure des portes d'hôtel borgne ; parfois même, maquillée et vêtue comme elles, je me glissais parmi les tables des bouges et je me mêlais à leur conversation. Je tremblais beaucoup ; j'avais peur, mais j'étais heureuse, heureuse du travail qui me remplissait l'âme, qui tenait mon esprit dans un état continu d'étrange curiosité, avec la perspective de produire quelque chose que le public n'avait jamais vu. Et non seulement j'allais les voir, ces pierreuses, au visage raviné, replâtré, souffrant, et m'astreignais à noter tout ce que je voyais et entendais, mais, pour que la vérité de ma création fût encore plus scrupuleuse, je devins la camarade de l'une d'elles, et je lui empruntai une garde robe complète, composée d'un corsage, d'un jupon, d'un tablier, de plusieurs rubans et d'un boa de plumes, tout ce qu'il y avait de plus «péripatéticien» qui devait faire sensation et sur lequel François Coppée écrivit un article délicieux !

Quelques jours avant mes débuts, je rencontrai le critique Henry Bauer et je lui confiai mes projets, assez étourdiment d'ailleurs, car ce critique adipeux et pachydermique n'était qu'un pontifiant imbécile ; il ne trouva que cette réponse à me faire :

- Oh ! moi à votre place, je me contenterais de rester une jolie femme et de me faire aimer !
- Pas par vous toujours, lui décochais-je.

Et je lui tournai le dos.

\*\*\*

Sûre de mes trois chansons, j'allai trouver directement Nunès et Flateau directeurs de La Cigale. La Cigale était à ce moment dans toute sa splendeur. C'était un des plus célèbres café-concerts de mon temps. On y applaudissait des vedettes dont le nom se retrouve dans les annales de la chanson et dans les bouquins de quelques contemporains. C'était Brunois qui, déjà, en même temps que moi, interprétait, lui aussi, du Bruant, deux chansons dans lesquelles il se montrait excellent : A Biribi et Serrez les Rangs. Nita

Darbel, bonne diseuse qui avait à son répertoire des chansons gracieuses ou sentimentales comme : Si tu savais ma chère, ou La Lettre de Finette. Lucette de Verly et Berthe Cernay recueillaient là leur moisson habituelle de bravos ; du côté des hommes, on entendait le fameux Baldy qui avait créé avec succès les «Vieux Beaux» et divertissait fort son auditoire avec des chansonnettes comme Ratafia et La Rouquine, en se trémoussant sur la scène avec son chapeau haut de forme planté drôlement sur sa perruque blanche, et en lançant à travers son monocle le feu de ses œillades égrillardes. Il y avait encore le duo Desroches-Rouffe, Grandval et Gabin, et ce bon Maader qui, malgré son grand âge – il a aujourd'hui près de quatre-vingts ans – chante encore dans les cabarets et les cinémas, au Caveau de la République, à Boul'vardia et à la Vache enragée où on l'applaudit dans un répertoire de contes humoristiques et de monologues qui font apprécier sa solide gaieté et sa bonhomie de vieux grognard du café-concert !

Nunès et Flateau, après que je leur eusse exposé l'idée de mon numéro, acceptèrent de me laisser passer en «audition», sans attacher plus d'importance à cet essai qu'à ceux qu'ils donnaient chaque semaine sur le plateau de La Cigale. Beaucoup d'appelés et peu élus, comme dans toutes les branches de l'art. Nunès et Flateau étaient des vieux routiers du théâtre. Ils la connaissaient dans les coins et ne s'emballaient pas pour si peu ! Bref, ils m'autorisèrent à venir répéter mes trois chansons, et le 2 décembre 1892 je débutai à La Cigale dans l'anonymat le plus absolu, avec la mention «audition», écrite en grosses lettres sur la pancarte glissée par le régisseur, à gauche de la scène.

Ce soir-là, j'avais pris, sans le savoir, la route tant cherchée, celle du succès ! Cela éclata comme un coup de tonnerre. J'en demeurai stupéfaite et toute étourdie. Je venais de chanter deux chansons, à Saint-Ouen et à Saint-Lazare, les seules qui me fussent permises et qui n'étaient même pas inscrites au programme. Le public se mit à m'acclamer, à me bisser, à me rappeler, à taper du pied, à hurler avec un ensemble inconcevable. Le vacarme emplissait la salle. Et j'en demeurais toute clouée d'émotion, de joie et de frayeur en même temps, et je ne savais si je devais me réjouir ou pleurer, car ce vacarme tout canonnant de bravos, ce vacarme de joie hurlante, exaspérée, en montant vers moi, avait le même son que celui de ma défaite à Marseille. Mais j'ignorais encore que les passions de la foule, dans l'amour ou dans la colère, prennent souvent la même forme. Et il fallut me reprendre un instant, faire appel à mon sang froid, à la faible expérience que j'avais déjà acquise dans la vie, pour voir et pour comprendre... Et la réalité me saisit, me transporta. Je devins alors saoulé de joie. Ces trépignements, ces cris, ces bis, ces rappels, ce bruit de foule en délire, c'était mon succès qui les provoquait ! On rendait hommage à mon «tour de chant», on acclamait en moi l'artiste... Ces clameurs de tous les diables, c'était le bruit de la gloire ! Ah ! comme j'étais heureuse... et ce ne fut que le commencement de cette période de bonheur...

Je fus aussitôt appelée, dans leur bureau, par Nunès et Flateau, qui m'engagèrent sur le champ à 200 fr. par mois. Les applaudissements et les bravos roulaient encore dans mes oreilles «Bis ! bis ! une autre... !» Je signai ce contrat, sans voir... J'aurais signé tout ce que l'on aurait voulu...

Le lendemain, le mot «Audition» avait fait place au nom de la nouvelle artiste qui allait briller, pendant quelques années, au firmament du café-concert parisien, avant de conquérir, de par le monde, le plus bruyant et plus étrange succès qu'une femme ait jamais rêvé et obtenu. On acclama désormais la créatrice des pierreuses, Eugénie Buffet.

Négligeant les procédés habituels des artistes qui ne cherchent leur effet que dans la rudesse affectée de l'organe et la canaillerie voulue du geste, je m'appliquai à rendre la note juste, sensible avec exactitude, en donnant l'irréprochable incarnation de la pierreuse ; ce n'était plus une individualité que je montrais, mais l'image d'un type générique, et c'est par là qu'on voulut bien reconnaître que s'affirmait ma personnalité ! La livrée de l'amour errant que je portais, la défroque usée de la Prostitution que je revêtais chaque soir, c'était l'image même de la misère sociale de la femme. Je me donnais de toute mon âme à ces chansons, à ce répertoire que j'aimais... mais je n'en revenais pas encore d'avoir remporté une telle victoire au moment où je m'y attendais le moins. Je contemplais longuement mon nom sur les affiches, et je me répétais en ouvrant des yeux éblouis : «Est-ce possible ? est-ce bien moi ?» Le succès remporté le premier soir ayant persisté les soirs suivants, j'ajoutai une troisième chanson à mon répertoire, puis j'appris encore plusieurs autres œuvres signées de divers auteurs qui, surgissant de tous côtés, étaient venus me

proposer d'écrire des chansons spécialement pour moi. Il était temps que j'offrisse au public quelque chose de nouveau... mes auditeurs étaient insatiables : on ne voulait pas me laisser sortir de scène, les journaux me consacraient des colonnes entières, on publiait mon portrait, et chaque soir, dans la coquette salle de La Cigale, on apercevait des dessinateurs célèbres qui venaient croquer ma silhouette et me soumettaient des idées d'affiches ou des projets d'illustrations pour les couvertures de mes chansons. C'est de cette époque que date l'impressionnante affiche de Lucien Métivet que l'on vit peu de temps après, à l'entrée des Ambassadeurs, et où je suis représentée en cheveux, un foulard autour du cou, et les mains enfoncées dans les poches de mon tablier de «radeuse».

Je faisais ainsi la connaissance des artistes peintres et dessinateurs les plus à la mode. C'étaient, à cette époque, le bon Métivet, Steinlein, qui devait devenir un des plus grands artistes de notre temps et qui était déjà en plein talent, en pleine force ; Toulouse-Lautrec, petit homme étrange, qui montrait dans les cafés-concerts, les bars, les restaurants et les théâtres, sa tête cyclopéenne plantée sur un corps de nain difforme... tous venaient me voir, prenaient des croquis de moi, m'adressaient des lettres charmantes, me priaient de poser pour eux, dans leur atelier... Et tous les soirs à La Cigale, c'était une procession d'artistes, de journalistes, de chroniqueurs, d'échotiers, demandant, dans les coulisses, à voir Eugénie Buffet, me faisant passer leur carte, m'adressant des fleurs.

C'est à cette époque que m'arriva cette amusante aventure.

Le 31 décembre 1892, vers minuit, je sortais de La Cigale. Je m'étais mis dans la tête de réserver une surprise cocasse à quelques amis qui m'attendaient en leur appartement, pour souper. Je voulais apparaître au milieu d'eux dans le costume de pierreuse que je revêtais chaque soir sur la scène. Les boulevards extérieurs étaient fort mal éclairés. Quelques vagues becs de gaz, de loin en loin, apparaissaient, perçant, d'une lueur jaune et sale, le brouillard qui tombait. J'allais à pied, cherchant, dans la nuit, un fiacre. A peine avais-je fait quelques mètres sur le macadam que deux Alphonses à casquettes à pont et à rouflaquettes, m'abordèrent sans préambule, déclarant qu'ils me trouvaient «gironde» et, me prenant vraisemblablement pour une pierreuse authentique – ce qui était plus flatteur pour mon numéro de concert que pour moi-même – me proposèrent incontinent de me faire visiter leur «case» (chambre en argot de 1892). J'eus toutes les peines du monde à me défaire de ces chevaliers de l'estafilade. Je ne sais plus à quelle supercherie j'eus recours pour m'en débarrasser... Peut-être dus-je mon salut à l'intervention inopinée d'agents en bourgeois qui passaient par là... mais ce dont j'ai gardé un souvenir précis, c'est de la peur très réelle que ces voyous, au visage blême et sinistre, me causèrent, et qui gâta le plaisir que je pensais trouver dans la surprise réservée à mes amis...

Mon séjour chez Nunès et Flateau devait bientôt toucher à sa fin. Mme Varlet, directrice de la Gaieté-Rochechouart m'offrait 20 francs par jour et me suppliait de quitter La Cigale. J'y consentis spontanément... trop spontanément peut-être, car cette acceptation me valut une assignation de mes anciens directeurs, et un bruyant procès que je gagnai, en dépit des bonnes raisons apparentes qu'ils fournirent. Il fut reconnu qu'ils m'avaient signé un traité draconien, et que les conséquences de ce traité eussent été pitoyables pour moi. Ils avaient agi au moment où, complètement aveuglée par le succès, j'aurais, sans le vouloir, signé mon arrêt de mort !

Je quittai donc La Cigale et débutai à la Gaieté-Rochechouart où je retrouvai un succès identique, puis on m'appela à la Gaieté-Montparnasse. C'est là que venaient m'entendre et me voir presque chaque soir François Coppée et Aristide Bruant...

En 1893, Ducarre, directeur des Ambassadeurs, m'engagea aux appointements de 80 fr. par jour. Yvette Guilbert était l'étoile de cet établissement fameux. Bien que j'en fusse, dans le même temps, la deuxième vedette et que mon nom figurât au programme, à quelques lignes d'elle, on chercherait en vain dans les «mémoires» publiés par l'ex-chanteuse aux gants noirs, la plus humble et la plus fugitive appréciation sur moi. Je jugerai sans aménité cette façon assez désinvolte d'écrire l'histoire du café-concert. Cela me fait un peu l'effet d'un mémorialiste du premier empire qui évoquerait les victoires de Napoléon, sans dire un

mot des soldats et des généraux de la grande Armée. A lire le chapitre, qu'Yvette Guilbert consacre à l'établissement de Ducarre, on croirait vraiment qu'elle représentait à elle seule, tous les Ambassadeurs, et à lire en entier ses mémoires, on acquiert, la certitude qu'elle est, le plus sincèrement du monde, persuadée d'avoir porté au Pinacle cette chanson française que tant d'autres avaient déjà si magnifiquement illustrée avant elle... et avant moi.

\*\*\*

Aux côtés d'Yvette Guilbert, mais n'ayant pas sur l'affiche et les programmes le «fromage» réservé à la grande étoile, figuraient des artistes qui eurent leur heure de vogue. C'étaient Bourgès, l'excellent comique qui chantait plus particulièrement des chansons à boire, Plébins, irrésistible dans «Comment qu'est ma sœur» et «Qui veut des plumes de paon» ; Sulbac, dont j'ai parlé dans un précédent chapitre, Polaire, Eugénie Fougère, Marguerite Duclerc et le grand Brunin.

Eugénie Fougère qui s'intitulait «gommeuse Cosmopolite», fut, dans le même temps qu'elle chantait aux Ambassadeurs, victime d'un vol audacieux dont parlèrent les journaux. On lui vola 275.000 francs de bijoux, un soir qu'elle sortait du théâtre, tenant à la main le petit sac où elle avait accoutumé d'enfermer ce trésor précieux et convoité :

– N'a-t-on pas idée aussi, lui disait Yvette Guilbert, de garder ainsi son argent avec soi et de le promener à la main dans un sac... C'est à la banque, ma, petite, qu'on dépose sa fortune !

A quelques années de là, il fut encore question d'Eugénie Fougère. On affirmait que la fameuse «gommeuse cosmopolite» avait été tuée à Aix-les-Bains dans des conditions horribles. On donnait le détail de sa personne : très brune, les yeux brillants, grande voyageuse ; plus amples renseignements pris, il s'agissait d'une dame galante.

– Rien de commun avec moi ! déclarait Eugénie Fougère.

Brunin, intéressante silhouette du café-concert d'autrefois, avait un numéro amusant de paysannerie et d'imitation de danseuse à la mode. Doué d'une longueur de bras peu commune, il s'enlaçait lui-même, faisait une guirlande de muscles au fourreau de son cou, se contorsionnait comiquement, et, de ses jambes en folie, agiles et cocasses, parodiait les ballets de Cléo de Mérode ! Il était amusant et plaisait. Brunin vit encore. Il a l'amour des tableaux et des antiquités. C'est une figure de l'hôtel des ventes ; on le voit, rue Drouot, fouinant et furetant dans toutes les salles, attentif aux «coups de marteaux» des commissaires priseurs.

J'obtenais tous ces engagements en un rien de temps. Je continuais à vivre dans un rêve. J'avais donc eu raison de ne pas me décourager ! Un jour on me proposa d'aller chanter à Marseille ! Quel souvenir !... J'allais donc prendre ma revanche dans cette ville où j'avais connu la détresse, la faim, l'injure d'une foule sans pitié, et où, succombant sous les sarcasmes et les petits bancs, je m'étais redressée quand même devant les lâches propositions de l'entremetteur «Batistine» ; j'allais revenir là, le front haut, heureuse et fêtée, sans rancune contre ceux qui m'avaient torturée et salie... j'acceptai donc avec une joie, disons-le, orgueilleuse, l'engagement que l'on m'offrait. Je n'ai pas assez de mots pour dire la satisfaction immense, l'incommensurable bonheur que me causa, en descendant de la gare, la vue des affiches sur lesquelles s'étalait mon nom... Tout le long des rues qui me conduisaient à mon hôtel, je voyais des pans de murs couverts d'Eugénie Buffet, en lettres énormes ! Qui aurait pu songer, en lisant ce nom déjà célèbre, que celle qui le portait, avait passé, dans ces mêmes rues, foulé ces mêmes trottoirs, glissé le long de ces mêmes boutiques en serrant contre sa pauvre poitrine amaigrie un châle misérable, et que, un soir d'épuisement, elle s'était écroulée sans connaissance... Et je revis ce décor où s'était joué le drame de ma jeunesse ; et je m'arrêtai un instant devant ce Palais de Cristal où j'avais pleuré, comme une bête, en sortant de scène... En un instant, j'entendis tout : Trave criant : Au feu ! les sifflets, les hurlements, la voix molle et fausse de «Batistine», et il me sembla sentir couler en moi les larmes d'autrefois !

Je débutais à nouveau, sur cette même scène, et, à quelques années de distance, j'y remportais un véritable triomphe ! «Batistine» était toujours là ; même visage faux, équivoque, même voix obscène et chuchotante : je le retrouvai dans toute sa hideur, mais ce n'était plus à Juliany qu'il s'adressait, c'était à Eugénie Buffet, étoile du Cristal ; et s'il m'apportait encore, comme autrefois, des bouquets de fleurs, il n'osait plus me dire : «tu sais, ma petite, c'est un chic type, prends-le !» Il ne me glissait plus, dans le cou, ses conseils ignobles. Il s'inclinait, condescendant, embarrassé et comme humilié devant moi, comme si j'étais un autre être ; et pour ce louche pourvoyeur, qui ne jugeait les femmes qu'à la mesure de leur situation financière, je n'étais plus la même créature en effet, puisque je gagnais maintenant deux cents francs par jour !

Et je quittai Marseille pour accomplir de magnifiques voyages, nécessités par divers engagements des plus brillants. Quelle belle existence de vagabondage artistique, d'heureuse liberté, de sensations charmantes : partout accueillie avec une sollicitude et une galanterie qu'eussent envié bien des femmes de la haute société ; considérée, fêtée, acclamée. Je fus reçue et chantai dans plusieurs grandes villes de France, je parcourus la Belgique et je réintérai ensuite la France où je fis à nouveau mon apparition sur la scène des Ambassadeurs. Puis je repartis encore ; ainsi toujours poussée vers de nouveaux rivages... Mes absences fréquentes, mes séjours prolongés hors de France m'avaient séparée du charmant compagnon qu'était Henry Burguet. Il était jeune ; moi aussi. Nous suivions des chemins différents. Nous allions où nous appelait notre destinée.

Je rentrai cette fois à Paris pour une période assez longue. Je m'installai boulevard Péreire. A partir de ce moment, je fréquentai le Café Napolitain, le Café Julien, le Petit Poucet, où je retrouvai Catulle Mendès, Georges Courteline, Armand Silvestre, Raoul Ponchon, Maurice Boukay, Edmond Haraucourt, Pierre Wolff, Alfred Stévens, Albert Michaut et Oscar Méténier. Ce milieu était fort séduisant. Marguerite Moréno était la maîtresse de Catulle Mendès, Mistinguett était en ménage avec P.-L. Lafargue, un jeune auteur qui faisait des chansons. Le Napolitain d'alors était le rendez-vous quasi officiel des littérateurs et des artistes. On s'y retrouvait à l'heure de l'apéritif comme le soir, au Petit Poucet, après le théâtre. C'est là qu'un soir je remarquai le peintre Léopold Stévens, fils d'Alfred Stévens. Léopold était un des plus beaux hommes de Paris, et l'un des plus forts, des plus athlétiques. Je le retrouvais souvent, au milieu de nos camarades habituels, tous ceux que je viens de citer et auxquels il convient d'ajouter : Paul Robert, Georges d'Esparbès, Rouzier d'Orcières, Louis Marsolleau, Weilluc, Hugues Delorme, Alphonse Allais, Georges Street, Robert Charvet, Octave Mirbeau, Claude Debussy, Georges Montorgueil et Jean de Bonnefond. Ce dernier à qui je disais un jour : «Ah ! ce qu'il faut se défendre», me répondit : «Ma chère amie, pour se défendre, il faut d'abord savoir attaquer»... Je me pris d'une très grande passion pour Stévens, la seule vraie passion de ma vie, la première, la plus impérieuse, la plus sincère, après celle que m'inspira la chanson, bien entendu, car je n'ai rien aimé plus au monde que mes chansons ! Elles ont été mon éternel rayon de soleil !

Cette fois, pour l'amour de Stévens, je liquidai tout du passé. Il m'avait refait mon âme de rêve et de simplicité. J'abandonnai aux «corbeaux» mon appartement du boulevard Pereire, et je suivis Stévens au bord de la mer, dans les rochers. Pendant huit grands mois, ce fut l'oubli de tout, la folle griserie des baisers, la romance à deux, romance vécue celle-là, dans les soirs embaumés par le souffle de la grande bleue ! Que ces moments-là furent heureux ! Que ces heures de détente me furent douces ! Cependant je sentis bientôt qu'il me restait encore de belles choses à accomplir, et je me trouvais d'autant plus de courage que j'avais, pour m'éclairer et pour me conduire, un compagnon très artiste lui-même et qui m'avait comprise admirablement. Avec lui, j'allais poursuivre ma route.

Retour à Paris en juin 1895, Hôtel Terminus. La vie de lutte et de travail allait recommencer.

## Chapitre VII

Un soir, rue Saint-Lazare, en sortant de l'hôtel Terminus, je rencontrai Georges Daniel, reporter du Journal que j'avais perdu de vue depuis un assez long temps. Tout en bavardant, il me fit part de quelques-uns de ses projets et me soumit une idée amusante. Il désirait faire un reportage sur les chanteurs ambulants, les chanteurs des rues, mais il voulait, avant tout, que les décors et les personnages fussent pittoresques, et, pour tout dire, son intention intime était de «truquer» son reportage afin d'en corser l'originalité. Il ne souhaitait rien moins, pour la réalisation de ce projet, que d'opérer avec de véritables artistes.

– Si mon idée vous sourit, ma chère Nini, je vous demande votre collaboration, me dit-il.

J'acceptai sur le champ. Daniel constitua une troupe composée de Rose Bru, Claudius, et du chansonnier Baltha, de la Lune Rousse.

A la vérité, la supercherie journalistique de Daniel m'avait séduite, plus que séduite ; subjuguée. Chanter ainsi pour le peuple, dans le peuple, avec lui, c'était une partie de mon rêve réalisé. Le peuple aime les chansons. Il les a toujours aimées. Il les aimait surtout de mon temps, avec une ferveur naïve et passionnée. Il fallait voir, les soirs d'été, à la lueur de quelque lampe à pétrole, ces groupes d'ouvriers et d'ouvrières écouter, sur les boulevards populaires les refrains d'amour, les couplets sentimentaux ou patriotiques qui faisaient monter aux yeux bien des larmes et passer dans les fibres d'ardents frissons ! Quel spectacle simple et reconfortant ! Quel touchant tableau ! J'étais folle de joie. Et puis, à cette joie intime et profonde, se mêlait un sentiment très doux, une pensée très encourageante, celle de faire œuvre utile il avait été décidé que nous donnerions la recette de notre journée aux sans-abri, aux crève-de-faim. Voilà ce qui achevait de m'enthousiasmer.

Nous nous fîmes une silhouette en rapport avec les circonstances : misérables vêtements, couvrant un linge douteux, chaussons de lisières aux pieds, cheveux en désordre ; l'un de nous portait la guitare au côté, l'autre un modeste cahier de chansons, et nous nous dirigeâmes ainsi avenue Victor Hugo, vers l'hôtel du directeur fondateur du journal, Fernand Xau, qui collaborait secrètement à notre œuvre, dans les coulisses, et qui avait donné les instructions nécessaires pour que nous fussions accueillis avec tous les honneurs dus à des farceurs aussi bien intentionnés !

Arrivés devant les fenêtres de Fernand Xau, je préludai d'une voix d'abord un peu faible – j'étais très émue, il faut bien le dire – mais qui, à mesure que je prenais contact avec le pavé, se fit plus claire et plus hardie.

Une poignée de gros sous tomba sur le trottoir en vivante cascade. C'était notre directeur qui venait de faire ce geste heureux. Mme Xau n'attendit point longtemps pour l'imiter, une pièce de deux sous enveloppée dans un billet de cinquante francs, vint tomber dans le chapeau de Claudius. Puis comme, au bout d'un instant, nous commencions à avoir très chaud, notre patron nous fit prier de monter tous en chœur dans ses appartements, et il nous offrit des rafraîchissements. Il ne nous ménagea point ses éloges et, nous reconduisant jusqu'à sa porte, le brave petit père Xau, qui avait, lui aussi, du cran, de la bonne humeur et de la volonté – qualités qui, exploitées au profit de son entreprise ; la fondation du Journal en assurèrent le succès – nous encouragea à poursuivre un pèlerinage dont les premiers résultats étaient, grâce à lui, reconnaissons-le, excellents. Il nous fallut par la suite déchanter, tout en chantant, et nous poursuivîmes notre mission à travers les embûches, les accidents et les incidents de toutes sortes. Je ne regrette pas d'avoir subi quelques affronts et rencontré, plus souvent que je ne m'y attendais, la muflerie humaine, puisqu'elle m'a permis d'apprécier, par opposition, la délicatesse et la générosité de quelques créatures d'élite. C'est égal... la chanson des rues me fournit quelques beaux échantillons de laideur morale et, pour une débutante qui ne rêvait que de soulager l'infortune et de tendre ses bras à la douleur, j'en vis de cruelles encore ! mais passons...

– Qu'allons nous faire maintenant ? nous demanda Rose Bru.

– Si on allait au Touring-Club, nous aurons peut-être une belle recette ? lui répondis-je.

Nous voici au bois, parmi les vélocemen aux frais visages : des gens heureux qui vont sûrement nous gâter ! «Peut-on chanter ?» demandai-je en offrant au maître d'Hôtel ma silhouette de pauvre. Lippe inimitable du larbin : «On ne chante pas !»

Nous essayâmes de parlementer. Le maître de la maison, M. Grossetête, se précipita pour nous chasser. Je lui donnai des explications, le mis dans le secret de notre entreprise. Il ne comprit rien à notre langage.

– Décidément, dit Rose Bru, ce M. Grossetête a l'air d'être comme ses bouteilles... bien bouché !

Je conseillai à mes amis de me suivre : «Je connais un bel immeuble, leur dis-je, boulevard Pereire, où l'on chante.» Cette fois, c'est le succès. Un concierge débonnaire nous laisse entrer. Je lançai d'une voix ferme la Sérénade du Pavé et Jenny l'ouvrière. Nous gagnons 3 francs de gros sous... et, confiants cette fois dans la réussite de notre tournée, nous entrâmes, du soleil au cœur, dans l'immeuble d'une maison voisine. A travers la porte entre-baillée de la loge, une portion de tête cramoisie apparut : «Voulez-vous bien me f... le camp !» hurla le cerbère apoplectique. Nous repartîmes encore. Nous chantâmes rue de Prony ; et nous voici rue de Larochevoucault.

A peine Rose venait-elle de commencer les Stances à Manon que plusieurs voix d'une exquise pureté se firent entendre, accompagnées par un mélodieux piano. Puis les voix se turent ; le piano cessa, et trois jeunes filles blondes apparurent dans l'encadrement de la fenêtre. Et nous apprîmes bientôt que, par une ironique coïncidence, nous venions d'entrer, conduit par le hasard, dans la maison d'un grand professeur de chant, Mme Yveling Rambaud.

Après le premier moment de stupeur passée, Rose continua de chanter, et les sous recommencèrent de pleuvoir. Puis je lançai la Sérénade. Le mari de Mme Rambaud qui s'était mis à la fenêtre, ajusta son monocle, nous reconnut, cria bravo, nous jeta une bourse pleine de pièces d'argent... alors, ce fut du délire ! Sous la voûte de la cour même, les passants firent irruption ; et, transportée, bouleversée de bonheur, je clamai éperdument :

*Sois bonne, o ma chère inconnue  
Pour qui j'ai si souvent chanté ;  
Ton offrande est la bienvenue,  
Fais-moi la charité...*

Et quand, après une recette fructueuse, nous nous disposions à quitter la place, le public nous pria de recommencer. Et nous recommençâmes, puis, comme midi venait de sonner, nous pensâmes que l'heure était favorable à la recette. Notre troupe fit de nouveau apparition dans les cours des immeubles, et de nouveau nous fîmes la rencontre de cerbères récalcitrants, de portiers à tête de bouledogue. Alors nous songeâmes à aller chanter notre aubade devant les consommateurs de la brasserie Pousset. Je ne puis dire l'effet produit sur la clientèle quand elle vit entrer ce groupe de gaillards débraillés, mal peignés, et il fallut, en vérité, le tact, la courtoisie, l'amabilité du gérant – un des rares ceux-là qui ne nous reçut point avec des injures – pour éviter les incidents qui auraient pu se produire, car les consommateurs, gouailleurs, commençaient à aiguiser leurs brocards ; les snobs essayaient de faire de l'esprit à nos dépens, mais tout se termina bien, et nous pûmes, là encore, récolter quelques sous et, très heureux malgré nos avatars, toujours solides sur nos jambes, nous continuâmes, après un repas hâtif chez un marchand de vins, notre randonnée singulière à travers les quartiers de Paris.

\*\*\*

Je venais à peine d'achever la tournée de ce reportage fantaisiste, quand un événement tragique se produisit. Un grand nombre de parisiens s'en souviennent encore. Je veux parler du terrible incendie qui éclata, il y a quelques années, rue Rochechouart, dans les établissements Godillot ; des centaines d'ouvriers et d'ouvrières furent atteints par cette catastrophe, et se trouvèrent, du jour au lendemain, sans travail. De toutes parts, on fit appel à la charité publique. Il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, pour ces malheureux. L'essai que je venais d'effectuer dans les cours me suggéra une idée nouvelle. Pourquoi ne

visiterais-je point encore les cours et n'affronterais-je pas à nouveau les portiers furibonds et les snobs ricanant ? Pourquoi ne mendierais-je point, pour de bon cette fois, en faveur des pauvres gens que l'effroyable accident de la rue Rochechouart avait rejetés dans leur mansarde ou couchés sur un lit d'hôpital ? Pourquoi ? Je courus chez ma bonne Séverine, compatissante à toutes les vraies douleurs ; je lui fis part de la pensée qui venait de traverser mon cerveau. Je lui demandai son appui qu'elle me donna aussitôt, en m'autorisant à chanter pour le «carnet de Séverine». Et je repartis couverte d'une cape noire, sous le quadruple patronage du Journal, de L'Éclair, de La Libre parole et de L'Écho de Paris. Je gardai avec moi Rose Bru et Claudius. Les difficultés que nous avons rencontrées la première fois surgirent à nouveau. Je me souviens, en particulier, d'un gros agent, dont le visage ressemblait à une gelée de framboise et qui m'avait assez grossièrement «embarquée» au «quart» de la rue de La Rochefoucault. Il s'en fallut de peu qu'il ne me fourrât les côtelettes à l'aide de ses poings-massus ; il me toisait du haut de sa trogne écarlate qui contrastait avec la pâleur de mon teint de «Cigale Algérienne» comme devait me surnommer plus tard le grand poète Jean Richepin.

Quand, pénétrant dans le poste, je demandai à voir le commissaire ce fut, parmi la fumée des bouffardes et la rigolade collective des «sergots», une recrudescence de gaieté moqueuse et bruyante, et mon «policier» trancha, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre féroce : «Ah ! vous la fille, taisez-vous, hein ! Attendez votre tour !» Enfin, le commissaire, M. Cornette, en apprenant mon nom que j'avais pu communiquer au secrétaire, me reçut avec une affabilité et une gentillesse qui, très rapidement, me firent oublier les insolences dont j'avais été l'objet quelques minutes avant. Après que je lui eusse expliqué la mission dont j'étais chargée, il me raccompagna jusqu'à la porte du commissariat, au grand ébahissement des agents, du «mien» en particulier, lequel, d'une main, frotaillait les poils de sa moustache, et, de l'autre, portait une main tremblotante à son képi.

Les journaux racontèrent cette petite histoire. Ils auraient eu matière, tous les jours, à alimenter plusieurs colonnes, car quotidiennement, se répétaient ces aventures tragico-comiques. Les sous pleuvaient ; les agents aussi. C'était toujours la même rengaine. Une autre fois, c'est au poste de la rue Marsollier qu'eut lieu l'épilogue d'une de ces arrestations fantaisistes, à la suite d'une plainte portée par un concierge devenu fou furieux ! Le concierge en question avait entr'ouvert la porte de sa loge, et s'était mis à m'invectiver avec acharnement. Mes amis et les assistants prirent ma défense. Les ouvriers d'un atelier situé dans la cour de l'immeuble élevèrent la voix pour protester en notre faveur ; mais le portier, au comble de la fureur, vomit de plus belle ses insultes, et, devant le tollé général, referma sa porte avec éclat. Apercevant la clef demeurée extérieurement dans la serrure, j'en donnai prestement un tour, et j'entraînai mes amis hors de la maison. Cependant, quelques secondes plus tard, le concierge qui était sorti de sa loge par la fenêtre, se mit à nos trousses, hurla en nous pourchassant comme s'il venait d'être dévalisé, réquisitionna un agent ; et, en un clin d'œil, sous les regards d'une foule excitée, nous fûmes conduits au commissariat de la rue Marsollier.

Au poste, le secrétaire se montra courtois, s'appliqua à calmer la colère du plaignant, qui eut d'ailleurs un mot exquis.

Comme on lui faisait remarquer qu'il aurait pu imiter ses confrères en cordon «qui, tous, affirmait le secrétaire, surent se montrer au moins polis», il s'exclama : «C'est vous qui le dites !»

Et comme la foule hurlait et me réclamait au bas du poste, sur l'air des lampions, le commissaire, l'excellent M. Péchard, m'autorisa, séance tenante à redescendre et à chanter devant la porte même du commissariat, à l'ombre rouge de la lanterne, et sous le regard consterné des sergents de ville, comme là-bas rue de La Rochefoucault !

Mais n'est-il pas vrai que la musique adoucit les mœurs ? Mes chansons qui avaient le don d'émouvoir si profondément le cœur populaire finirent aussi par apaiser l'obstinée rancune des agents et par juguler leur maladie. La police commençait d'être tournée en ridicule, et, comme il s'agissait d'une œuvre de moralité reconnue, d'une véritable mission philanthropique, on n'osa point interdire ma «goualante» qui,

finalement triompha.

Tous les quartiers furent visités de la sorte, depuis celui de l'Opéra, de la Madeleine, de l'Étoile et de la Plaine Monceau, en passant par les quartiers populaires où le cœur des braves gens vibra bien souvent à l'appel de nos chansons, jusqu'au quartier latin où les étudiants reprirent en masse, avec une joie juvénile, les couplets vieillots de Jenny l'ouvrière. C'est à l'occasion d'une de nos randonnées au «quartier» que j'eus la pensée de rendre visite à Paul Verlaine qui habitait alors une sorte de grenier, 16 rue Saint-Victor. J'escaladai un misérable escalier, et frappai à la porte du «pauvre Lélian». Il me reçut avec un très bon sourire et me remercia d'être venue jusqu'à lui. Il était, malgré la saison peu avancée, emmitouflé comme en hiver ; la barbe perdue dans un gros foulard de laine, et ses yeux faunesques et bons souriant sous un feutre cabossé, il avait un air à la fois pitoyable, malicieux et résigné.

J'étais montée seule dire bonjour à Verlaine, tandis que ma petite troupe m'attendait à la porte de l'immeuble. Déjà, à mon arrivée, quelques curieux, intrigués par notre groupe, s'étaient massés sur le trottoir. Ils m'avaient vu pénétrer dans le corridor sombre, et, patiemment, attendaient que je redescendisse. Mais le nombre des badauds avait grossi pendant mon absence ; le trottoir était maintenant envahi par des spectateurs encombrants qui obstruaient l'entrée de l'immeuble ; la concierge, devant cette foule insolite, se mit à pousser des hurlements de fauve. Je redescendis à ce moment et, indignée par les propos insolents que tenait la mégère, je me mis en devoir de la sermonner. Elle me poussa alors assez rudement vers la rue, un carreau du vestibule se brisa, me blessant à la main ; la foule prit fait et cause pour moi. Il y eut un commencement de bagarre ; les agents, survinrent, assez à propos pour enrayer ce commencement d'émeute, qui menaçait de se développer de seconde en seconde, et qui eut peut-être nécessité, une fois de plus, notre comparution au Commissariat. Bref, tout rentra dans l'ordre. Les journaux racontèrent cet incident avec force détail, et Verlaine fut même interviewé L'illustre poète eut un trait charmant :

– Elle n'a pas de chance cette pauvre Eugénie, s'écria-t-il, elle vient me voir, et elle est mordue par une concierge enragée !

\*\*\*

Quelques jours plus tard, nous avons été conviés à chanter dans les salons du célèbre café Procope, aux portes duquel des affiches avaient été apposées par les organisateurs.

Le dimanche soir, jour de mes débuts, la foule était telle, dans la rue de l'ancienne comédie, en face de l'ancien hôtel des comédiens du Roi, que les omnibus avaient modifié leur itinéraire. Les salons n'étant pas assez grands, le rédacteur en chef du journal Le Procope fit une annonce Le public fut invité à rester dans la rue, les «auditions» devant avoir lieu maintenant à la terrasse.

C'est alors que le poète dessinateur F. A. Cazals improvisa une heureuse parodie sur l'air de la Sérénade du pavé :

*Sois bonne, O ma chère Eugénie  
Qui, pour les autres, as chanté ;  
De ton talent, de ton génie,  
Fais-nous la charité,  
Ta chanson (bis)  
Par Dieu sera bénie !*

Quelques assistants, qui reprenaient en chœur, n'avaient pas bien entendu les premiers vers, et ils répétaient avec conviction : «Sorbonne» au lieu de «Sois bonne» mais qu'importe, les âmes étaient émues et l'argent volait de toutes parts...

Et les situations émouvantes ou cocasses ne manquaient pas... Nous allâmes chanter ensuite devant les ateliers et les Abattoirs de la Villette. Un trait touchant. A la Villette, un père dont la jeune fille était depuis des années paralytique, nous pria de venir jusqu'à la malade, languissante au milieu d'un jardin, et qui

nous remercia d'un pâle sourire de joie. Un autre jour, au cours de notre tournée, nous devions nous rendre à l'hôtel du Baron de Rothschild. Les journaux avaient annoncé la nouvelle. Dès onze heures, la rue Saint-Florentin était encombrée d'une foule de curieux qui nous firent une chaude ovation.

-- Chez Rothschild, criaient nos admirateurs.

- Pas encore leur répondais-je... gardons les gros les gros morceaux pour la fin.

Nous commençâmes par les maisons du voisinage. La recette n'était pas très forte, un grand nombre de parisiens étant déjà en villégiature. Toujours suivie par mes admirateurs anonymes, je sonnai à l'hôtel du Baron Édouard de Rothschild.

- M. de Rothschild, s'il vous plaît ?

- Les maîtres sont en voyage, répondit le concierge majestueux.

- Eh bien, nous chanterons pour les domestiques. Laissez-nous entrer ?

Le concierge fit une grimace difficile à décrire. En ai-je vu de ces lippes, de ces bouches de travers, de ces mentons rogues, de ces nez trop longs, de ces yeux de fouine aux regards inquiets ? Le concierge parla de consulter le maître d'hôtel.

- C'est ça, appelez-le. Si on n'allait pas chez le riches, où donc qu'on irait ? dis-je, en, m'adressant à la foule qui commençait à se gausser de la tête du touchant. A la concierge.

- Pour sûr !

Enfin, je fus admise à parlementer dans la cour avec le maître d'hôtel.

Je revins dépitée !

- Mes enfants rien à faire. Il paraît que la maison est vide, mais nous emportons toujours ça.

Et, triomphante, devant la foule qui riait aux éclats, je montrai deux pièces de dix francs en expliquant :

- C'est le cadeau du valet de chambre !

Dès qu'il fut rentré, le Baron envoya son obole.

## Chapitre VIII

La célébrité que j'avais acquise en quelques mois, en chantant dans les rues, fut une chose prodigieuse dont on ne peut, à tant d'années de distance, se faire une exacte idée. Mon succès fut inouï, indescriptible. Les journaux, d'abord, donnèrent le la. Ils chantèrent mes louanges sous les formes les plus diverses : chroniques, poésies, gazettes rimées, croquis, caricatures, photographies. Les écrivains les plus réputés me consacraient des articles enthousiastes, dépeignaient ma silhouette, contaient, avec ferveur, les aventures de ma vie. S'il leur arrivait parfois de commettre des erreurs en se laissant entraîner par leur imagination trop riche, je me gardais bien de les leur faire remarquer ; ils m'aimaient tant et s'exprimaient toujours sur mon compte avec une telle déférence et une telle gentillesse que je me fusse reproché comme un crime le plus petit reproche à leur adresse.

Plusieurs centaines d'articles parurent, où chacun s'évertuait à tracer de moi un portrait qui fût aussi ressemblant que possible. Le Journal, L'Écho de Paris, L'Éclair, Le journal des débats, L'Événement, Le Gaulois, emplirent leurs colonnes de mon nom. Jules Claretie, minutieux historien de la vie de Paris, Jules Claretie qui réunissait chaque année en volume, les événements qu'il avait spirituellement commentés, écrivait sur moi en 1895 : « Cette volupté que savoura Lamartine sur les marches de l'hôtel de ville, que Gambetta ressentit, amère et forte, en parlant à la province des dangers de la patrie, Mlle Eugénie Buffet la connaît, depuis quelques jours, en chantant aux passants de Paris, les refrains qu'on applaudit et qu'on lui redemande.

Ceux qui ne connaissent pas la nouvelle étoile populaire se rappellent pourtant cette affiche de café-concert où, grelottante et minable, maigre, pâle, anémiée, ramassant entre ses jambes sa jupe mince fouettée par la bise, une grande fille était représentée, tête nue, les cheveux au vent, avec un mince foulard rouge autour du cou, les épaules rondes sous un caraco d'un gris usé ! C'était, sur les murs de Paris, une

suite lugubre et comme tragique de gigolettes, et, à dire vrai, Eugénie Buffet, dont cette affiche était l'image, en costume d'errante et de misérable, Eugénie Buffet fut l'incarnation et, peut-être, la créatrice de ce genre spécial de blêmes figures parisiennes, les gigolettes. Son fichu rouge fut légendaire très longtemps.

Elle faisait passer dans ses chansons les plaintes sinistres, les poésies phtisiques, les tristesses noires de ces êtres qui rêvent de l'amour et des lilas jusque sur un grabat d'hôpital. Elle les avait étudiées, ces grêles créatures, mauvaises herbes piquées de fleurettes du pavé de Paris, chez elles, dans les faubourgs obscurs, dans les rues de misère. La défroque qu'elle portait et que le peintre reproduisait sur l'affiche-annonce, elle l'avait achetée à l'une de ces filles, treize ou quatorze francs, tout un costume, la livrée de l'amour errant, des Chloé demandant l'éternelle idylle à l'herbe pelée, comme Utrecht vieilli, des fortifications.

Et comme elle les connaissait, elle les plaignait, et une partie de l'argent qu'elle gagnait à chanter les gigolettes passait en aumônes aux vraies gigolettes qui, parfois, venaient, reconnaissantes, et se cotisant entre elles, offrir un gros bouquet de fleurs à la gigolette de music-hall. Elle fut populaire au boulevard extérieur, Eugénie Buffet, avant d'être applaudie sur le terre-plein de l'Opéra. Familièrement, là-haut, on l'appelait Nini, Nini Buffet ! Comment donc, c'était une gloire !

Lorsque l'AmBIGU donna ce drame, où l'on nous montra dans un tableau qui sentait à la fois le vin clair et la cour d'assises, les rôdeurs et leurs connaissances, modulant la chanson des blés d'Or entre deux coups de couteau, Eugénie Buffet offrit de jouer pour rien, un soir, – oui, ne fût-ce qu'un soir – le rôle de gigolette, pour montrer ce qu'était la vraie gigolette, la gigolette revêtue de la vraie souquenille des gigolettes de faubourg.

– Félicia Mallet, disait-elle, c'est du théâtre, moi, c'est de la vie !

Il y a de ces querelles d'école jusque dans les excentriques de l'art. Jolie, distinguée, avec un fin profil de médaille, Eugénie Buffet avait trouvé l'incarnation d'un type, elle y tenait. Et ceux qui avaient vu jadis, autour du tapis vert de Monaco, l'élégante personne qui jetait, insouciant, les louis au râteau du croupier, ne la reconnaissaient guère dans cette triste pâlotte dont elle disait, râlant l'agonie morale, d'une voix épuisée.

– Ah ! le premier argent que j'ai gagné en chantant, dit-elle qu'il m'a semblé bon.

D'ailleurs, une agitée, cette jolie créature qu'on entendit un jour crier «Vive Boulanger !» en pleine exposition devant le président Carnot, et qui s'en alla gaiement faire de la prison pour opinions politiques. Gigolette était boulangiste. Elle est restée l'amie des pauvres et c'est pour eux qu'elle chante. «Pour la gloire !» précisément pour la gloire. La musique en plein vent fait plus de bruit que la musique de chambre et voilà Eugénie Buffet, la Nini de La Cigale, devenue quelque chose comme une reine faubourienne parmi les virtuoses du pavé !

La voix de la chanteuse monte parmi les rumeurs du soir parisien, roulement de fiacres, appels de tramways, cornets de bicyclettes. Et quand arrive le refrain, tout le monde chante, reprend en chœur. Poésie au rabais, patriotisme de carrefour, tout ce qu'on voudra. Pendant qu'ils écoutent et qu'ils chantent, ces pauvres gens ont bu un peu de poésie inconsciente, et respiré un peu d'oubli !

Laissez chanter Eugénie Buffet, la chanteuse du pavé !

\*\*\*

Ces lignes si jolies de celui qui devint par la suite, Administrateur de la Comédie-Française, traduisent assez bien la gloire populaire que j'avais conquise et disent suffisamment l'engouement dont je fus l'objet. Il faut avoir vu cela pour en pouvoir parler. Il suffisait que mon arrivée fût annoncée dans quelque endroit de Paris pour que la foule, venue souvent des quartiers les plus éloignés, s'y portât aussitôt. Dès que j'avais fini de chanter en un lieu quelconque, le public qui m'encerclait, me suivait dans mes déplacements pendant des heures entières. Les officiers de paix venaient à ma rencontre et, la dernière goulante terminée, quand nous replaçions sous notre bras nos paquets de musique et notre guitare, ils nous demandaient notre itinéraire pour nous préparer un passage entre deux haies compactes d'auditeurs ou

pour refouler, s'il y avait lieu, le flot trop dense qui s'avavançait sans cesse. La circulation, un jour que nous chantions dans la cour du grand Hôtel, fut interrompue sur les grands boulevards.

Il y eut aussi, dans mes tournées, des épisodes sentimentaux, des incidents particulièrement touchants, et je me rappelle encore ceci : un jour que nous franchissions le seuil d'une porte cochère, une soubrette au visage bouleversé, nous apparut. L'enfant s'était arrêtée devant nous et elle me regardait en ouvrant de grands yeux clairs qui se remplirent de larmes.

– Mademoiselle, balbutia-t-elle... Mademoiselle... est-ce que ce n'est pas vous Eugénie Buffet ?

– Mais oui, ma petite... pourquoi ?

– Oh ! mon Dieu, Mademoiselle !... et la pauvre se mit à éclater en sanglots...

Elle ne pouvait prononcer un mot et nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir cette explication qu'elle nous fournit en pleurant toujours.

– Ah ! Mademoiselle, j'ai bien de la peine de vous voir dans cet état ! Comment, vous ! vous en êtes tombée là ! Dieu, que cela me cause de peine... Je ne suis pas riche, mais voyez-vous, si je pouvais vous aider...

Je venais de reconnaître, sous les traits de cette gentille domestique, une ancienne femme de chambre à mon service, et je lui expliquai que c'était, au contraire, pour mon plaisir, que je chantais dans les cours et que je m'accoutrais de la sorte.

Alors, son visage s'illumina ; ses yeux reprirent leur expression de jolie et naïve gaieté, et elle me sauta au cou en s'écriant :

– Ah ! quel bonheur, Mademoiselle, laissez-moi vous embrasser !

J'allais oublier l'histoire de l'abbé Obry, curé de Vernouillet... Ah ! le brave homme ! Figurez-vous qu'un jour, étant en train de chanter, je vis s'avancer vers moi une bonne figure de prêtre, une de ces figures éclairées d'un large et doux sourire. Il m'écouta chanter deux ou trois chansons et, presque, timidement, s'approchant de moi, me dit : «Madame, accepteriez- vous de venir dire quelques-unes de vos chansons pour les pauvres de ma petite paroisse ?» Je vous laisse à imaginer dans quel étonnement me jetèrent ces paroles. Je n'en revenais pas ! L'entreprise m'apparut, certes, un peu hardie, mais le prêtre ne m'en sembla que plus digne d'admiration : n'avais-je pas à craindre que les paroissiens de l'endroit, à l'apparition de la créatrice de chansons qui n'ont rien de sacré, reprissent en chœur, quelques refrains connus ! Je n'en acceptai pas moins avec enthousiasme, et, quelques jours plus tard, je chantais : Le Ciel a visité la terre et Le Crucifix de Faure à Vernouillet, dans la petite église prise d'assaut par les fidèles. Le curé monta en chaire pour me remercier, et il le fit sans extrême exagération, sans fausse honte, dans toute la simplicité d'un cœur bon, compatissant aux misères d'autrui et heureux de trouver là une occasion de les atténuer...

Ce petit événement dont on parla tout de même beaucoup, ne fut rien à côté de celui provoqué par ma présence au milieu des agents de change qui, à l'heure de la grande bataille de l'Argent, bourdonnent et s'affolent entre les parois de cette ruche formidable qu'on appelle La bourse. Dès qu'on m'eut aperçu au bas du Temple, ce fut un cri général qui se mêlait aux aboiements de tous ces hommes en proie au délire de l'argent. J'arrivai à la Bourse avec ma petite troupe composée comme par le passé, avec cette seule différence que Rose Bru avait été remplacée par Mme X... La présence dans notre troupe de cette mystérieuse comparse, désignée seulement dans nos communiqués, par la lettre X... intrigua beaucoup de parisiens et de journalistes, qui ne surent que plus tard qu'il s'agissait tout bonnement de celle qui devint, par la suite, Mme Drumont, et dont j'ai dit quelques mots dans mon chapitre consacré à la politique nationaliste.

Mon apparition sur les marches de la Bourse fut un spectacle inouï. Un groupe de jeunes gens vint jusqu'à moi et me porta littéralement au milieu de la «Corbeille», en contraventions des règlements en vigueur ; je crois bien être, de tout temps, la seule femme qui ait pénétré dans cette enceinte ! Le commissaire spécial, M. Péchard, dont j'ai parlé plus haut, vint, avec sa galanterie accoutumée, me supplier d'en sortir, et je n'hésitai point un seul instant à déférer à sa courtoise prière. Il m'autorisa, en manière de compensation, à chanter sur les marches de la Bourse où, étouffée par la foule qui m'acclamait, je dus, avec mes camarades, chanter tout mon répertoire, tandis que les sous pleuvaient autour de nous, à nos pieds et sur nos têtes, et jusque dans le ventre de la guitare de Claudius ! Ce dernier était, à chaque instant, obligé de renverser son

instrument et de le vider comme il eut fait d'un vase trop plein !

Tout le temps que dura cette inoubliable tournée, les recettes fructueuses que nous en tirions pour les sinistrés de Godillot étaient versées, soit à l'administration des quatre journaux qui nous patronnaient, soit à la mairie du 9<sup>e</sup> arrt. où une souscription permanente demeurait ouverte. On continuait de me réclamer dans tous les quartiers de la Capitale. Il nous eut fallu posséder un véritable don d'ubiquité pour satisfaire à toutes les invitations et être partout le même jour, à la même heure, aux Halles, à Bercy, à la Villette, au quartier latin, à Belleville et Ménilmontant, à Auteuil et au Point du jour ! Dans les quartiers de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, ces messieurs et ces dames espéraient surtout se payer le luxe de nous faire chanter dans leurs salons et «d'épater» ainsi leurs invités... mais nous nous refusions obstinément à leur offrir des galas de ce genre, et nous ne démordions pas de notre principe, qui était de ne chanter que dans la rue. Nous voulions bien recevoir l'argent des «rupins», mais à la condition que ceux-ci vinsent nous le porter à domicile, c'est-à-dire sur le trottoir même où était installé notre poste de commandement ambulante. Les snobs et les riches ne furent pas, il faut le dire à leur louange, trop chiches ni trop fiers ; et bien souvent, non seulement ils daignèrent nous faire apporter, par leurs caméristes ou leurs valets de chambre, d'abondante monnaie de billon ou de scintillantes pièces blanches, mais ils étendirent leur générosité au delà de ces limites en nous octroyant des bouteilles de champagne, des gâteaux et des fleurs ! Heureuse vie, en somme, que celle que nous menions ; la volupté de la gloire, la plus belle de toutes – la gloire populaire – se mêlait à la satisfaction du devoir accompli, et si les avaros qui en résultaient mettaient parfois une ombre au tableau, quel encouragement nous trouvions dans l'estime publique et dans la reconnaissance du peuple ! mais il fallait faire preuve d'une endurance physique et morale peu commune... D'autres que moi auraient peut-être succombé mille fois, car ce n'était pas folichon, je vous l'assure, de subir continuellement les algarades des serviteurs de l'ordre.

Le dernier incident dont nous fûmes victimes nous réjouit cependant beaucoup. Cela se passait à la Porte Maillot. Un gardien de la paix, arborant un uniforme neuf, et qui lissait ses crocs d'ébène d'un petit air de collégien suffisant, s'approcha de moi et me demanda :

– Votre permission ?

– J'ai une permission «verbale» lui répondis-je.

Et lui, sans se départir de sa morgue hautaine et prétentieuse :

– Ah ! vous avez une permission «verbale»... Eh ! bien, faites la donc voir ?

Une pétarade de rire s'alluma parmi les badauds. Comme ces flambeaux dont il est question dans le poète latin, le rire, promené de groupe en groupe, courut, bondit sur les lèvres, gagna de proche en proche, atteignit jusqu'aux chanteurs qui m'accompagnaient, jusqu'à moi-même ! «L'uniforme» comprenant confusément qu'il avait lâché quelque énormité irréparable, rougit, verdit, ragea, tempêta, éclata. L'affaire allait se gâter et je voyais approcher le moment où nous allions encore respirer le fumet du poste et être interrogé par un brigadier sans indulgence ! Fort opportunément, un officier de paix arriva, demanda la raison de cet attroupement, le «pourquoi» de cette crise d'hilarité et, au milieu d'un silence attentif et impressionnant, je répondis au gradé :

– Parce que je ne peux pas faire voir à Monsieur l'agent mon autorisation verbale !

Cette réponse fut la conclusion de l'histoire.

J'ai gardé pour la fin cette savoureuse anecdote. Cela se passait à Biarritz où je chantais sur la place de l'Église parmi la foule formant cercle autour de moi.

Boni de Castellane tenait ostensiblement un billet de cent francs qu'il jeta sur mon tapis. Et moi de lui souffler à l'oreille.

– Recommence Boni personne ne t'a vu !

## Chapitre IX

Je prêtai encore mon concours dans deux ou trois circonstances, à Thonon pour les œuvres de l'Abbé Lessage et à Vittel, mais un accident dont j'avais été victime, une profonde blessure à la jambe, aggravant l'état d'extrême fatigue dans lequel je me trouvais, m'obligèrent à interrompre mes déplacements. La voix éreintée, le cerveau vide, je n'en pouvais plus, j'étais à bout.

Me voici installée avec Stévens dans un petit coquet rez-de-chaussée sis au 3 de l'avenue Frochot dans le voisinage d'Henry Bataille, de Berthe Bady, d'Andrée Mégard et d'Alfred Stévens, père de Léopold. J'ai parcouru les deux premières grandes étapes de ma carrière : Les pierreuses à la Cigale, les Chansons dans les rues. Je n'en resterai pas là. Pour la première fois de ma vie, je me mets à étudier sérieusement le chant avec la grande Artiste qu'est Mme Yveling Rambaud. Je fais de rapides progrès. Ma voix s'affermit, s'éclaircit. Je me sens capable d'aborder un répertoire nouveau. Je cherche d'autres chansons, je lis les œuvres des poètes ; un beau jour, je me passionne pour celle de Jean Richepin, comme je m'étais passionnée pour celle d'Aristide Bruant. Je choisis des chansons dans l'admirable «Chanson des gueux». Ce grand poète l'avait écrite à l'heure où la future chanteuse des cours n'était encore qu'une minuscule gamine battant de ses petits pieds le pavé d'Oran. Poète des Gueux et chanteuse des cours nous devons nous rencontrer, nous compléter l'un par l'autre. De cette prédestination devait naître la série des séances que je donnai à la Bodinière, après des alternatives de travail et d'abattement, de santé et de maladie, car je me ressentais toujours du surmenage que m'avaient occasionné mes tournées de chanteuse des rues. Enfin je me remis au labeur avec acharnement répétition chez Mme Yveling Rambaud avec le compositeur Georges Street dont je chantais les musiques sur des poésies de Jean Richepin. Le maître vient très ému m'entendre chez Mme Rambaud. Albert Michaut, Mme Emma Michaut, Stévens, Émile Deschamps, Henriette Deschamps sont là aussi, et tout le monde pleure. Un soir, chez Alphonse Allais, je chante encore et j'obtins le même succès. Cette fois le courage est en moi. Je me sens forte, prête à affronter le difficile public de la Bodinière.

Je l'avais, il est vrai, ce public, affronté déjà en septembre 1893 pour illustrer une conférence que Jules Oudot faisait sur moi, et j'y chantai diverses chansons réalistes. Mais ce n'était qu'une apparition occasionnelle : on m'y applaudit dans un répertoire qui ne différait pas sensiblement de celui qui m'avait valu mon succès à La Cigale. Tout autre fut mon apparition sur cette scène en janvier 1897.

Je ne puis mieux traduire l'impression qu'elle causa qu'en extrayant du long et vibrant article que me consacra Jean Richepin dans Le Journal, 1er février 1897, ces quelques lignes :  
«La mimique, de geste et de physionomie, est extraordinairement expressive, mais sans jamais s'attarder à de minutieux soulignements, qui pourraient être d'un art merveilleux en un salon, mais qui seraient inutiles et perdus dans un foule. Le visage, à la bouche mobile, tantôt très souriante et tantôt très amère, se fixe en deux ou trois effigies, pas plus, par chansons. Les attitudes du corps sont aussi rares ; quelquefois une seule suffit à tout un poème qu'elle symbolise ainsi.

La voix n'est pas cataloguable. Elle ne ressemble à aucune de celles que l'on entend dans les théâtres de chant, au concert, non plus au Café-concert. Tout d'abord, on la trouve petite, presque faible ; une voix de gamine, une voix d'oiseau, agréable et charmante quand même. Et quand elle s'enfle, éclate, se tend en force et en âpreté, on a peur qu'elle ne s'éraïlle et ne casse, mais, tout de suite après, sans accident, elle redevient douce et tendre, exquise comme un murmure lointain, et mouillée de larmes retenues.»

Et Jean Richepin ajoutait : «Pour ma gloire de poète, je ne souhaiterais qu'une chose : C'est d'écrire beaucoup de chansons naïves et profondes, dont elle pût répandre la belle aumône, sans en dire l'auteur, dans cette étrange et affreuse forêt parisienne où les bêtes de proie et les bêtes immondes ont besoin de pleurer parfois, en écoutant pleurer leur âme avec celle d'un rossignol !»

\*\*\*

Ce succès consacre ma réputation. Populaire, je l'étais dans la masse, dans le peuple. Je le deviens dans le monde des arts, et dans le monde tout court. Certes, à ce moment, j'aurais pu accepter de brillants engagements, m'abaisser au music-hall, devenir commère de revue, et j'eusse, en spéculant sur ma réputation et en exploitant un genre facile, gagné beaucoup d'argent sans me donner beaucoup de peine, mais j'ai horreur de la médiocrité. J'aime ce qui est pittoresque, original, violent, douloureux ! J'aime souffrir par mes chansons et avec mes chansons. Et voilà pourquoi je ne consentis jamais à signer ces engagements qui eussent été la mort de mon idéal et la ruine de mes illusions tout en grossissant sans doute mon escarcelle. O chanson, belle et noble chanson de France, je ne regrette point d'avoir, pour toi, compromis la sécurité de mon avenir, je ne te reproche pas de t'avoir sacrifié le pain de mes vieux jours : tu m'as donné de telles heures de joie : C'est encore moi qui te remercie !

Je travaillais alors toutes les chansons de France, et je préparai les Fleurs de Lys de Théodore Botrel, tout en continuant à me produire, à droite et à gauche, dans les réunions littéraires, dans les salons, au cours des conférences littéraires, accompagnant, tour à tour, dans leurs causeries, Georges Vanor, Henry des Houx et Maurice Lefèvre. J'étais maintenant une artiste à la mode ; on me réclamait dans les plus hautes sociétés, ce qui ne m'empêchait pas de revenir encore, de temps à autre, quand la fantaisie m'en prenait ou quand une misère m'appelait vers lui, à ce bon peuple, à ces malheureux que j'ai toujours aimés ! Un jour, un cyclone venait d'éclater sur Asnières. Je ne fis ni une ni deux, je montai sur un camion offert par mon ami Louis Vuitton, j'y installai un piano et je chantai dans la rue pour les Sinistrés d'Asnières.

Toutes les occasions, toutes les fêtes, tous les hasards de la vie m'étaient bons pour jeter ce cri dans l'âme qu'est la chanson ! Je chantai ainsi à Paris, en Province, en Belgique, sur les Plages, aux terrasses des cafés, dans les hall des gares, dans les théâtres ou dans les carrefours, selon mon caprice ou celui des événements. J'avais ainsi classé le genre de mes chansons :

Avec les Pierreuses, Les gueux de Richepin, Les fleurs de lys de Botrel, et les belles Chansons du bon Poète Henry de Fleurigny.

J'avais deux accompagnateurs : Claudius avec sa guitare pour les chansons des rues, et Auguste Delacroix pour les autres chansons.

En compagnie de Paul Olivier, conférencier et secrétaire de Jean Richepin, je donnai diverses auditions.

Partout, le même succès m'accueillait. Mais ce fut surtout, à cette époque, en Belgique, que je fus reçue avec la plus touchante sympathie. J'eus, un jour, à Ostende, sur la plage, la surprise de constater que le Roi Léopold nous suivait comme un enfant attentif, tout en fredonnant, dans sa longue barbe, la Sérénade du Pavé ! Je fus reçue chez la Marquise de Péralta en son château de Kinkampoix à Liège. Au concours hippique d'Ostende, je chantai au bénéfice des pauvres honteux de la Feuille d'Etain ; à l'exposition de Bruxelles, je chantai sur les tables, au milieu d'une foule débordante et enivrée ; parmi les nègres, à l'exposition Congolaise de Tervueren, un train électrique spécial avait été organisé pour nous conduire au Village Congolais. Dès notre arrivée, nous prîmes place sur un grand camion, obligeamment prêté par une maison de déménagement, et sur lequel avait été hissé un piano mis à notre disposition par la maison Pleyel. Et notre véhicule tiré par deux puissants chevaux, nous promena à travers le village congolais... A Charleroi je descendis à la «fosse» des mineurs, à 800 mètres sous terre, au Puit sacré Madame, de Philippe Passelecq. On m'affubla du complet de toile, du chapeau de cuir bouilli, on me mit, autour du cou, un foulard, et on me donna une lanterne. Après quoi, la descente eut lieu dans le traditionnel tonneau. Et aussitôt après, je continuai, sous la conduite d'un ingénieur nommé M. Stoesser, la visite des galeries, des tailles, des bouveaux, tirant une mine par-ci, abattant du charbon par là, allant aux écuries, partout ; et il me prit même la fantaisie de pousser un wagonnet, telle une hercheuse de carrière ! Je chantai aussi pour les torturés de Montjuich à Bruxelles, et au Café métropolitain, au profit de l'œuvre de l'asile de nuit, à Ypres dans la caserne pour les soldats, et je revins à Paris pour chanter encore plusieurs fois à la Bodinière, où mes spectacles alternaient avec ceux de Félicia Mallet, et de Mily Meyer, dans ses crinolines.

\*\*\*

Un soir, en dînant chez les Tarbé des Sablons, Adolphe Dennery, le célèbre auteur des drames populaires, me dit : «Ma chère amie, vous avez un tempérament à jouer le drame, le bon drame populaire. Pourquoi donc ne joueriez-vous pas la Goualeuse, la pièce d'Armand Lévy et Gaston Marot ?»

La goualeuse, le personnage, le sujet de la pièce, que je me fis expliquer par Dennery, m'allèrent comme un gant. Le lendemain, Dennery me proposait aux directeurs des Bouffes du Nord qui m'engagèrent sur le champ. Nous ne devions jouer la pièce que quinze jours seulement. Elle conserva l'affiche pendant deux mois, et je continuai de la jouer, dans les grandes villes de France et de Belgique.

C'est à peu près dans le même temps que je fis la connaissance de la grande artiste Thérèse, dans un dîner qui réunissait, chez des amis communs, Georges Courteline, Grenet-Dancourt, et Léon Vasseur. Elle vint m'entendre dans deux chansons de son répertoire : La Terre de Jules Jouy et Le bon gîte de Paul Déroulède. Elle voulut bien m'adresser ses compliments et m'encourager. Je lui plaisais beaucoup, et elle me témoignait sa sympathie en me contant des anecdotes de sa vie, qui avait été une des plus brillantes. Je souhaitais de l'applaudir dans une de ses transcendantes créations, mais elle avait déjà quitté la scène, et je dus seulement me contenter d'échanger avec elle des idées sur la chanson et le théâtre. Je ne me lassais pas de l'écouter. Comme elle était intéressante et instruite des choses de son métier ! Elle me racontait qu'une artiste vint un jour lui demander de lui apprendre à chanter Le bon gîte. «On n'apprend pas à chanter Le bon gîte lui avait répondu Thérèse ; une chanson comme celle là, ça se souffre et ça se pleure. Voilà tout !»

C'est bien vrai, il y a des chansons qu'on n'apprend pas. Elles rentrent en vous. Elles deviennent votre chair. Et quand on les dit, c'est votre chair qui parle, c'est votre chair qui chante, c'est votre chair qui devient larmes et sanglots !

\*\*\*

En 1900, à l'exposition, dans un cadre adorablement «vieux Paris» construit par le maître Robida, et orné de belles décorations de Stévens, j'imaginai de créer un cabaret artistique, à l'enseigne de «La Pomme de Pin». C'était original et bien de l'époque. J'engageai deux ou trois artistes et, bien entendu, je me mis de la partie en chantant quotidiennement de quatre heures à minuit, tout mon répertoire. Notre attraction était une des plus réussies, des plus achalandées ; la foule se ruait à «La Pomme de Pin» et, pour satisfaire aux exigences de ce public insatiable, je fis un effort surhumain... à moi seule, il m'arrivait de chanter jusqu'à 150 chansons par jour, car les séances se succédaient sans discontinuer ; j'étais presque continuellement sur la brèche. A ce jeu exténuant, ma santé qui s'était améliorée, s'altéra de nouveau. Je tombai malade, mais cette fois beaucoup plus gravement qu'auparavant. Le docteur Toupet, mon grand ami le docteur Henry Vivier et le grand spécialiste des maladies de poitrine, le docteur Grancher, déclarèrent que mes poumons étaient atteints. Il me faut le repos absolu, le grand air et les voyages. Nous partons avec Stévens pour l'Espagne ; nous visitons Cordoue, Tolède et Séville. Je retrouve Sabran de Pontévès et Monseigneur le duc Philippe d'Orléans qui nous invite aux courses de taureaux. Puis, nous continuons notre voyage à travers la féérique Espagne. Nous parcourons Grenade, Burgos, l'Escorial, Valladolid et Madrid, avant de partir pour l'Algérie, mon pays natal, où nous faisons une longue halte nécessaire à ma santé : neuf mois de solitude et de rêve, aux côtés de mon cher Léopold avec qui je demeure dans une modeste auberge en plein bois. Et quand je me sens suffisamment rétablie, nous rentrons à Paris en 1902. Mais nous ne revenons pas seuls. Nous avons recueilli là-bas une fillette, Marthe Yzoard, dont les parents sont pauvres. Nous emportons avec nous un peu du soleil d'Algérie !!

Ma rentrée à Paris fut marquée par un événement qui fit encore plus de bruit que les précédents. Déterminée à devenir ma propre maîtresse, comme je l'avais été à la «Pomme de Pin», je fondai, sur des bases nouvelles, un nouveau cabaret, en plein Montmartre, boulevard de Clichy, sous le nom de Cabaret de

La Purée. J'avais, pour mon spectacle d'ouverture, réuni les noms de : Philippe Garnier, Louis Marsolleau, Vincent Hyspa, Delphin, Marcel Legay, Émile Ronn, Léo Daniderff, Victor Tourtal et la grande artiste Louise France. Cette dernière, surtout, était la figure la plus marquante et la plus curieuse de ma troupe. J'en veux dire deux mots pour ceux qui n'ont pas connu cette géniale tragédienne, ancienne maîtresse de Darcier, et qui finit ses jours dans la détresse la plus profonde. Elle avait des manies étranges ; son plus grand plaisir était d'errer dans le cimetière Montmartre et d'y faire librement pipi, au milieu des tombes... elle aimait à s'en vanter, de même qu'elle se plaisait à professer publiquement son horreur de l'eau et son amour de la saleté. Elle avalait n'importe quoi, n'importe comment. Je la vis, à plusieurs reprises, sortir de sa poche une omelette froide qu'elle mangeait sur ses genoux ; quand elle avait achevé ce singulier repas, on constatait qu'elle avait absorbé en même temps le papier qui enveloppait l'omelette !

Un autre trait dépeint bien la pauvre Louise France. Conviée un jour à faire partie de la fête Gavarni, elle s'était pour la circonstance composé un visage neuf et poudré les cheveux. Longtemps après, on la rencontra encore avec de la poudre sur la tête ; elle demeura ainsi jusqu'à ce que la poudre eût disparu d'elle-même !...

J'étais sur le point d'ouvrir La Purée quand j'appris que la police, dont le grand chef était à ce moment M. Lépine – lequel ne m'avait pas précisé en odeur de sainteté – prétendait interdire les représentations de mon cabaret. Les raisons de cette mesure, bien qu'elles ne m'apparussent point à ce moment très nettement, étaient, au fond, fort simples.

Le gouvernement attendait, depuis longtemps, la première occasion favorable pour me chercher chicane. Il ne m'avait pas pardonné d'avoir, en toutes circonstances, manifesté mes sentiments patriotiques, de m'être montrée l'amie de Déroulède, et d'avoir chanté Le Clairon pour le peuple, à la barbe des gouvernants.

Mon intention, en ouvrant ce cabaret, était tout simplement de gagner ma vie en chantant, en compagnie de poètes camarades accourus à mon appel, des choses saines qui eussent détourné le public des grivoiseries tolérées. Je ne voulais cependant pas faire de politique, et rien ne laissait percer une intention qui n'avait jamais été la mienne. L'interdit qui me frappait était donc, à première vue, incompréhensible. Je tournai la difficulté en organisant des soirées privées, en jouant, à bureaux fermés, devant des spectateurs munis de cartes d'invitation personnelle. Les parisiens s'amuserent beaucoup de l'aventure et les premiers comptes rendus furent très élogieux.

La Purée séduisait d'abord par son pittoresque agencement. A la lumière des lanternes entrecroisées, rouges et blanches, on apercevait des sièges et des tables de bois, comme dans tout cabaret qui se respecte. Mais ce qui était vraiment amusant, c'était la décoration des murs et des accessoires. De face, en entrant, on avait devant les yeux, deux fenêtres, toutes fleuries, placées au fond de la salle. Sur l'une d'elle, entre les guirlandes de fleurs, on apercevait des bas blancs en train de sécher, et, cette inscription : «Fenêtre de Jenny l'ouvrière». Sur l'autre, un écriteau : «C'est ici que demeura Murger». Aux murs, des briques représentaient la nourriture des artistes ; une affiche me montrait en costume de chanteuse des rues ; au milieu de la salle, un mât de cocagne représentait les diverses opinions politiques ; une gamelle pour les légitimistes ; un parapluie rouge personnifiant le Roi bourgeois, le petit chapeau légendaire pour les Bonapartistes... ces détails, placés là sans malveillance, étaient les seules allusions politiques que nous nous fussions permises... sans oublier, toutefois, une resplendissante botte de sergot de laquelle émergeait une rose... une rose... sans Lépine !

La situation que j'ai contée s'éternisait. Le Préfet de Police avait fait garder par ses agents le 75 du boulevard de Clichy. Les gouvernants étaient quotidiennement tournés en ridicule par les journalistes et les chansonniers ; j'avais incontestablement les rieurs de mon côté. Interviewé, le préfet de Police prétendait qu'à la veille des élections d'avril 1902, on ne pouvait autoriser les citoyens français à entendre Eugénie Buffet dans un répertoire qui, à ses yeux, constituait une véritable campagne électorale. Ces propos mirent le feu aux poudres. Les cerveaux étaient déjà échauffés par l'histoire du Fort Chabrol et

l'affaire Dreyfus, les royalistes et la Ligue des Patriotes. Tout le monde s'agitait et les aventures du cabaret de La Purée contribuèrent à augmenter encore l'excitation générale. Il y eut une «affaire Eugénie Buffet». Paul Escudier, Georges Berry et Georges Berger intervinrent pour tenter de mettre fin au scandale de l'interdiction dont me frappait Louis Lépine. Peine perdue. Le terrible préfet n'en démordait pas ; il fallait laisser passer les élections et aussi le ballottage !

Nous continuâmes donc à donner nos séances comme par le passé, à bureaux fermés, sur les invitations distribuées par des amis très sûrs et très dévoués, au nombre desquels se trouvait Raoul de Fréchancourt. Ici se place un souvenir bien amusant. Alors que personne ne pouvait pénétrer dans notre établissement sans présenter au contrôle une carte spéciale numérotée et accompagnée du mot : invitation, écrit de ma main, un grand diable d'homme, de toute beauté, avait réalisé ce tour de force de violer la consigne, sans que nous puissions nous rendre compte de l'habile supercherie employée par lui. Je ne sais comment il s'y prenait, mais ce qu'il y avait de certain c'est qu'il passait, le bougre, qu'il passait bien, sans chercher aucunement à se dissimuler, ce qui, d'ailleurs lui eût été impossible, en raison de sa taille et de sa remarquable physionomie ! Il était là tous les soirs, à la même place, et je m'étais tellement habitué à le voir, que, lorsque, par hasard, il manquait à un de nos spectacles, il nous semblait que quelque chose était changé dans le décor et dans l'ambiance de La Purée. Le grand diable demeurait presque toujours silencieux, mais ses yeux parlaient pour lui. Il ne cessait de m'envelopper de son regard admiratif, et Léopold Stévens avait fini par prendre ombrage de ce mystérieux visiteur. Bien que je ne le connusse point encore, il en était terriblement jaloux. Je dois avouer que, parmi tant d'hommes qui cherchaient à m'approcher, celui-là, était vraiment le seul qui eût retenu sérieusement mon attention. Son calme imperturbable, son entêtement et sa froide hardiesse m'intéressaient. Il n'avait peur de personne ni de Stévens à l'intérieur, ni des agents à l'extérieur. J'aimais ça !!

Ce singulier personnage dont j'ai connu le nom quelque temps plus tard, est demeuré le plus fidèle de mes amis... C'est Pierre de La Tour Saint-Ygest.

Le 6 juin enfin, nous ouvrîmes officiellement, avec «Purée-Revue» de Louis Marsolleau et Vincent Hyspa. Le succès qui accueillit ce programme m'incita à continuer. J'engageai de nouveaux artistes et de nouveaux chansonniers, Xavier-Privas, Francine Lorée, Pons-Arlès, Claude de Sivry, les Ducreux-Giralduc, et j'organisai, en outre, des matinées classiques.

Mars 1903 vit hélas la fin de La Purée. Elle mourut – non point d'épuisement ni de consommation – car jamais notre succès n'avait été plus vif que dans les derniers mois de sa vie – mais la pioche des démolisseurs s'abattit sur notre vaillante maison, et je dus dire Adieu pour toujours à mon cher Cabaret.

\*\*\*

J'aurais, certes, beaucoup d'autres choses à dire sur Montmartre, et sur les nombreux chansonniers que j'ai connus, mais je possède encore beaucoup d'amis parmi les chansonniers, et je ne veux pas leur enlever leurs illusions sur les camarades qu'ils ont fréquentés en même temps que moi ; je trouve inutile de susciter des polémiques qui, au fond, laisseraient peut-être le public indifférent. Cependant, dans ce domaine, comme dans d'autres, je me suis imposé une entière franchise et je manquerais à mes engagements et à mes devoirs en passant sous silence des faits qui ont leur importance, et en glissant trop discrètement sur les agissements de quelques-uns d'entre nous. Il est des comportements qu'on se doit de blâmer ouvertement, des petits secrets qu'il est nécessaire de révéler, des manières d'agir qu'il faut avoir le courage d'expliquer à ceux qui pourraient en être dupes.

Dans les souvenirs publiés quelque temps avant sa mort par Fursy sous le titre «Mon petit bonhomme de chemin», le chansonnier disparu s'est amusé à me peindre d'une façon assez peu flatteuse et en des termes qui manquaient totalement de galanterie. On écrit évidemment comme on peut, ou, si vous préférez, comme on ne peut pas, et il ne me viendrait pas à l'esprit de reprocher à Fursy son absence de

littérature et l'insuffisance de ses moyens, en tant qu'écrivain. Tout le monde ne peut pas être Victor Hugo, Théodore de Banville ou Edmond Rostand, mais ce qui est à la portée de toutes les intelligences et de toutes les plumes, c'est le respect que l'on doit à la vérité, et celui que l'on doit à la femme, fût-elle une émancipée, comme je l'ai été moi-même, une créature indisciplinée, en marge de la Société bourgeoise, dédaigneuse du qu'en-dira-t-on et soucieuse seulement de faire le bien, de venir au secours des malheureux, quitte à jeter le mot de Cambronne à la tête de ceux qui tentaient d'amoinrir la portée de mes gestes ! La fierté, le courage, la révolte, ont toujours été les meilleurs compagnons de ma vie. Que Fursy ait eu l'idée de me les reprocher, je ne lui en eusse jamais voulu. On est libre de ne pas m'aimer ; et moi, je suis libre de haïr qui ne m'aime pas, encore qu'au fond, je n'aie jamais détesté Fursy, qui ne m'inspirait que l'indifférence la plus absolue. Mais ce que je ne puis tolérer, et ce contre quoi je m'élève de toute mes forces – ces réflexions étaient d'ailleurs écrites avant la mort de Fursy et je les livre sans retouche – c'est l'inélégance qui consiste à ridiculiser quelqu'un ou à en ternir la réputation, en inventant, de toutes pièces, des histoires grossières et stupides qui font lever le cœur de dégoût et hausser les épaules de pitié. Tout ce que ce pauvre Fursy a trouvé à dire sur moi – en mentant outrageusement – c'est qu'il me vit, un jour, en train de faire pipi au milieu d'un salon ! On serait peut-être tenté de faire un rapprochement entre cette anecdote imbécile et celle que je contais au sujet de Louise France. Fursy n'eut point manqué de dire, pour se disculper, que je me permettais de raconter sur Louise France des choses que je défendais aux autres de raconter sur mon compte. Halte-là ! Je puis recueillir le témoignage d'une demi-douzaine de camarades qui affirmeront que je n'ai rien inventé en ce qui concerne la pauvre Louise, tandis que je défie aucun des amis de Fursy de m'apporter la preuve que leur bon maître m'ait vu uriner sous les lambris d'un salon particulier ! Un fait, si grossier soit-il, peut avoir sa valeur, s'il est authentique. Il sert à dépeindre un caractère, une physionomie, un milieu, une ambiance. S'il s'agit, au contraire, d'un mensonge – et d'un mensonge qui atteint une femme dans sa réputation – il est odieux, et il suffit à classer l'homme qui a osé le concevoir et l'écrire. J'en ai assez dit sur ce chapitre. J'ajoute aujourd'hui aux lignes que j'ai reproduites, et qui devaient servir de réponse à Fursy vivant, que je pardonne volontiers à sa mémoire l'offense qu'il m'a faite. Paix à ses cendres !

On ne me reprochera point, du moins, l'hypocrisie d'un éloge posthume. Rien n'est plus écœurant qu'une oraison funèbre, prononcée par un être qui a le cynisme de débiter, sur une tombe, d'un air convaincu et avec un accent tremblotant d'émotion, des paroles d'adoration qui sont en complet désaccord avec ses sentiments intimes. Il est vrai – et ceci compense cela – que les sentiments intimes demeurent enfermés avec un tel soin dans le cœur de celui qui les possède, qu'il faudrait que la science eut accompli encore de sérieux progrès pour réaliser l'invention avec laquelle on pourrait, à travers les os du crâne et les parois de la poitrine, déchiffrer le mot de l'énigme ! mais il arrive parfois que des personnes présentes ont précisément ce « mot de l'énigme », sans avoir besoin de faire appel à aucun appareil spécial. Et si l'audition de semblables discours procurent à certaines d'entre elles une émotion voisine des larmes, elle suscite chez d'autres une surprise qu'elles ont bien de la peine à dissimuler.

A ceux qui douteraient encore de l'impertinente audace de certains distributeurs de condoléances, je demande la permission de transcrire un merveilleux passage du discours prononcé par M. Dominique Bonnaud, au nom de « l'amicale des chansonniers » sur la tombe de ce pauvre Fursy ! Discours tout chargé d'émotion, disaient les journaux, et qui se terminait sur ces mots :

« Je voudrais ajouter et même crier bien haut ceci : que Fursy quand il fonda notre amicale – et je fus le confident de ses premiers projets – n'eut jamais aucune idée de gloire personnelle ou de récompense officielle. « Puisque me disait-il, les auteurs, les compositeurs, les artistes ont des associations – et qui leur rendent de précieux services – pourquoi les chansonniers n'auraient-ils pas la leur ? » Voilà Messieurs, l'unique mobile auquel obéissait Fursy. Je tenais à le rappeler à cette heure où la mort brutale donne le repos infini à celui dont on peut dire qu'il ne s'est jamais reposé dans la vie, et alors qu'il nous étonnait tous par cette jeunesse persistante et ce cran merveilleux qui le distinguait. Comme Rodolphe Salis, cet autre animateur, il est tombé, au cours d'une tournée, après avoir, selon la formule de Gallieni, tenu jusqu'au bout.

«Adieu Fursy, adieu grand cœur et ami dévoué. Tu fus l'idole d'un Paris qui n'existe plus. Mais la nouvelle génération n'ignorait ni ton nom, ni ton mérite.»

Or, en relisant les documents de ma vie que j'ai conservés et qui m'ont permis d'écrire ces mémoires, j'ai retrouvé cette lettre à moi adressée, il y a quelques années, par le même Dominique Bonnaud qui, le jour des obsèques de son camarade, prononçait l'apologie que vous venez de lire. Lisez maintenant ce qu'il pensait de Fursy de son vivant :

*A Mademoiselle Eugénie Buffet.*

*«Chère et Excellente Camarade,*

*«J'irai d'autant plus volontiers vous voir et causer avec vous, sans même me parler de ce qui peut m'intéresser personnellement dans votre projet. Il m'intéresse énormément autant que Montmartrois à qui la prospérité de la Butte tient à cœur.*

*«Pour moi Fursy est usé et la Boîte fichue. Je souhaite de me tromper Fursy est convaincu qu'il va nous payer nos mois arriérés (deux pour mon compte) et qu'il va gagner des galettes folles !... En cas contraire il nous offre une brosse pour nous astiquer l'abdomen. Il joue, en ce moment, un banco dont l'issue ne fera plus de doute le 31 mars. Le 1er avril tout le monde se tire des pieds, si la situation actuelle ne se modifie pas, et je sais que, sauf si une ruée imprévue du public à la Boîte, a lieu, du 26, date de sa rentrée, au 31 il a l'intention, avouée du reste de ne pas sortir un sou. Avis aux amateurs. Il va donc y avoir une place à prendre à Montmartre et il est à souhaiter que vous la preniez. Vous y avez droit d'abord par votre talent, et puis par l'énergie organisatrice dont vous avez déjà donné des preuves en des circonstances très difficiles. Je serai donc content de causer un moment avec vous après déjeuner (pas à la boîte). Je passerai chez vous après déjeuner, un des deux ou trois jours prochains. Nous sommes voisins, vous le savez. Si vous n'y êtes pas, je reviendrai. Amitié à Stévens et mon meilleur «Shake-hand.»*

*Signé : Dominique BONNAUD.*

N'y a-t-il pas de quoi devenir fou en lisant cette lettre ? Le grand cœur et l'ami dévoué qu'exaltait Bonnaud sur sa tombe était, au dire du même Bonnaud, un Monsieur qui avait l'intention de ne pas sortir un sou et qui offrait à ses amis, à ses amis qui l'aimaient tant, une brosse «pour s'astiquer l'abdomen». L'idole de Paris en 1929 était déjà en 1902, selon Bonnaud, «un chansonnier usé dont la boîte était fichue !»

Je ne sais ce que Fursy pensait en son for de Dominique Bonnaud ; mais tout me porte à croire que si une pareille lettre lui était tombée sous les yeux, il aurait, comme on dit, «passé à Bonnaud quelque chose» dans ses mémoires. Avec l'imagination dont il était capable vis-à-vis des gens qui ne lui avaient rien fait, que n'eût-il inventé sur le compte de cet excellent Dominique ? Il ne l'aurait pas seulement accusé d'avoir fait pipi dans un salon. Il l'aurait montré, à croupetons, faisant caca au milieu de son cabaret !

**Note : Cet ouvrage ne comporte de chapitre X**

## Chapitre XI

L'aventure du cabaret de la Purée venait à peine d'être terminée que je songeais déjà à prendre un autre établissement situé Place Pigalle, et qui s'appelait La nouvelle Athènes. Pendant qu'on procédait à son installation, je partis en tournée avec une revue de Victor Tourtal et Émile Ronn : A la Royale. Les auteurs m'accompagnaient ainsi que Pons-Arlès, Delphin et Léo Daniderff. Nous eûmes encore dans cette nouvelle entreprise les gendarmes à nos trousses ! On regardait nos programmes à la loupe, on nous cherchait de ridicules chicanes, sans doute à cause du titre de notre revue, et il me souvient qu'à Remiremont, on nous eût certainement conduits au poste, sans l'intervention de mon ami Maurice Flayelle, alors-député des Vosges. Bref, après une rapide halte au Havre, je réintérai Paris et je procédai à l'ouverture de la «Nouvelle Athènes». Je demande à mes lecteurs la permission de ne pas m'éterniser sur cette triste

période. A quoi bon narrer mes déboires, conter les péripéties de cette culbute, car ce fut, à proprement parler, une culbute, un saut dans l'abîme, cette histoire de la «Nouvelle Athènes». J'avais formé de vastes projets et engagé mes petites économies dans une affaire trop compliquée pour moi. Il m'eut fallu, pour la mener à bien, un don commercial et un sens pratique qui m'ont toujours fait défaut. J'avais eu la sottise téméraire de vouloir adjoindre à mon cabaret un restaurant que je voulais diriger seule. Ce n'était pas mon rayon ! Je m'en aperçus trop tard, quand mes modestes capitaux étaient déjà engloutis, et que j'étais à deux doigts de la liquidation judiciaire. Je connus toutes les tortures d'une femme persécutée par des hommes de loi intraitables et par des créanciers sans pitié que je m'engageai, pour éviter la ruine et le déshonneur imminents, à désintéresser, les uns après les autres, sou à sou, au prix de sacrifices et de privations inouïes. Je repris mes tournées en commençant par Saint-Sébastien, où j'allai, en octobre 1904, chanter pour Paul Déroulède proscrit. Paul Déroulède avait invité de nombreuses personnalités, lesquelles insistèrent pour que je donnasse un concert public au Casino. Le grand Tribun me présenta à cette époque au Roi d'Espagne.

Tous les tourments que j'avais subis finirent par me donner la phobie de Paris. J'avais besoin d'oublier, de partir au loin, de voyager... et je pris enfin la décision de faire une grande tournée, ma plus grande tournée, à travers le monde, en ambassadrice de la chanson. C'est en guise d'adieu, que le poète Joachim Gasquet écrivit ces beaux vers :

*A EUGÉNIE BUFFET*

*Par les Chemins bleus, par les chemins verts,  
Par les routes blanches  
Dans le clair soleil ou l'ombre des branches  
Bonne française, à travers l'univers  
Sème ton cœur, jette nos vers  
Dans ta voix où chante la France,  
Mêle la joie ou la souffrance,  
Le rire ardent à la douleur,  
Et montre aux peuples de l'Europe  
Que c'est notre âme qu'enveloppe  
Ta brune cape de chanteur  
Par les chemins bleus, par les chemins verts  
Par les routes blanches,  
Dans le soleil clair ou l'ombre des branches,  
Bonne française, à travers l'univers  
Sème ton cœur, jette nos vers  
Dans tes yeux où brille la France  
Mêle à toute notre espérance  
Les plus beaux rêves du passé,  
Et qu'on dise sur ton passage,  
O belle muse du voyage :  
«C'est là que ta gloire a passé»  
Par les chemins bleus, par les chemins verts  
Par les routes blanches,  
Dans le soleil clair ou l'ombre des branches,  
Bonne française, à travers l'univers  
Sème ton cœur, jette nos vers.*

\*\*\*

Je partis avec le chansonnier Émile Defrance créateur de la chanson improvisée et Eugène de Grossi. Je commençai par la Hollande, traversai la Belgique qui me revit pour la seconde fois, puis, je me laissai

tenter par l'Allemagne où, me payant de toupet, je chantai, à la face des boches, des chansons patriotiques. On me disait : «Vous êtes folle ! les allemands vont vous faire payer cher votre audace !» Eh ! bien pas du tout, non seulement les Allemands ne s'en vengèrent point, mais ils me firent un accueil des plus sympathiques et applaudirent mes chansons avec un entrain et une chaleur qui me stupéfièrent. Je parcourus Berlin, Hambourg, Hanovre et, partout, fus saluée d'applaudissements frénétiques. A Vienne, même triomphe. Je quittai l'Allemagne et l'Autriche pour visiter la Roumanie, la Suisse et l'Italie. Je parus à l'exposition de Milan, et chantai à Luxembourg. Je revins en France exténuée, mais j'eus au moins la satisfaction de faire face aux engagements que j'avais contractés ; et avec l'argent que m'avait rapporté cette fructueuse tournée, je pus enfin éteindre les dernières dettes résultant de la déconfiture de la nouvelle Athènes. Mais que de peines, de larmes et de travail pour arriver à ce résultat ! Je tombai malade. Le Dr Doyen m'opéra. Ma convalescence me sembla interminable : un an de chaise longue et de repos obligatoire. Je commençais à désespérer. Je demeurais toujours avec, au ventre, une plaie qui s'obstinait à ne point se cicatriser. Un jour je lus, dans les journaux, qu'un grand pèlerinage devait avoir lieu au sanctuaire de Notre-Dame de Laghet avec Monseigneur Chapon. A mes chers et vieux amis, M. et Mme Defrance, dont la tendre affection ne s'est jamais démentie et qui, pendant un an, ne m'avaient pas quittée, je déclarai que je voulais absolument assister à ce pèlerinage. Ah ! ce fut un beau concert d'exclamations et de protestations ! Mes chers vieux ne comprenaient point que j'eusse l'idée de commettre une telle extravagance. Ils me sermonnèrent et tentèrent de me faire entrevoir les dangers que pouvait comporter une telle imprudence. Peine perdue. Le jour arriva, je me fis conduire à Notre-Dame de Laghet, je traversai le sanctuaire au milieu des assistants qui s'écartaient sur mon passage, visiblement effrayés par la pâleur mortelle répandue sur tout mon visage ; et j'allai m'agenouiller sur les marches de l'autel, devant la grille qui me séparait de Monseigneur Chapon.

Il se produisit alors un fait miraculeux dont le souvenir, à tant d'années de distance, me procure encore une incroyable émotion. Je restai agenouillée pendant toute la durée de la messe. Je me levai en même temps que Monseigneur Chapon qui s'appropriait à sortir. Mon chapelet crispé dans mes mains exsangues, tremblante de fièvre, et plus pâle encore qu'à mon arrivée, j'avais l'impression que j'allais mourir ; et, tandis que je contemplais anxieusement le bon visage du prélat, je sentis tout à coup comme une douceur m'envelopper, me baigner toute.

Monseigneur Chapon avait dû remarquer ma détresse. Il s'arrêta, s'approcha de moi et, sans que je lui eusse adressé la moindre parole, ce fut lui qui, à voix basse, me dit ces simples mots : Oui ma fille vous serez exaucée ! Il continua sa marche à travers le sanctuaire, en donnant sa bénédiction.

Mes amis Defrance qui n'avaient pu se frayer un chemin jusqu'à moi au cours de la cérémonie, vinrent me rejoindre quand la foule eut vidé l'église. Ils se précipitèrent vers moi pour m'aider à marcher. Je fis un pas à leur rencontre, puis deux, puis trois. Je poussai un cri de joie et de délivrance qui retentit sous les voûtes du temple ! «Je suis guérie ! guérie !» J'étais guérie en effet. Mon ventre était cicatrisé. Le miracle venait de s'accomplir.

A quelque temps de là, je rendis visite à Monseigneur Chapon ; l'auguste prélat était loin de se douter que c'était Eugénie Buffet qu'il avait miraculée. Je me jetai à ses pieds, éperdue de reconnaissance.

Je fus si heureuse d'avoir, grâce à Dieu, recouvré la santé et la vie, que je demandai à Monseigneur Chapon l'autorisation de chanter, au prochain pèlerinage du sanctuaire de Laghet, l'Ave Maria de Gounod ; un an après jour pour jour, j'étais à la même place, réconfortée, heureuse. Je parus ensuite dans toutes les fêtes, œuvres de charité à Nice. Je fis une réapparition, cette année là, à Paris pour y chanter à nouveau, cette fois au Cabaret des Noctambules, un des rares établissements qui, sous la direction de Martial Boyer, soit demeuré dans l'heureuse et saine tradition des cabarets artistiques.

On me redemandait un peu partout, mais à cette même époque, je fus obligée d'interrompre mes représentations. Un événement, celui-là plus épouvantable, plus atroce que les autres, me frappa, dans ce qui m'était resté de plus cher et de plus sacré. Ma mère que j'avais tant chérie, mourut alors que je commençais seulement à pouvoir lui donner tout le bien être que j'avais rêvé pour elle, tout le bonheur

dont elle avait été si longtemps privée. Pauvre maman ! Sa disparition me causa la plus grande douleur de ma vie. Pendant près d'un an, je restai accablée sous le poids de mon chagrin, incapable d'apprendre, de travailler, de penser, de parler, déchirée et comme hébétée, jusqu'au jour où de bons amis tentèrent d'apporter un dérivatif à ma neurasthénie en me conseillant de voyager et de chanter à nouveau.

Accompagnée de Georges Charton, de Maxime Guitton et d'Eugène de Grossi, je m'embarquai pour l'Amérique.

Première escale à Dakar. Le soir même de notre arrivée au théâtre, des officiers allemands, éperonnés, bottés, la moustache conquérante, firent leur entrée triomphale. Je me dressai devant eux et, d'une voix où vibrait tout l'amour de mon pays, je clamai : «Le Rhin Allemand» d'Alfred de Musset. Les Allemands se levèrent et, la rage sur la face, quittèrent la salle.

Après Dakar, nous acceptâmes d'aller jusqu'à Saint-Louis du Sénégal où nous rencontrâmes, parmi nos chefs de camp, M. Dreyfus, frère de Fursy. Cet officier ne se livrait point comme, son frère, aux acrobaties de la chanson improvisée. Mais – et ceci compense avantageusement cela – il était très galant homme et il nous reçut avec beaucoup d'amabilité parmi sa famille. De Saint-Louis nous nous dirigeâmes vers Rio de Janeiro. Je fis, là-bas, pour la première fois de ma vie, une conférence sur la chanson française et, un mois plus tard, je fus conviée à une fête donnée en l'honneur de Jaurès. J'y chantai devant le grand tribun aux côtés du Consul de France. Ce fut une manifestation unique et grandiose dont Jaurès parut profondément ému.

Nous fîmes peu de temps après, en septembre 1911, notre entrée à Buenos-Ayres, où nous eûmes la joie de rencontrer le célèbre auteur de La Garçonne Victor Margueritte, qui me fit chanter, à l'occasion de la Fête de l'arbre, en pleine grande Société Argentine où j'obtins, avec mes compagnons de route, un très réel et très franc succès. Je rencontrai des être charmants comme Carmen-Charles, Luis de Souza Dantas, Berthe Duplex, Manuel Lainez et tant d'autres. La Presse argentine et le patronage spontané que me prêtait le grand écrivain, m'aidèrent à conquérir les suffrages des populations devant lesquelles je chantai, tour à tour, à Montevideo et à Buenos-Ayres. Je remplaçai Arlette Dorgère malade, au Parisiana de Buenos-Ayres, et nous partîmes pour le Chili. Nous chantâmes partout, à Santiago, Valparaiso, Valdivia, nous revînmes par la terre de feu, puis réintégrâmes, par le détroit Magellan, Montevideo où nous eûmes une fois de plus, la joie de faire triompher la chanson française !

\*\*\*

C'est à ma rentrée à Paris, en 1912, que m'attendait un nouveau chagrin. Je retrouvai Léopold Stévens changé. Les tourments que je lui avais, bien malgré moi, infligés avec la Nouvelle Athènes, et qui continuèrent avec ma maladie trop longue, avaient fini par émousser sa sensibilité et par fatiguer, peu à peu, une patience qu'avaient, par surcroît, mis cruellement à l'épreuve mon voyage en Amérique du Sud. L'amour avait changé de visage. La voix du cœur, la voix chère, s'était tue. Où donc étaient les baisers et les serments d'antan ? Notre passé de joie, de fièvre et d'adoration, avait fait place au sinistre et dur présent. J'avais beau essayer de faire revivre un peu de ce bonheur disparu, rien ne répondait plus à l'appel de mes yeux et de mes lèvres, et je regardais, épouvantée, le cadavre de notre amour défunt.

Ainsi donc, après dix-huit années de vie commune, je me retrouvais seule, abominablement seule. Que faire ? Comment chasser l'obsédant souvenir du roman qui venait de s'achever ? Voyager ! Ah ! oui, voyager, il n'y avait que ce seul remède... Je repartis en mai 1912, avec Georges Charton et Eugène de Grossi ; nouvelle escale à Dakar, nouvelle halte à Buenos-Aires où, avec la collaboration d'Hélène Chauvin, je montai, sans succès, un nouveau Cabaret. Là, je contractai une congestion pulmonaire qui m'amena à l'hôpital français de Buenos-Ayres où je fus soignée avec un incomparable dévouement par le docteur Laure, et où vint me voir Monseigneur le duc d'Orléans. Guérie, je repartis avec Defrance et Charton pour le Chili. Nous allâmes à Iquique où Georges Lorain, consul de France, nous reçut et nous voici à Arica. Nous partîmes pour Tacna, puis montâmes à La Paz, en Bolivie où nous rencontrâmes le consul du Brésil, M.

Edouardo Pinto et un bon français, Eugène Carpentier, directeur de banque, qui nous demandèrent de chanter au grand théâtre, devant une foule considérable. Là, nous fûmes pris par le sorocho, la maladie de l'altitude. Je rendais le sang par les oreilles et par le nez. On m'emporta évanouie après la soirée ainsi que mon accompagnateur, et je me réveillai au milieu d'un véritable océan de fleurs que mes admirateurs avaient fait venir du Pérou et déposé à mes pieds. A peine revenue de mon évanouissement, je faillis succomber, étouffée par cette mer végétale !

Lima, la capitale du Pérou nous reçut... à port ouvert, et nous fûmes invités à chanter devant le Président de la République, M. Billinghurst, tandis que mon accompagnateur, remis lui aussi de ses émotions, nous abandonnait sans crier gare pour épouser un béguin qu'il avait fait à Santiago ! Puis ce fut Panama, la Jamaïque, Kingeton, Port au Prince, Haïti ! A Port au Prince, nous fûmes exquisement reçus par des français que notre visite combla de joie : Ernest Nadal, Mort pour la France, Georges de Lespinasse, Cheraquil, Ida Faubert et son mari, Angibout, le Général Castor, Alfred Delva, Damoclès vieux, le Ministre de France, le comte d'Arlaud et enfin Georges Lion. Ce dernier, consul de Port au Prince, nous réserva un accueil somptueux dans sa propriété, située à Pendechosa, où, à mon intention, il réunit toutes les sommités Haïtiennes. Dans un décor féerique, éblouissant, au milieu des fleurs géantes, des statues de marbre et des jets d'eau, dix domestiques nous servirent les plats les plus rares, et l'on aurait pu se croire dans un des parcs les plus magnifiques de l'aristocratie du Bois de Boulogne si, comme pour me rappeler la distance qui me séparait de Paris, un scorpion repoussant ne s'était avisé de venir s'abattre au milieu de mon assiette ! Ce scorpion faillit me gêner tout le restant de ma soirée. Ce ne fut d'ailleurs pas le seul incident qui marqua mon court séjour à Port au Prince. Au théâtre Parisiana, où l'on m'avait offert un superbe mulâtre comme accompagnateur, ce dernier se mit à détonner, à s'embrouiller, à patauger désespérément et, comme je venais de me retourner en m'écriant «Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qui se passe ?» j'aperçus mon pianiste récalcitrant qui fuyait à toutes jambes, me laissant en panne, moi et mes chansons. Heureusement, je ne perdus point mon sang-froid, et, m'adressant au public : «Mesdames, messieurs, ma mère m'a toujours dit qu'il valait mieux être seule que mal accompagnée. Nous allons donc continuer sans musique !» Une tempête d'applaudissements et de bravos salua ce petit speech, et Defrance et moi nous nous appliquâmes à mériter la confiance que l'on venait de nous témoigner. En dépit de ces avaros, Port au Prince demeura toujours un de mes meilleurs souvenirs !

\*\*\*

Celui que je conserve de La Havane est, certes, beaucoup plus mélancolique. Nous y arrivâmes en décembre 1913 ? Nous y fûmes reçus par notre ministre, le comte de Clercq qui, après m'avoir bien écoutée, me dit textuellement :

– Je n'ai qu'un conseil à vous donner, madame, c'est de reprendre le premier bateau pour vous en retourner, car ici on n'aime pas les français, et encore moins les chansons françaises ! Sarah Bernhardt elle-même a échoué à la Havane !

L'indignation et la colère s'emparèrent de moi. Je me levai soudain et, toisant le ministre des pieds à la tête, je le cinglai de cette réplique :

– Ce que vous me conseillez, Monsieur le Ministre, n'est ni français ni courageux. Comme j'ai la prétention, moi, d'aimer mon pays et de mépriser les lâches, je vous déclare que je reste ici. Nous allons voir !

Le Ministre devint pâle. Il s'inclina néanmoins légèrement devant moi, nous reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet, et comme nous sortions de la maison, je dis à Defrance :

– Qu'est-ce que tu penses de ça ! ne trouve-tu pas que ça sent le mufle à plein nez ?

A quelque temps de là, le Consul d'Haïti reçut du Président d'Haïti le Général Simon, une lettre le priant de se mettre à notre entière disposition. Ces instructions providentielles me firent un peu oublier la goujaterie du représentant de notre pays à mon égard. Je pris une revanche triomphale à bord du paquebot français Espagne. Je soulageai mon cœur en chantant, devant le Ministre décontenancé, mes

chansons les plus ardemment patriotiques ; je fus acclamée et, lorsque quelques jours plus tard, un de nos amis les plus fervents, M. René Dussac, organisa un gala en mon honneur dans la salle du Conservatoire, devant le fameux Comte de Clercq, placé au premier rang des assistants, j'en profitai pour remercier la presse, les étrangers qui s'étaient spontanément montrés les amis d'une française, M. Dussac qui, lui, dans un pays étranger, était demeuré français par la grâce et la courtoisie, et tous ceux qui m'avaient aidée, messagère de l'âme française, à chanter la France ; mais je me gardai bien, dans ma petite allocution, d'adresser le moindre éloge, de tourner le plus modeste compliment à l'égard du ministre, le Comte de Clercq, qui se trouvait ainsi souffleté en plein public, avec une certaine élégance, avouons-le, bien française ! Ma harangue fut longuement commentée par la Presse et nous quittâmes La Havane avec tous les honneurs de la guerre.

Et, voyageurs intrépides et inassouvis, nous continuâmes notre route... En janvier 1914, nous arrivions à La Nouvelle Orléans où notre consul, M. Pierre La Caze, nous invita à chanter chez lui, puis sous la conduite de Maître André Lafargue, dans les écoles. La population nous fit fête. Nous poursuivons notre chemin, en passant par Louisville où nous chantons chez le Roi de la farine, et nous voici à Washington, couverte d'un manteau de neige. De là, nous allons à New-York. Étrange aussi ce qui se passa là-bas. Le consul nous envoie au Président de l'Alliance Française. Des lecteurs encore pleins d'illusions pourraient croire que le directeur de l'Alliance Française était un français. Qu'ils se détrompent ; c'était un allemand, et nous étions à la veille de la guerre !

Le boche nous reçut, nous fit asseoir, posa sa montre sur son bureau, et articula en mauvais français, en français barbouillé d'allemand : «J'ai juste cinq minutes à vous donner !» «Monsieur le Président, lui répondis-je, vous êtes trop pressé. Si vous m'autorisiez à chanter mes chansons, il faudrait que je supprime tous les couplets pour satisfaire votre instinct de vitesse. Defrance allons-nous-en !»

Nos nerfs étaient à bout. Le propriétaire de l'hôtel Lafayette où nous étions descendus se montra compatissant. Il nous offrit une salle à l'hôtel Brewoort. Avec l'aide du journal français de New-York, nous organisâmes la représentation et, en trois jours, grâce à mes amis, et, en particulier, à la délicieuse Théo [Louise], épouse de Roland Knedler, le grand amateur de tableaux de la Place Vendôme, toutes les places étaient vendues ! Cette soirée eut un retentissement d'autant plus grand que les gazettes avaient été tenues au courant de mon entrevue avec le directeur de l'alliance française. Le succès de notre concert et de ma conférence l'incita à changer d'attitude. Il me fit pressentir, en vue d'un prochain spectacle, par son secrétaire ; mais je lui tins la dragée haute. J'exigeai un gros cachet, payable d'avance. Le boche se soumit. Et ce fut aux cris de : Vive La France ! Vive Eugénie Buffet ! que je chantai devant la population de New-York, et devant le boche de l'alliance française !

Mes chers lecteurs... je pourrais écrire un volume entier sur mes voyages, mais je trouve que ceux que j'ai accomplis pendant la guerre sont beaucoup plus beaux, et si je m'étendais plus longuement sur la période que je viens de retracer en un seul chapitre, il ne me resterait plus assez de pages pour vous dire comment, Caporale des poilus, j'ai compris et fait mon devoir ; en bonne française qui, ayant vu si souvent se dresser sur mon chemin, en pleine paix, l'allemand haineux et menaçant, s'est souvenu des affronts essuyés et des larmes versées en cachette pendant tant d'années, au cours de tant de voyages où l'on tentait d'étrangler la chanson de mon pays dans ma gorge, et de briser mes plus fiers couplets au bord de mes lèvres !

D'avoir rencontré de grands amis dans toutes les nations du monde ne m'a pas consolé d'avoir été, trop souvent, piétinée par des étrangers insolents et par quelques mauvais français qui ne rêvaient, au fond, que la mort du pays généreux que je représentais chez eux !

Tandis qu'à la fois ivres de notre dernier triomphe et torturés encore par le souvenir de la dernière injure qu'on nous fit, nous nous embarquions Defrance et moi, sur le Paquebot Rochambeau le 29 mars 1914, un malaise indéfinissable s'annonçait déjà. Les âmes tremblaient et les cœurs se serraient à l'approche de l'orage qui, quelques mois après, devait éclater. Le 4 avril, je donnais, à bord, une soirée pour les victimes

de la mer. Hélas ! pour combien d'autres victimes devais-je chanter encore, pendant cinq années de guerre, mêlant mes couplets enivrés aux cris de souffrance et aux râles d'agonie, versant l'espoir et la consolation au cœur de tant de héros et de malheureux !

J'étais rentrée en France en avril. Je m'étais installée dans un petit logement de la rue Fontaine. Le 31 juillet, la guerre éclatait. Non, décidément, le boche de New-York n'avait pas perdu de temps !

## Chapitre XII

Dès que j'appris l'affreuse nouvelle, je ne pensai plus qu'à une chose, je n'eus plus qu'un but : me rendre utile, servir mon pays, j'ai toujours été une ardente patriote ; j'ai toujours adoré la France, et si j'ai chanté tant de chansons avec une émotion si grande, c'est parce qu'elles m'apparaissaient comme la meilleure manière – la plus simple et la plus pure – d'exprimer les sentiments qui n'ont cessé d'habiter mon cœur à l'égard de mon cher pays. Dès que je le sentis en danger, je me mis au service de La Croix rouge, rue François 1er, où je retrouvai la Comtesse d'Haussonville et la Marquise de Montebello que je connaissais déjà depuis plusieurs années. Je passai dans les premiers jours d'août mon examen d'infirmière ; j'obtins rapidement mon brevet, et le 22 août, je reçus un numéro d'ordre, fus équipée et envoyée à Bizy, près de Vernon dans l'Eure, chez la Duchesse d'Albufera dont le château était, pour la circonstance, transformé en hôpital.

Les blessés arrivaient déjà en masse. Je pris la garde de nuit pendant plusieurs jours consécutifs. Je fus nommée infirmière en chef et installée dans une annexe de Bizy, à Giverny, dans la maison d'un particulier, M. Max Monis. C'est là que je vécus les premiers temps de la guerre, et j'en conserverai, dussé-je vivre cent ans, un souvenir ineffaçable, à la fois grandiose et horrible. Dieu ! quel spectacle ! Quelles nuits j'ai passées, à entendre gémir les pauvres soldats et à regarder, entre deux pansements, ces routes, salies par la poussière et envahies par les hordes de pauvres gens, poussant devant eux leurs troupeaux, tandis que, sur des charrettes, criaient des enfants et sanglotaient silencieusement, la tête cachée dans leurs mains, des vieillards brisés par la douleur et par l'émotion !

Et les cauchemars de mes pauvres soldats, que les premières offensives avaient rendu fous, et qui se levaient, au milieu des lourdes nuits, malgré notre surveillance, criant comme s'ils étaient encore dans les tranchées : «Par ici ! par ici sergent ! Voilà les boches oh ! oh ! gare les bombes !» et cet appel : «Maman !» venu des profondeurs de la douleur humaine, ce cri suprême jailli des entrailles de ceux qui allaient mourir ! Ah ! ces bouches contractées par la souffrance, ces yeux désespérés, ces fronts en sueur, ces cheveux collés, ces faces de cire sur les draps trop blancs, ces râles, ces hoquets, ces tressaillements, tout ce délire, toute cette horreur comme j'en ai gardé longtemps la vision effroyable et comme j'en conserve encore le douloureux et angoissant souvenir ! Je vois encore ceux-ci sanglotant ; je vois ceux-là embrassant mes mains qu'ils baignaient de larmes ; j'entends ceux qui appelaient au secours et ceux qui hurlaient La Marseillaise ; j'en vois prier et mourir... je les vois, je les revois tous, mes petits gars, mes fiers et pauvres petits gars qui, arrachés quelques jours avant, aux caresses de leurs enfants, aux baisers de leur femme, à l'amour de leur Mère, à tout ce bonheur et à toute cette joie de la famille que plus d'un, sans doute, n'avaient conquis qu'à force de courage, de travail, de persévérance, venaient échouer là, les membres déchirés, le corps sanglant, loin de tous ceux qu'ils aimaient ! Ah ! comme je les comprenais, comme je les aimais, moi aussi, et avec quel attentif respect je m'appliquais à calmer tous ces pauvres cerveaux, à panser toutes ces blessures ! Mais hélas ! ma dévotion ne réussissait pas toujours à leur conserver l'existence : combien de fois il nous fallut conduire au cimetière les corps de ceux que nous avions âprement disputés à la mort !

Les blessés allemands venaient grossir le nombre de ceux qui, chaque jour, emplissaient les chambres de l'Hôpital de Bizy, de l'annexe de Giverny, de l'hôpital Saint-Louis à Vernon. C'était un tel afflux une telle

cohue, un tel débordement d'hommes blessés, de soldats mourants, que l'on était obligé de se séparer de ceux qui pouvaient déjà marcher pour les envoyer dans d'autres hôpitaux, avec leurs infirmières. Le tambour de la ville réclamait du linge, des matelas ! On faisait appel à la bonté de tous ceux qui, comme nous, voyaient la souffrance, la misère et la mort, et je dois dire qu'à l'époque, le courage et l'abnégation ne manquaient pas parmi les civils. L'amour de notre prochain nous fit accomplir des miracles, et cependant combien atroces étaient les blessures que nous avions sous les yeux ! et quelle double énergie il nous fallait pour vaincre l'effroi physique que nous procurait la révélation de ces chairs en bouillie, et pour chasser de ces pauvres âmes l'inquiète tristesse qui s'y installait en maîtresse !

Un soir que le silence me semblait plus oppressant, l'air plus chargé de malheur, j'eus l'idée de distraire mes poilus en leur chantant une chanson. Je crois bien que personne n'avait encore pensé à chanter depuis le 2 août 1914 ! Personne ! Et cependant, la Chanson n'est-elle point ce qui berce le mieux la douleur ? La chanson n'est-elle point le plus sûr remède offert aux maux qui nous accablent ? Ah ! quelle magnifique intuition j'avais eu là, et comme je fus encouragée à ne point m'arrêter en si bon chemin ! Cette première chanson, fredonnée un soir, d'une voix que l'émotion faisait à la fois plaintive et sonore, mais si lente et si douce que chacun pouvait se demander si elle ne venait pas de très loin, de là-bas... de chez eux... cette chanson fut pour tous, ces pauvres enfants, quelque chose d'inoubliable... Quelle joie, quelle récompense et quelle fête !

Dès lors, ce fut tous les soirs, après la soupe, que je les endormais ainsi... deux chansons, trois au plus, pour ne point les fatiguer... et ils m'écoutaient, ravis, avec des étonnements dans les yeux, immobiles sous leurs draps, et ils souriaient, de ce bon et pâle sourire que donne l'espoir au cœur de la souffrance ; puis, bercés, soulagés, calmés, ils s'endormaient ; et j'étais heureuse...

Cette action bienfaisante de la chanson sur les blessés n'était pas douteuse. Mes chefs s'en rendirent compte. J'eus ainsi le goût de continuer. Je fis de mes soldats ce que je voulais. Le maire de Vernon, M. Laniel, quelques personnalités militaires, le curé de Giverny, tout fier des soldats que je lui envoyais pour servir la messe dans sa petite église, vinrent, un soir, me rendre visite et assister aux concerts que j'organisais. Ils me félicitèrent et m'encouragèrent à continuer. On me fit venir dans tous les alentours de Vernon pour reconforter les blessés. Partout même succès, même résultat. Je compris que j'avais un devoir à remplir et une mission à exercer désormais : chanter pour les soldats de France, pour le soulagement et le réconfort de nos chers enfants, de nos braves et magnifiques blessés. Je demandai la permission de revenir à Paris pour me mettre à la disposition de l'autorité militaire, offrir mon concours aux principaux hôpitaux et aux grandes formations sanitaires qui pourraient avoir besoin de moi.

\*\*\*

Octobre 1914. A peine rentrée à Paris, je reçois la visite de René de Buxeuil. Tous les amateurs de la vraie chanson, de la chanson sensible, délicate et charmeuse, du couplet sentimental, vibrants et sincères, connaissent et admirent l'œuvre de René de Buxeuil ; œuvre qui s'est imposée par sa diversité et son abondance, la joliesse de ses motifs mélodiques, la richesse de son émotion, et qui, en demeurant noble et large, sait toucher le cœur et l'âme par les moyens les plus simples et je dirai, les plus humains.

René de Buxeuil m'apporta de très jolies chansons de guerre, de gloire et d'amour, où l'héroïsme de nos grands soldats était exalté en de magnifiques et sonores couplets.

Nous formâmes aussitôt, avec De France, de Buxeuil et Mme de Buxeuil, une petite troupe et commençâmes nos randonnées à travers les hôpitaux. Je puis dire, sans fausse vanité, que je fus la première à créer cette œuvre de la chanson au début des hostilités. Présentée à Mme Gervais Courtellemont par mon amie Mme de Montagnac, je fis entendre mes premières auditions au réfectoire du Grand Palais dont Mme Gervais Courtellemont avait la direction. Notre troupe, si modeste à l'origine, s'accrut de plusieurs noms connus et aimés que notre effort intéressa : ce furent, aux côtés de René de Buxeuil, Jeanne Provost, Jean Deyrmon, Berthe Sylva, Robert Davin, Georges Lion, Germaine Bailac, Louise

Maton, Germaine Revel, de Max. A propos de ce grand tragédien qui nous accompagnait souvent, une anecdote me revient à l'esprit. Notre illustre camarade, dont on a si souvent vanté la bonté et la générosité, avait parfois la dent dure. Sa franchise se révélait brutale ; sa sincérité déconcertait. Ceci se passait au cours d'une séance que nous donnions au Trocadéro. Avec nous, nous avions Anna Held, très jolie et suprêmement coquette. Elle adorait les hommages masculins, les recherchait, les provoquait. Selon l'expression d'un de nos camarades, «elle racolait la galanterie !»

Ce jour-là, comme à notre accoutumée, nous distribuions, avant qu'elles fussent chantées, les chansons aux poilus, dans la salle, je donnai un paquet à chacun d'entre mes amis, Jeanne Provost, de Max, Anna Held, Jean Deyrmon, Sonia Darbell. C'est alors qu'Anna Held dit à de Max : «Vous m'accompagnez ?» «Non, répondit celui-ci, je vais au dernier étage, vous, vous allez à l'orchestre.»

Vexée de ce refus, Anna Held lança : «Ah ! oui, je sais... vous n'aimez pas les femmes !»  
– Pardon Madame, répliqua de Max, j'aime les femmes, mais pas les veaux !

Et il partit distribuer ses chansons !

Alberty et de Buxeuil composèrent des chansons généreusement inspirées. Chaque jour, à tour de rôle, mes camarades dépensaient sans compter leurs forces et leur talent, prodiguaient aux malades et aux blessés les poèmes, les récits patriotiques, les chansons à boire, les refrains gais et consolants, et je puis dire que nous vécûmes dans cette atmosphère enfiévrée, des minutes profondes, inexprimables, inégalables. Nul n'a mieux écrit ces instants que le Conservateur du Musée Carnavalet, Georges Cain auquel, par reconnaissance et par amitié, il m'est doux d'emprunter ce passage d'un de ses merveilleux articles sur l'œuvre que j'accomplissais : «Frémissement dans la salle... Eugénie Buffet va commencer. Mais auparavant, et après avoir distribué – comme font les romanciers à guitares aux badauds qui les écoutent – des paquets d'exemplaires de la chanson qu'elle va dire, l'artiste, s'adressant à son rude auditoire, aux cent blessés, revenus du front : zouaves, artilleurs lignards, chasseurs alpins, chasseurs à pied : «Mes enfants, leur dit-elle, ce n'est pas uniquement pour vous distraire que je vous ai offert le texte de mes couplets... Je suis fatiguée, très fatiguée... Et je compte sur les poilus que vous êtes pour me donner un coup de main et chanter avec moi ; les parigots connaissent la ritournelle... attention aux refrains et enlevons cela un peu crânement... Une, deux, trois, je commence...»

Et cette diablesse de femme lance d'abord sur un air connu : Dans la Tranchée, de Théodore de Botrel : Des bravos formidables crépitent comme des mitrailleuses ; les chéchias rouges et les calottes bleues sautent en l'air, les poings se crispent, les vitres frémissent... Eugénie Buffet chante une seconde fois, seconde ovation, et l'assistance réclame : «Encore... Encore !» – Eh bien, pour finir on va vous sortir La Chasse aux Loups, de l'ami René de Buxeuil. Ça vous va ? Oui... alors, en avant !

La diva populaire commence : un couplet... deux couplets... «couplet final !» hasarde-t-elle... A ces mots imprudents, s'élève un murmure de protestation. «Oh ! les gredins ! Je voulais leur en passer un, mais ils suivaient sur la chanson... par moyen de les refaire... C'est bon, on va vous le dire, votre couplet... mais faut-il que ce soit pour vous, car je suis éreintée.» Et elle termine dans une apothéose de bravos, de bans rageusement battus.

«Écoutez-les, sourit alors, Eugénie Buffet, croyez-vous qu'ils en ont du nerf !... Eh bien, mes enfants, décidément, je pars tranquille... vous êtes d'attaque... on vous a bien soignés ici et vous pourrez bientôt le prouver là-bas, sur le front. Bonne chance, les gars ! Je vous remercie de votre joie, qui m'a touchée en plein cœur.»

Cette grande Eugénie Buffet sait parler au cœur de ces braves gens à l'âme simple, qui préfèrent, sans hésitation les refrains du faubourg aux plus beaux airs d'opéra. Cette voix prenante, ces romances aux rythmes familiers, émeuvent à fond nos soldats... et quoi de plus compréhensible ? Ces airs là, n'est-ce pas

la chanson entendue dès l'enfance, à la sortie de la laïque ou des frères, et, plus tard reprise «à la tierce» dans les ateliers surchauffés du marais ou de Popincourt ? N'est-ce pas encore la chanson que poussent les ambulants dans l'étroite cour de la maison ouvrière, et qui fait immédiatement s'ouvrir les fenêtres des six étages d'ateliers, la chanson que le bon populo écoute le dimanche en savourant une friture, sous la tonnelle d'un marchand de vin de Joinville-le-Pont ? Et là-bas, dans la boue glaiseuse des tranchées, c'est très probablement un refrain semblable que murmurent, les pieds dans la glace, le ciseleur ou le tapissier d'hier, transformés en héros patriotes !

## Chapitre XIII

Devant l'énorme succès obtenu par nos concerts, un comité se forma pour procurer à notre œuvre les moyens de demeurer viable et pour obtenir que les pouvoirs publics, en s'y intéressant, leur donnassent un caractère officiel. Les premiers membres de ce comité furent : Albert Sarraut, Georges Cain, Lucien Sauphar, aujourd'hui maire du IXe, Victor Dupré, Gustave Charpentier, Pedro Gailhard, Maurice Donnay, Eugène Étienne, Le Général Marchand, le Général Duchesne, Pierre Guesde, Millerand, Gaston Doumergue, Dalimier, Alfred Capus, Couyba, etc...

L'œuvre de la chanson aux blessés était formée. Nous recevions dix francs par jour pour nos déplacements et nous pouvions enfin, grâce aux subsides que nous accordait le gouvernement, distribuer autant de chansons que nous avions de soldats. Comment raconter ces séances mémorables dans nos hôpitaux et nos formations sanitaires, comment dire la joie délirante, l'enthousiasme riant et pleurant de nos chers soldats, l'accueil que nous recevions d'eux, quand nous arrivions au milieu de ces salles surchauffées sentant la fièvre et la pharmacie, où tant de blessés alignés se morfondaient, geignaient, jusqu'au moment où nous leur apportions nos refrains, nos chansons si impatientement attendus. Notre succès était si grand que le public tentait obstinément de se mêler à nos auditeurs habituels, aux pauvres poilus pour lesquels nous chantions uniquement. On toléra alors quelques privilégiés, choisis parmi les plus charitables d'entre ceux qui s'intéressaient à notre effort ; et encore cette faveur d'assister à nos représentations ne leur était-elle accordée que parce qu'ils voulaient bien consentir à nous aider dans la distribution de ces chansons que nos poilus aimaient tant, et dont on leur faisait une large aumône, en même temps que des paquets de tabac et des bonnes pipes de terre ou de bois achetés spécialement pour eux. Parmi les plus empressés à nous prêter assistance, je dois citer, en premier lieu, Mme Waldeck-Rousseau. Elle nous apportait son réconfort, sa bonne humeur, à chacune de nos séances ; elle y arrivait les mains pleines de cadeaux et le cœur plein d'amour. Avec elle, apparaissaient : Mme Jégou-Cadart, Mme de Montagnac, Mme Alfred Heidelbach, Solange Massicault, M. Dufayel, et ces inlassables bienfaiteurs de l'humanité, ce couple extraordinaire que je révère et que j'adore : M. et Mme Edward Tuck.

Les randonnées continuaient dans toute la zone des armées, sur le front des pauvres vieilles villes provinciales incendiées par la guerre, dévastées par l'ouragan. Nous chantions n'importe où, n'importe comment, dans l'aigre bise des cantonnements, entre les planches vermoulues, sous des tentes, dans la tempête tragique, dans la boue et dans le sang. De temps à autre, rappelés en hâte dans les formations de l'arrière où nous réclamaient ceux que nous y avions laissés, nous revenions vers Paris et ses environs, au Grand Palais, à l'Hôpital Broca avec Pozzi, rue de Trévis, où mon ami Jacques de Pourtalès avait converti son hôtel en hôpital, chez M. et Mme Edward Tuck, dans la merveilleuse ambulance organisée par eux à Rueil, chez Mme Geoffroy, quai de la Rapée, chez Mme Achille Fould près de Bar-le-Duc, en son château de Jean d'Heurs, transformé en une énorme formation sanitaire, au foyer du soldat de la marquise de Montebello, rue Jouffroy, chez Mme Laurent Barrault à Dinard, chez Mme Génin qui dirigeait l'hôpital des Peupliers, l'un des plus importants de la zone parisienne, à l'hôtel Astoria, devenu, sous la direction de M. et Mme Daniel de Poliakoff, un luxueux hôpital dès le début des hostilités, chez la Baronne Édouard de Rothschild qui avait abandonné la majeure partie de son hôtel à nos héros. Puis nous suivions Georges Cain, à Rouen, au Havre et à Bordeaux, où il faisait une série de conférences toutes pleines de patriotisme,

que nous illustrions de chansons. Heures splendides, heures admirables ! Nous cachions notre douleur et nos larmes pour ne laisser apparaître que notre seul courage, notre espoir de vaincre et notre volonté de lutter contre la souffrance. La souffrance ! elle était là, étalée sous nos yeux, misérable, glorieuse, immense, elle apparaissait dans ces chairs en lambeaux, dans ces faces livides frappées déjà par la pâleur de la mort, dans ces corps suppliciés, dans ces pauvres bras qui se tendaient vers nous !

Il nous arrivait tout de même de tressaillir devant tous ces martyrs, ces demi-cadavres alignés, côte à côte, sur des civières, nous regardant de toute l'attention désespérée de leurs yeux vitreux... mais si grande que fût notre révolte contre la guerre, si cuisante que fut la frayeur qui nous serrait la poitrine, nous parvenions à chanter. Et non seulement nous chantions, mais nous réussissions presque à faire chanter ces moribonds ! Alcools brûlants et prodigieux coulés dans leur âme, glissés dans leur chair, nos chants soulevaient ces têtes lourdes déjà du dernier sommeil, ranimaient ces corps éteints, éveillaient un sourire dans l'ombre de ces joues pâlies ! leurs lèvres essayaient de remuer, tandis que, dans leurs mains glacées, frissonnaient imperceptiblement les feuillets de la chanson que nous leur avions apportée. Nous leur avions redonné le goût de vivre. Et nous partions contents : nous étions payés de notre peine !

\*\*\*

En avril 1915, il m'arriva une belle chose. Les poilus, au Grand Palais, décidèrent de me nommer leur caporale. Un d'entre eux détacha le galon rouge de sa veste et vint l'accrocher sur ma manche ? Ce jour-là, j'ai failli mourir de bonheur !

Robert Kemp, le brillant critique dramatique de La Liberté a rappelé cet épisode en des termes si émouvants que je ne résiste pas à la joie de les rappeler ici :  
«Le diplôme de ce haut grade lui fut délivré, orné au recto d'un beau dessin bleu, blanc, rouge, et plusieurs centaines de signatures au verso. Signatures pittoresques : « A... de la main gauche ; P... joyeux, Rosita et sa famille.»

La caporale Nini a versé un pleur. Puis elle s'est mise à chanter beaucoup plus fort, pour qu'on ne s'en aperçoive pas. Depuis lors, elle a passé sergente, et maréchale des Logis parce que la cavalerie la réclamait. Dans deux mois, elle sera générale, et ses sardines d'argent deviendront des étoiles d'or. Mais elle se fera toujours appeler Caporale. Il y a cabot et cabot. Elle a choisi le bon. Que leur chante-t-on, aux poilus ? Des choses simples dont ils reprennent le refrain en chœur. La Chasse aux loups, du bon musicien aveugle René de Buxeuil ; ou sa berceuse enfantine :

*Ferme tes jolis yeux  
«Piano, mes enfants, et ceux qui ont répété seulement» prévient  
Eugénie. Les poilus se modèrent ;  
c'est un grondement lointain :  
Ferme tes jolis yeux  
Car les heures sont brèves  
Au pays merveilleux  
Au beau pays du rêve  
L'air est facile. Les gars s'enhardissent :  
Ferme tes jolis yeux  
Car tout n'est que mensonge  
ça y est ! l'orage est déchaîné.  
Le bonheur est un songe,  
Ferme tes jo...  
Point d'orgue. Les murailles frémissent :  
...lis yeux !*

Trépignements. Cris d'enthousiasme. Hou-â-â-âh ! L'enfant dort.

La jolie Jeanne Provost est très assidue. Elle leur dit des vers d'amour et de gloire. Ils regardent ses yeux, sa bouche fraîche, son profil délicat ; ils épient la grâce fine de ses gestes, n'est-ce pas mes pauvres gars que c'est joli, que ça sent bon ? et que ça fait du bien et du mal à la fois une belle visiteuse comme celle-là ? Allons, rompez le charme ; ne songez plus aux choses défendues. Ne pensez plus aux femmes. Voici votre ami de Max. Un ami qui vous est fidèle. Il vous apporte des paquets de cigarettes qu'il lance adroitement. «A moi ! A moi !» en essayant de se dissimuler, car la caporale Nini gronde quand on fait fumer ses poilus avant la fin du concert ! Paquets bleus pour les rudes fumeurs ; sachets d'Orient pour les délicats.

A son tour, il grimpe sur une table, parmi les mies pain et les verres rougis, et lance à pleine voix – cette voix sourde et puissante qui vous étonne et vous trouble, – des vers sarcastiques, des vers belliqueux. Svelte, tragique et immense, il insulte aux boches ; Vous, il vous appelle ses héros, ses enfants ; il crie qu'il faut des lauriers pour vos fronts, des lauriers, des lauriers, des lauriers... Ses bras semblent arracher au plafond, aux murailles, les branchages symboliques et les disperser, en un geste infini, sur vos visages émerveillés ! Enfin, épuisé «tout suffocant et blême» comme dit le poète, ployé d'émotion, les cheveux en désordre, le front ruisselant, et le menton perlé d'une sueur héroïque, il s'abat sur l'épaule de la bonne Eugénie, qui le soutient maternellement, et l'évente.

Vous, les poilus, revenus de votre étonnement, vous faites un énorme chahut en l'honneur du grand tragédien. Hou-â-â-âh ! Car vous êtes sensibles au grand art... Le tableau a moins de couleur, mais un charme plus intime, dans les petites ambulances où Eugénie Buffet n'a autour d'elle qu'une quarantaine de poilus, et quelques sœurs naïves qui rient, sous leur cornette, des grosses plaisanteries des chansonniers. Elles en ont bien le droit, puisque ces gaudrioles-là, c'est pour la Patrie. Le dévoué Georges Lion, lit des contes de Daudet, qui rappellent aux poilus les coins de paysage qu'ils regrettent, le parfum des plantes familières, la ferme, le moulin, la prairie où cabriolent les chèvres – la chèvre de M. Séguin – dont «la barbiche de sous-officier» les fait rire aux armes. Ça vaut mieux que de leur faire chanter, sur l'air A Batignolles, Dans les tranchées :

*C'est vraiment le p'tit trou pas cher,  
Y a pas à dire, c'est la grande air  
Quoiqu' la vue soit un peu bouchée  
Dans la tranchée.*

Nom d'une pipe, ont-ils l'air de dire, on en revient, nous autres. Si on parlait d'autre chose ? Et Eugénie Buffet leur parle d'autre chose.

Elle écoute leurs confidences. «Dites donc, Nini, on s' crève ici ! J'ai envie de retourner là-bas... vous qui avez des relations, d' l'influence. J'ai pas mon compte de boches». «Rosalie, c'est un peu court, le rata. Pourriez-vous pas changer l'ordinaire ?» «Caporale ? Y a des choses que l'infirmière, j'ose pas y dire. Faites-lui comprendre qu'à mon âge, ça me ferait du bien.»

Des choses comme ça, ça ne s'avouerait pas aux autres amies, à Sonia Darbell ou à Germaine Bailac, qui en imposent, mais Eugénie Buffet a tant de rondeur et d'allant ! Elle les gobe. Ils le lui rendent.

Et l'autre jour, un des pauvres aveugles de la rue de Reuilly, en l'entendant entrer, s'écria : «Voilà celle que j'aime ! N'est-ce pas une jolie récompense ? Vive la Caporale Nini !» avec la belle Germaine Revel dont la voix et la beauté les enchantent et Berthe Bovy avec laquelle nous allons chez l'abbé Vantroy, au lycée Hoche à Versailles, et René Rocher-Mutille qui vient encore charmer nos poilus avec son bras en écharpe, nous allons sans arrêt car la guerre continue.

\*\*\*

Car la guerre continue ! et nous chantons toujours, et nous allons, nous venons, nous repartons, nous revenons. C'est à Lourdes, devant près de trois mille blessés, puis chez Mme Georges Leygues à

Villeneuve-sur-Lot, puis à la Cie de P. L. M., rue Saint-Lazare, transformé en hôpital, par M. Georges Goy, à Bordeaux, chez Mme Gounouilhou, à l'institution des sourdes-muettes dont une partie a été convertie en hôpital dirigé par la digne mère Angélique, à Nice, à Marseille, à Lyon, à l'Hôtel-Dieu. Avec mes fidèles camarades, nous chantons les premiers pour l'œuvre des blessés au travail fondée par Édouard Herriot. Un matin, comme je me rendais à la Mairie de Lyon pour y recevoir les instructions de M. Herriot relatives à notre soirée de début, je rencontrai le Général Malleterre, grand mutilé de la guerre. Il me regardait avec insistance et me dit en portant la main à son képi :

– Alors vous ne me reconnaissez pas ? on renie donc ses amis ?

Le pauvre, non, je ne le reconnaissais pas, je l'avais connu si jeune et la guerre l'avait si tragiquement atteint ! Il me rappela que nous nous étions connus alors qu'il n'était encore que lieutenant à Mostaganem ! Il me fit promettre qu'à mon retour je l'accompagnerais à la Courneuve et au Bourget. Sitôt rentrée à Paris, je le lui fis savoir, et mes randonnées commencèrent en sa compagnie ; à la Courneuve, au Bourget, à Aubervilliers. J'assistai là à un spectacle unique. Le général Malleterre parlait à ses hommes, leur faisait une courte allocution avant l'audition de mes chansons. Il s'adressait ainsi à ceux qui allaient partir, et qui, déjà tout équipés, le sac au dos, écoutaient, raidis, immobiles, les paroles d'un chef respecté ; car ce grand mutilé avait le droit de leur parler de vaillance et de sacrifice. Il avait payé de sa personne. Ce n'était pas, comme quelques autres, hélas ! un cabotin de patriotisme, plantant des petits drapeaux sur une carte d'estaminet, ou guettant le bulgare derrière un monocle, en guise de créneau ! C'était un vrai soldat qui portait les vivantes traces de son sacrifice et qui avait plus de cicatrices en pleine figure que d'étoiles sur sa manche !

Reuilly, dont Robert Kemp parlait à la fin de son article, me reçut en effet. Ce fut à l'annexe des Quinze-Vingts dont je fis l'inauguration avec le docteur Valude. Ah ! ces séances ! quelle tristesse ! quelle abomination ! S'il n'était pas nécessaire d'avoir de la gaieté dans les yeux pour chanter devant tous ceux qui étaient à jamais privés de leur regard, il fallait en avoir un peu dans la voix. Et la voix traduit si bien les accents de l'âme que j'avais toujours peur qu'un tremblement, un accent attristé, révélât ce que mes prunelles pouvaient dissimuler sans mal. Mais mes appréhensions étaient peut-être, au fond, inutiles, car c'est toujours chez les aveugles que j'ai rencontré le meilleur moral. Mon vieil ami René de Buxeuil, frappé de cécité complète depuis son adolescence, et qui offre l'exemple d'une sérénité d'âme admirable, et jouit de la gaieté la plus robuste que je connaisse, vous dira que les aveugles se font une vie intérieure si complète, qu'elle leur permet de vivre moins malheureux, dans les ténèbres de leurs yeux morts, que les sourds qui, eux, demeurent cependant en contact avec les formes et la lumière des choses. Les aveugles s'exercent à penser, à réfléchir et, par l'organe de l'ouïe, ils restent en liaison constante avec la vie spirituelle ; tandis que les sourds à qui il est interdit de comprendre, sont perpétuellement exilés du monde de la pensée vivante.

Je n'avais pas eu le temps de méditer sur ces vérités alors, et, me trouvant en face de ces yeux vides, de ces paupières closes, de ces fronts et de ces tempes enfermés dans des pansements, de ces mentons ligaturés, j'éprouvai une telle impression soudaine de malaise et d'effroi, un tel serrement de cœur, que je me demandai, en entrant, si je pourrais, émettre un son. Le docteur Valude, voyant ma pâleur, me rassura vite :

– Ils sont heureux comme tout de vous savoir : là, Madame. Ils attendent vos chansons avec impatience. Écoutez-les. Dirait-on jamais des blessés ?

Et j'entendais, en effet, des murmures joyeux, des plaisanteries amusantes à mon passage, des appels d'enfant : «Alors, Madame, on va chanter !» tout ce monde d'aveugles remuait et s'agitait comme des gamins s'ébattant dans le préau d'une école.

Oui, vraiment, maintenant, je les sentais gais, et j'avais moins peur de chanter devant eux. Mais tous ne supportaient pas aussi solidement leur récente infirmité ; certains ne pouvaient se faire à l'idée de leur cécité définitive. Je me souviens d'un petit gars que j'avais rencontré à Bar-le-Duc. Maintenant, il était aveugle, avec un bras en moins. Il m'entendit causer, dans un groupe, et, me tirant par la robe, doucement,

me dit, d'une voix dont je ne puis traduire l'accent de désolation :

– Ah ! je vous reconnais allez, Mam'zelle Nini, je vous ai vue à Bar-le-Duc quand j'avais encore mes yeux... Mes yeux ! il y avait dans l'intonation de ce mot mes yeux quelque chose d'atroce ; il semblait que le malheureux, à ce moment-là, revit, dans la nuit, son propre regard, et qu'il pleurât en dedans ! Pour le consoler et pour lui redonner le courage qui lui échappait, je lui parlai de René de Buxeuil, et, lui citant l'exemple si caractéristique de mon vieux camarade, je lui dis : «Crois-moi, mon petit, tu t'y feras... tu reprendras ta gaieté, ton entrain, ta bonne humeur... la vie n'est pas morte pour toi. De Buxeuil, lui aussi, est aveugle, il a refait sa vie. Vous aussi, mes enfants, vous la referez ! En attendant, on-va vous donner du cœur au ventre ! Allons-y... mon vieux René, pousse nous ta goulante ! Envoie-nous la Chasse aux Loups !»

Et voilà comment nous nous y prenions pour parfumer un peu la vie de nos héros.

\*\*\*

Après une petite halte en rade de Toulon, sur l'Henriette commandée par le commandant Comte de Caladon où nous donnons des concerts aux marins, avec Jeanne Provost et Louise Maton, nous allons à Mennecey où le colonel Morgon est au repos avec son régiment. Nous chantons dans une grange misérable, transformée en salle de théâtre pour la circonstance.

Ma stupéfaction fut grande quand j'entrai dans la salle, en voyant un prêtre, le curé de Mennecey, quitter le banc qu'il occupait, au premier rang avec les officiers du régiment, venir droit à moi, me prendre par les épaules et appliquer sa bonne grosse joue contre la mienne, qu'il fit retentir d'un baiser sonore, à la grande joie des poilus dont l'esclaffement unanime gagna jusqu'aux officiers, d'abord interloqués par cette scène rapide. Le curé, l'abbé Obry, suffoqué, à son tour, par le succès inattendu qu'il venait de remporter, devint écarlate, s'épongea le front, tourna son chapeau entre ses mains et, tout balbutiant, m'avoua enfin le secret de l'accolade qu'il m'avait donnée : «Je suis l'ancien curé de Vernouillet, me dit-il.» Et se tournant vers nos soldats, il leur raconta, d'une voix vibrante, toute mon histoire, ma visite à sa petite paroisse en 1895 ; et comment j'avais chanté pour l'aider à reconstruire sa petite église, et le succès que j'avais obtenu là-bas ; et il demanda un «double ban pour Eugénie Buffet !» Puis il termina en disant : «Maintenant que je l'ai embrassée pour moi, vous voudrez, bien, mes enfants, que je l'embrasse pour vous !» Cette fois, c'est lui, le curé de Mennecey, que l'on applaudit à tout rompre ! Bien entendu, il me fallut recommencer pour Mennecey ce que j'avais fait pour Vernouillet. Je chantai à l'église, au milieu d'une foule de civils, de soldats et d'officiers qui avaient rarement vu un spectacle pareil !

Tandis que le sang continuait de couler à flots, par la volonté toute puissante des responsables de la guerre, les ambulances se multipliaient et il nous fallait répondre à tous les appels. Je me rendis encore chez la duchesse de Camastra à la Villa Molière, à Auteuil puis à Cholet ; mais là il nous arriva la pire des catastrophes qui puisse frapper des artistes dans l'accomplissement d'une mission exigeant une telle résistance physique : De Buxeuil et moi nous arrivâmes à Cholet, complètement aphones, incapables d'émettre un son chanté, ni un son parlé. Obligés de rentrer, à Paris, nous demandâmes une consultation au célèbre médecin laryngologue Wicart, qui déclara que nous étions très pris et que notre état réclamait un repos complet de quelques jours. Il eut, au cours de notre visite, un mot charmant :

– Vous auriez pu perdre votre voix au champ d'honneur, dit-il à de Buxeuil !

## Chapitre XIV

Cette anecdote, en mettant sous ma plume le nom de l'éminent docteur Wicart, me fournit l'occasion de rendre hommage, non seulement à la science, à l'expérience des médecins et des chirurgiens du front,

mais à l'inaltérable dévouement de tous les médecins français que j'ai rencontrés pendant la guerre. Je ne sache pas que l'on ait poussé plus loin la vaillance, plus haut le sacrifice et l'oubli de soi-même. Je n'ignore pas, comme tout le monde, qu'il y eut, comme on dit, des «bouchers» et des «charcutiers», des imbéciles et des ignorants, des étourdis et des fous, qui taillèrent ; rognèrent à tort et à travers ; mais, outre que, dans l'effroyable mêlée où ils opéraient, ils étaient parfois excusables de commettre des erreurs et de perdre la tête, étant donné l'urgence des cas et le nombre sans cesse accru des blessés qui inondaient les ambulances et les hôpitaux, outre cela, dis-je, les hommes ne sont-ils point faillibles, sur tous les points du globe, sur toutes les terres humaines, dans toutes les circonstances de la vie normale, et à fortiori, au milieu de la tempête déchaînée de la plus effroyable des guerres ? Est-il juste de se montrer plus sévère à l'égard d'un médecin qu'on ne l'est à l'endroit d'un magistrat par exemple ? Ceux qui ont décrié et fustigé les médecins pendant la guerre, ceux qui ont tenté d'amoindrir le rôle qu'ils ont joué, les connaissaient bien peu ou bien mal !

Je les ai vu à l'œuvre. J'ai travaillé à leurs côtés. J'ai admiré avec quelle opiniâtreté, quel désintéressement, quel mépris du danger, de la contagion, de la maladie, des balles, de la fatigue et de la mort elle-même, ils s'acharnaient à sauver les malheureux qui mettaient tout leur espoir en eux. Je n'ai pas moins apprécié, en dehors de leur science ou de leur probité professionnelle, le large esprit avec lequel ils toléraient des concerts, des réceptions d'artistes qui ne faisaient qu'augmenter leur fatigue et celle de leur personnel, mais qu'ils jugeaient nécessaires au réconfort et à l'amélioration physique et morale de leurs soldats. Cela, j'ai le devoir de m'en souvenir, et j'ai, aussi, le devoir de le rappeler.

Le médecin principal Bergonié, médecin-chef de l'hôpital principal no. 4 à Cauderan Bordeaux m'écrivait le 24 janvier 1917 :

*Madame Eugénie Buffet,  
Madame,  
Vous qui chantez pour les humbles, les déshérités, les malheureux, venez, si vous le pouvez, dire une ou deux chansons à nos blessés. Un jour de joie aide à guérir. Vous serez notre collaboratrice de quelques instants. Décidez-vous.  
Votre très respectueusement reconnaissant à l'avance,  
Professeur BERGONIE,  
Correspondant de l'Institut de France.*

J'ai reçu les mêmes encouragements de tous les médecins-majors et de tous les médecins-chefs rencontrés au cours de mes pérégrinations.

Je me rappelle que, chantant à l'hôpital de Bar-le-Duc devant des soldats qui me semblaient prêts à mourir, j'eus une hésitation brusque au moment d'aborder ma deuxième chanson. Je me tournai vers le médecin-chef commandant Beaussenat et lui demandai : «Ne croyez-vous pas que nous les fatiguons ? Que nous leur faisons plus de mal que de bien ?» «Pas du tout, me répondit-il : si quelque chose peut les sauver, c'est bien cette joie là !»

Vision horrifiante, telle la descente de croix, les infirmiers soutenaient dans leurs bras ces pauvres têtes, afin qu'il leur soit permis d'entendre mieux la mélodie que, de sa voix émouvante, leur chantait René de Buxeuil. Les prunelles vacillantes de ces moribonds cherchaient à fixer mon vieil ami, tentaient de s'accrocher à la vision de celui qui ne les voyait pas, mais dont la foi et le talent éclairaient le visage tout entier, à tel point que c'était lui, le cher de Buxeuil, l'aveugle éternel, qui semblait ouvrir les yeux sur cet auditoire guetté par la mort.

Ainsi, souvent – oui souvent – j'ai été prise de la même inquiétude et j'ai posé la même question : «Ne leur faisons-nous pas de mal ?» et, toujours, nos braves grands médecins, Pozzi, Bergonié Beaussenat et tant d'autres, tous fervents de la chanson, tous convaincus de son action bienfaisante sur les malades et les

blessés, m'ont rassuré, m'ont encouragé à continuer mon apostolat. Nos chansons ont aidé la guérison de la plupart d'entre eux, et, je peux bien le dire, parce que c'est l'humble vérité : elles ont fait revivre beaucoup de ceux-là que nous laissons pour morts sur leurs lits ou leurs civières ! Notre arrivée dans les ambulances et les hôpitaux était attendue avec une impatience dont on ne peut que difficilement se faire idée ; et il n'était pas rare que des hommes, à l'annonce de notre prochain passage, demandassent à être rapidement opérés, ou amputés, afin de pouvoir assister à nos concerts.

Cependant, le chagrin que j'éprouvais à regarder mes pauvres auditeurs était parfois effacé, pour un instant, par des épisodes comiques, des situations bouffonnes, qui amenaient le sourire sur nos lèvres. Ce qui nous amusait beaucoup en particulier, c'était de voir les gradés plastronner devant nos jolies camarades, Jeanne Provost, Louise Maton, Lucie Brille entre autres, dont la piquante beauté mettait les cœurs en délire et affolait littéralement les officiers qui, certainement, ne rêvaient pas moins que de conquérir leurs faveurs et jouaient auprès d'elles le rôle du maréchal de Saxe auprès de la belle Mme Favart ! Il fallait les voir, pendant le dîner, à l'auberge, faisant leur roue, lissant leurs crocs, bombant leur torse et s'évertuant à les séduire par le récit de leurs exploits de guerre et d'amour, ou égrenant leur petit chapelet d'anecdotes croustillantes ! Leur mimique, leur empressement, leurs œillades pâmées, leur bouche en cœur, constituaient le plus divertissant des tableaux. Jusqu'à la fin de la soirée, et encore après la représentation, ils conservaient l'espoir de les conquérir. Et quand le concert terminé, nos amies réintégraient la chambre que l'autorité militaire avait mise à leur disposition, on apercevait des uniformes errer dans le cantonnement, des croix et des médailles luire dans la nuit, des visages d'hommes se lever vers les fenêtres qui demeuraient obstinément closes, et derrière lesquelles, d'ailleurs, la lumière ne tardait point à s'éteindre, tandis que disparaissait pour toujours l'ombre des jolis bras tentateurs ! Un jour de 14 juillet à Bar-le-Duc, un fait bien amusant se produisit.

Le désordre et l'affolement étaient parfois si grands, en ces heures tragiques, que l'habillement de nos soldats laissait souvent grandement à désirer. C'est ainsi qu'à cette époque, l'administration militaire constata qu'une centaine d'hommes étaient privés de culottes ! Un ordre aussitôt fut transmis dans les services, invitant les poilus à demeurer dans leur lit jusqu'à ce que fut réparée cette catastrophe vestimentaire. On les informa, en outre que, notre groupe devant passer et, afin que ne leur fût pas ravi le plaisir d'assister au concert donné par nos soins, un spectacle supplémentaire leur serait offert dans la chambrée. Ah ! bien, ouiche ! les braves poilus n'entendirent pas de cette oreille-là ! Ils eurent vite fait de dégringoler de leur lit, de mettre pied à terre enroulés dans leurs couvertures, et de gagner les premières banquettes, réservées aux officiers et aux grands blessés ; mais dans leur précipitation, ils ne s'aperçurent pas que leurs couvertures se déroulaient. Ils essayaient bien de les ramener sur leurs cuisses, mais sans parvenir à nous dérober la vue de leur anatomie. C'était tout à fait cocasse ; nous nous tordions littéralement et le médecin-chef, Beaussenat gagné par la folie de rire qui s'étendait sur toute la salle, n'eut pas la force de gronder ces indisciplinés !... ces sans-culottes.

\*\*\*

Nous continuâmes ainsi jusqu'à 1917 notre randonnée à travers la zone des armées et sur le front. La plupart du temps nous chantions sans musique, dans d'affreux cantonnements barbouillés de neige, par un froid horrible, et seul, le bourdonnement des avions et le rythme sourd de l'artillerie nous accompagnaient. Au reste, je me consolais facilement de n'avoir pas de piano. Il me semblait qu'en chantant sans le secours de cet instrument, ma voix se faisait plus douce, plus triste et plus persuasive, qu'elle gagnait de la sorte plus directement le cœur et l'âme de mes gars. Ah ! ces yeux qui tenaient les miens ces «Vive la France !» «Vive Eugénie Buffet» jetés à pleine gorge, dans la nudité sombre de ces paysages ravagés... Je ne les oublierai jamais ! Qui n'a pas vu la guerre comme je l'ai vue moi-même, qui n'a pas assisté au lent et noir défilé de ces hommes descendant des lignes, qui n'a pas regardé, jusqu'au cœur, cette résignation obstinée dans le malheur, qui n'a pas contemplé cet héroïsme surhumain devant la mort, ne peut pas se faire une image exacte de ce que fut la guerre et demeure ignorant du rôle qu'y jouèrent nos admirables poilus français et leurs chefs !

Cela durait depuis trois grandes années déjà ! Je commençais à être très fatiguée, et j'avoue que mes nerfs surexcités par tant de visions d'horreur, aspiraient au repos, à l'oubli de tant de vacarme et que, lorsque, rentrant à Paris, après une longue tournée, on me proposa d'aller en Espagne pour y lutter contre la propagande germanique qui s'étendait là-bas de jour en jour, j'acceptai cette nouvelle mission, avec une double joie. J'y voyais la continuation de l'œuvre patriotique que j'avais entreprise ; et j'y trouvais un soulagement à mes angoisses physiques, un remède à la fatigue qui m'accablait.

## Chapitre XV

Je partis avec ma fidèle Félicie Clory, mon accompagnatrice (qui ne m'avait pas quittée pendant ces trois années) et Lucien et Marie-Louise de Gerlor, Davin et Jean Deyrmon.

Je m'arrêtai à Pau pour y saluer ma grande amie la Marquise de Péralta, et le bon poète Jacques Normand. Nous chantâmes à Pau, à Bordeaux, à Arcachon, à Bayonne, à Biarritz, pour les soldats des hôpitaux. Il était convenu que je devais, à Biarritz, me séparer de ma petite troupe obligée de rentrer à Paris. Après une escale à Saint-Sébastien, au cours de laquelle je donnai une soirée au Grand Hôtel et aux écoles, j'arrivai à Madrid en mars 1917.

M. Geoffroy, Ambassadeur de France à Madrid, et Mme l'Ambassadrice, préparèrent, dès mon arrivée, le programme de ma première soirée, avec un goût et un tact remarquables. Ce n'était pas une petite affaire que l'élaboration d'un tel programme. Il fallait, tout à la fois, ménager les sentiments d'une partie de la population, nettement bochophile, et imposer à notre auditoire des chansons éminemment patriotiques et françaises. Tout se passa pour le mieux. Le corps diplomatique avait été convié à venir m'entendre. J'eus le plaisir de voir, au premier rang de l'assistance, l'ambassadrice d'Italie Mme Bonin Louzare et l'Ambassadrice d'Angleterre. Cette dernière me félicita vivement, à l'issue de cette soirée, et elle me fit ce compliment exquis :

– Je regrette, Mademoiselle, que vous ne soyez pas anglaise !

C'est pendant mon séjour à Madrid que je fus reçue par l'infante d'Espagne Louise d'Orléans. Je la connaissais depuis longtemps, et elle voulut bien, sachant que j'étais en mission dans son pays, m'accorder une audience. Je n'ai pas oublié le petit incident qui marqua mon attente dans la somptueuse pièce du Palais où l'on m'avait introduite, quelques minutes avant l'heure désignée pour ma réception. Une dame de la cour était venue me tenir compagnie, et je ne fus pas longue à m'apercevoir que mon interlocutrice nourrissait des sentiments peu francophiles. Durant les quelques instants qu'elle était restée avec moi, elle s'était appliquée à m'adresser des paroles d'une aménité douteuse ; et, tout à coup, elle me dit :

– J'ai été surprise, lors de mon dernier voyage à Paris, cette année, de voir tant de monde dans vos églises. C'est sans doute, à cause de la guerre ?

Trouvant cette réflexion aussi insolente que déplacée, je ripostai :

– Moi, Madame, j'ai été bien plus surprise que vous en assistant hier au soir à un spectacle indigne d'un pays catholique comme le vôtre...

– Ah ! s'exclama mon interlocutrice, intriguée, et qu'avez-vous donc pu y voir ?

– Simplement ceci. Au Cabaret Chanteclair, que j'ai visité avec ma pianiste pour entendre des chansons espagnoles, j'ai vu sur la scène une femme entièrement nue, et cette femme était mise en loterie. Le prix du billet, que seuls, les hommes ont, paraît-il, le droit d'acheter, était de cinq pesetas. Et le gagnant de cet infect jeu, était autorisé à coucher avec cette femme, pour cinq pesetas ! Cela n'est-il point un peu plus surprenant que ce que vous avez pu voir en France ?

– Est-ce possible ? me répondit la dame, en simulant le plus grand étonnement.

– Mais certainement, Madame. Et il vous suffira, pour vous en convaincre, d'y envoyer quelqu'un, tel soir qui vous plaira. La même scène scandaleuse s'y répète invariablement à chaque séance. Je n'invente rien, mais je me permets de vous déclarer que, si peu bégueules et si peu tartuffes que nous soyons en France, ce sont là des mœurs que, soyez-en certaine, nous n'avons jamais tolérés et que nous ne tolérerons jamais !

Une porte s'ouvrit à ce moment ; c'était l'infante Louise qui me recevait. Il était temps, car cela allait se gâter entre la dame d'Espagne et moi !

Je rapportai ma discussion à l'infante, qui me répondit : «Cela ne me surprend pas. Je souffre, moi aussi, de toutes ces petites taquineries anti-françaises.» Puis, changeant de conversation :

«Vous allez, mademoiselle, chanter à la Cour ;

Sa Majesté se souvient très bien de vous. Elle sait ce que vous avez fait, et ce que vous faites encore pour votre pays. La Reine Eugénie et la Reine-mère Marie-Christine veulent vous entendre ; quant à moi, mademoiselle, j'en brûle d'envie, car vous allez me rappeler ma jeunesse en France !»

Ces paroles me procurèrent une émotion profonde. Je n'en revenais pas : j'allais chanter à la Cour d'Espagne, en pleine guerre !

Le concert, que je fus chargé de donner, devait être entièrement réservé à la Cour. Aucun représentant des pays étrangers n'y était admis.

A l'heure prescrite, Félicie Clory et moi, arrivions au Palais du Roi. Un suisse nous fit pénétrer dans le salon des glaces. Au bout de vingt-cinq minutes d'attente, comme personne ne venait, je commençais à me demander si nous ne nous étions pas trompés de jour. Je me disposais à regagner les couloirs du Palais, quand le Roi fit son entrée :

– Comment, s'écria-t-il, on me dit que vous êtes là déjà depuis un grand moment ?

– Oui, Sire, à peu près une demi-heure.

Alors, Sa Majesté de rire, et, avec bonhomie :

– Excusez-moi, je suis très mal servi ! Personne n'est plus mal servi que moi !... nous vous attendions. Voulez-vous prendre la peine de me suivre ?

Dans le salon où le Roi nous introduisit, il y avait une vingtaine de personnes : Sa Majesté la Reine-mère Marie-Christine, Sa Majesté la Reine Victoria Eugénie, l'Infante Louise d'Orléans, la tante du Roi, surnommée Niatta à cause de son nez écrasé ; derrière le Roi, des seigneurs et des dames de la cour, mais, par un sentiment dont je goûtai l'infinie délicatesse on avait pris la peine d'évincer la dame avec laquelle j'avais eu la petite altercation dont j'ai parlé plus haut.

Ce fut une très belle soirée, au cours de laquelle la France et ses chansons furent à l'honneur. La Cour applaudit beaucoup *Le Bon Gîte* de Paul Déroulède, *La Terre* de Jules Jouy, *Les Mouchoirs* de Cholet, ma fameuse *Sérénade du Pavé*. Le Roi et la Reine reprenaient en chœur des chansons à refrain que l'on m'avait prié d'ajouter à mon programme. Sa Majesté manifestait une joie débordante, presque anti-protocolaire, battant la mesure avec acharnement, distribuant mes chansons tout autour de lui, et chantant lui-même, d'une petite voix terne et fêlée, qui me fit m'écrier assez irrévérencieusement : «Mais, Majesté, vous chantez faux !» à quoi le bon Roi, sans paraître aucunement froissé par cette piquante critique, répondit le plus jovialement du monde : «Je le sais bien fichre ! Je n'ai jamais pu sortir une note !»

Les journaux parlèrent beaucoup de cette soirée ; et pour que j'en gardasse un souvenir éternel, la Reine me remit, avant mon départ, un bracelet en diamant, et son portrait revêtu d'une dédicace. L'Infante Louise m'adressa aussi une photographie d'elle que j'ai précieusement conservée.

Je ne puis conter, par le menu, les épisodes et les incidents de mon voyage en Espagne : j'ai dû lutter partout contre des adversaires qui se dissimulaient traîtreusement, sous des dehors trop aimables, et qui s'employaient à me faire subir les vexations les plus sombres, et, bien entendu, à déjouer mes plans. Combien de fois, ai-je dû protester, à Séville, à Madrid, à Barcelone, contre les directeurs d'école qui prétendaient vouloir m'interdire de chanter La Marseillaise !

A Saint-Sébastien, où j'avais également imposé notre chant français, dans les écoles et au Grand Hôtel, j'accomplis ma mission jusque dans le centre boche qui servait de ravitaillement aux sous-marins allemands. A Bilbao en rentrant à mon hôtel, après avoir rendu visite au Consul de France, je constatai que l'on avait fouillé de fond en comble mes bagages pour y découvrir, sans doute, le secret de ma présence en Espagne. Et puisqu'ils avaient voulu savoir pour le compte de qui je travaillais, ils n'eurent plus de doute possible : c'était bien pour la France !

Je rentraï, au mois de juin à Paris, heureuse de respirer l'air de notre pays et de retrouver mes chers blessés qui me reprochèrent ma longue absence.

– Pourquoi nous avoir quittés, me demandaient-ils ? et maintenant, vous restez avec nous ?  
Je leur répondais : oui, et je m'en voulais de leur mentir, car je savais que le Ministère des Affaires étrangères s'appêtait à me demander de poursuivre ma mission, cette fois à travers les deux Amériques pour lesquelles je m'embarquai le 30 octobre 1917, sur le Paquebot Samara à destination de Rio de Janeiro.

Pendant les dix-huit mois que dura ma mission, je fis là-bas de nombreuses et intéressantes remarques sur l'âme américaine. J'avais déjà, lors de mon précédent voyage, avec Émile Defrance, noté certains traits, certaines particularités de mœurs du nouveau continent ; mais, soit que ma perspicacité fut moins affinée à cette époque, soit que je me montrasse, en temps de paix, plus indulgente à ses travers et à ses ridicules, l'humanité américaine ne m'inspira pas les sévères méditations auxquelles je me livrai sur son compte pendant la guerre. Je me fais un plaisir de les livrer ici tout entières.

Je fus d'abord frappée par ceci : que la majeure partie du public qui fréquentait les salles de théâtre était composée de femmes américaines. L'élément masculin n'était représenté au théâtre que par une poignée de français, lesquels assistaient avec d'autant plus de ponctualité et d'intérêt à mes représentations que je chantais toujours mes chansons dans la langue de notre pays ; mais, je le répète, l'absence d'auditeurs et de spectateurs du sexe masculin fut un de mes premiers étonnements. J'appris bientôt que la coutume exigeait qu'il en fut ainsi. Et j'en trouvai la cause et la raison d'être dans ce fait que les américains, pour la plupart, ignorent la langue française et qu'ils préfèrent au théâtre et à la chanson le vacarme des cabarets dancing ou le spectacle bariolé des music-hall.

Il n'en est point de même pour leurs compagnes les américaines sont très éprises de littérature française, parlent notre langue avec une correction parfaite, sont très informées de tout ce qui se passe en France, dans le domaine du théâtre, des arts et des lettres ; et, quotidiennement, elles fréquentent avec assiduité des cercles fermés où elles sont admises, à l'exclusion de leurs époux, et où, du matin au soir, elles dévorent les plus célèbres romanciers de l'Europe Occidentale.

Il est vraiment savoureux de constater avec quelle tranquille désinvolture elles agissent en toutes circonstances sans l'aide ni l'autorisation de leurs maris. L'américain du Nord semble d'ailleurs sur ce point en complet accord avec sa partenaire conjugale, et il n'apparaît pas qu'il ait la moindre velléité de lui interdire une liberté qu'il s'accorde d'ailleurs à lui-même, au profit de ses plaisirs coûteux et de ses affaires rémunératrices. Celles-ci compensent évidemment ceux-là. Si les rudes alcools, les fins tabacs et les danseuses nues grèvent considérablement le budget des maris américains, les entreprises commerciales, industrielles et financières, l'exploitation des mines de cuivre et de diamant, les docks de charbon et de pétrole, les fabriques d'automobiles et de conserves de toutes sortes, les aciéries,

remplissent leurs portefeuilles au-delà de ce que vous pouvez croire. Les fortunes sont, chez eux, colossales, prodigieuses, extravagantes, insolentes, et elles expliquent que les dignes épouses aux colliers fabuleux, aux mâchoires d'or et aux jambes gainées de super-soie, puissent se payer la volupté de ne rien faire, ou, plus exactement, le luxe de faire ce qui leur convient.

Si les femmes goûtent un peu moins chez nous, ce farniente, c'est qu'elles sont un peu plus occupées à ravauder leurs bas et à faire cuire cet honnête pot-au-feu que nos bons pères de famille aiment à partager le soir, après une journée laborieuse, dans la douce intimité du home familial. Il faut le reconnaître, et il faut le dire, parce que cela est tout à notre honneur : c'est surtout en France que règne la plus grande moralité, l'amour du foyer dans toute sa simplicité robuste, dans toute sa beauté loyale, et c'est encore chez nous que l'on a – en dépit de la vague de mercantilisme et d'affairomanie apportés ici par les nouveaux métèques d'après guerre, – conservé cet esprit de probité, de sacrifice et de travail qui a toujours été la caractéristique de notre race. On a raconté beaucoup d'horreurs et répandu un nombre incalculable d'histoires scabreuses et sales sur le compte des françaises pendant la guerre ; et, s'il est vrai qu'il y eut quelques mères indignes, quelques épouses infidèles, quelques femmes ayant trahi leurs serments, par faiblesse ou par vice, par lassitude ou par ennui, ou parce que la faim les égarait dans les sentiers de la débauche et de la prostitution, elles furent, par contre, innombrables, celles qui, avec une sublime patience, luttèrent et souffrirent dans l'attente de l'être adoré et dans l'espoir de son triomphal retour ! Cela, nous le savons aujourd'hui, mais il y a encore des soi-disant moralistes qui osent douter de la vertu de la femme française ! Et ma fureur ne fut pas mince, je vous l'assure, lorsque au pays du dollar et de la vertu, ces dames portèrent devant moi des jugements répugnants sur le compte des françaises ! Combien de fois je les entendis nous traiter de coquettes, de vicieuses et de dévergondées ! Cependant, toute leur vertu à elles, réside dans leur hypocrisie ! Avec leurs airs prudes, leurs mines effarouchées, leurs becs minces, leurs yeux froids, leur élégance austère et lourde, elles s'efforcent de donner le change, et elles sont cent fois plus corrompues et plus méprisables que toutes celles qu'elles s'efforcent de ridiculiser et de salir ! Ah ! qu'on ne vienne plus me parler de la propreté de leur âme, non plus que de celle de leurs corps ! J'ai vécu auprès d'elles, chez elles, et je suis fixée là-dessus. Leur salle de bains et leur lavabo, pourvus de tout le confort moderne, leur servent à un usage bien différent de celui auquel ils sont destinés. Elles se passent juste une goutte d'eau, le matin, sur le bout du nez, mais l'aménagement superbe de ces lieux leur permet d'y recevoir leurs « gigolos » sans éveiller les soupçons de leurs maris absents qui, pour ne pas en perdre l'habitude, quels que soient la saison, le temps ou les événements, se saoulent au whisky dans les boîtes de nuit, jusqu'à rouler par terre, sous les banquettes où, à l'aube, les garçons les ramassent convenablement et les jettent dans la première auto venue ! A vrai dire, je n'ai jamais vu plus de honteuses orgies que dans les restaurants nocturnes de la pudique Amérique, aussi bien dans celle du Nord que dans celle du Sud !

Les américaines qui ne voient dans les françaises que des créatures de stupre et des catins de bas étage, vivent dans une perpétuelle folie de la chair. Elles recherchent les aventures les plus faisandées et n'hésitent point, non seulement à offrir leur imprenable vertu, mais encore à acquitter, s'il le faut, le prix des petits frissons que leur procure un greluchon imberbe et calamistré, voire même une fille de Lesbos ! A un déjeuner auquel le Consul de France, M. Julien Neltner m'avait conviée, un officier français de passage en Amérique, et se rendant en Russie, me fit ses confidences. Il m'apprit qu'une américaine, rencontrée dans un thé-dancing l'avait accaparé et qu'il ne pouvait s'en désaglutiner ; elle voulait tout planter là, propriété, famille, domestiques, mari, pour le suivre en Russie. « Venez donc tantôt, prendre le thé avec nous me suppliait-il ! Tâchez de la raisonner, de lui faire entendre que je ne puis accepter qu'elle m'accompagne dans ce voyage... Elle vous connaît, vous a entendu chanter et a de l'admiration pour vous... vous allez peut-être réussir ! » Cette histoire m'amusait beaucoup, et je consentis à intervenir en faveur de cette victime... de l'amour américain ! Je me montrai aussi persuasive et aussi éloquente que possible. Mes efforts ne servirent de rien. La vertueuse américaine partit avec M. X... de la Maison Cartier, rue de la Paix, à Paris !

Et je me souviens encore de cette autre anecdote, bien caractéristique de la fausse pudeur américaine... et

de la sincérité française. Cela se passait à Buenos Ayres en 1913. Monseigneur le Duc Philippe d'Orléans, étant de passage dans cette ville, le Jockey-Club, qui donnait une grande soirée, songea à inviter l'illustre voyageur ; mais celui-ci, bien qu'il fut, à la connaissance de tous, accompagné d'une femme charmante, ne reçut qu'une invitation personnelle. Il renvoya le bristol en donnant comme raison qu'il ne voyageait jamais seul. Cette histoire fit beaucoup de bruit à Buenos Ayres, où les esprits pudibonds s'offusquèrent d'une telle réponse, et Monseigneur eut une très mauvaise presse ! Les grands journaux se chargèrent de le morigéner au sujet de son attitude scandaleuse. Songez donc, une maîtresse officielle ! Quelle honte ! mais eux, les Messieurs d'Amérique du Sud s'acagnardent des journées entières dans les Maisons de pension ! C'est ainsi que, par un délicieux euphémisme, on nomme là-bas les maisons closes. Il y en a dans tous les quartiers, à toutes les bornes, à tous les coins de rue. L'Amérique du Sud est inondée de maisons de pension.

Ah ! Non, qu'on ne vienne plus me parler de la vertu Américaine ! sauf bien entendu à quelques rares exceptions.

Je donnai le 1er mai 1919 ma soirée d'adieu à San Francisco, avec mon camarade André Ferrier et sa charmante compagne qui firent un si grand bien au théâtre français à l'étranger. Le Professeur Paul Ferriol présenta le spectacle La Cinquantaine de Courteline et Paul Delmet, en anglais et joua, avec beaucoup d'esprit, un rôle dans la pièce. Je quittai San Francisco pour New-York où je fus reçue par notre consul M. Goiran. Au Brévoort le 16 mai, nous organisâmes une soirée gratuite sous sa présidence, devant les attachés militaires et civils en mission. J'y lus une admirable causerie écrite par Maurice Donnay et Georges Cain sur nos héros français. Jusqu'à fin juin, je portai ainsi la bonne chanson à New-York. Le 2 juillet je m'embarquai sur le paquebot La Touraine, et je rentrai en France, juste à temps pour assister au défilé de la Victoire.

## Chapitre XVI

La Victoire ! L'avais-je assez chantée, avant même qu'elle resplendît sur la France en deuil et en larmes ! L'avais-je assez désirée, souhaitée et prédite ! Et j'étais là pour la saluer, pour assister à cette apothéose, pour mêler ma joie et mon ivresse à la joie et à l'ivresse de cette foule en délire, pour tendre mes bras vers ces uniformes sur lesquels la boue des tranchées et le sang encore chaud des martyrs rayonnaient dans le soleil ! La Victoire ! Je n'entendais que ce mot ! Je ne hurlais que ce mot : La Victoire ! La Victoire ! Et c'était, devant mes yeux extasiés, un poudroisement d'éclairs, une magie de couleurs, de cuirasses, de fusils, de baïonnettes, une tempête mouvante de casques ! tout dansait devant moi. Et je criais, et je sanglotais, et j'étais folle, de cette folie qui s'empara de tous les cœurs et de toutes les âmes, devant cette France ressuscitée !

.....

Depuis le matin, j'étais là, au coin de l'avenue Marigny. Je voulais être au premier rang. J'avais, sur moi, ma carte officielle de circulation délivrée par la Préfecture de Police, mais, par une sorte de fierté que l'on comprendra, et très énervée au milieu de la foule, j'entendais qu'on ne me la demandât pas. N'avais-je pas mérité d'être là, au milieu des autres, et ne devais-je pas assister à ce défilé grandiose sans que l'on m'obligeât, comme autrefois, du temps de mes chansons des rues, à présenter mon parchemin à tout bout de champ ?

L'incident inévitable se produisit. Un sergent de ville voulut m'empêcher de passer. «Faites venir l'officier de paix qui est là-bas à côté du barrage !» L'officier de paix arriva et, par bonheur, me reconnut. Et, mettant la main à son képi : «Bien sûr, fichtre ! que vous avez le droit de voir ça !» Et il me conduisit au milieu des officiers en leur annonçant : « C'est Eugénie Buffet ! l'amie des poilus ! la caporale Nini !» Ils m'enlevèrent, me portèrent au milieu de la foule, en criant : «Vive Eugénie Buffet !» Je me mis à pleurer ; je

revécus tous mes hôpitaux, toutes mes ambulances, tous mes camps, tous mes cantonnements ; je pensai à tous ceux que ma chanson avait sauvés, et qui étaient là, peut-être, en ce moment, devant moi. Et je rentraï à midi, chez Paule Gorska, morte de fatigue et d'émotion.

La première amie que je retrouvai fut Mme Waldeck-Rousseau avec laquelle je n'avais jamais cessé de correspondre durant ma longue absence. Elle me demanda des détails sur ma tournée. Très affectueusement, elle me dit :

– Rapportez-vous au moins un peu d'argent ?

– Mais pas un sou Madame Waldeck, lui répondis-je. Comment voudriez-vous que j'en rapportasse ? J'ai reçu, pendant ces dix-huit mois, dix mille francs du ministère. Il m'a fallu payer mes voyages, mon accompagnatrice, mon hôtel et mes repas. Avec cela, presque tous mes concerts étaient gratuits et la presque totalité du montant des entrées payantes – une vingtaine de mille francs ramassés sou à sou – je l'envoyai à l'œuvre de Jouannaux pour l'orphelinat des armées, à Mme Alice Bechmann pour le Repas des artistes ! Voyez donc ce qui pourrait me rester, en dehors de beaucoup de gloire, de lettres et de journaux remplis d'éloges et de félicitations !

– En somme, me dit Mme Waldeck-Rousseau, vous rapportez juste ce qu'il faut pour mourir de faim. Ma pauvre Eugénie Buffet ! Cela vous servira-t-il de leçon au moins ?

Et cela ne me servit point de leçon puisque je repartis encore pour l'Amérique et avec la très modeste gratification que le gouvernement m'accorda, sur les généreuses instances de Mme Waldeck. Mon second voyage fut marqué par un épisode assez inattendu. Ma brave Félicie Clory, pour qui j'avais tant d'affection, me quitta pour un amour de cœur et se fixa à Curityba. Je continuai d'abord seule mon voyage, puis en compagnie de Georges Charton, que le hasard avait mis providentiellement sur ma route. Le 29 septembre 1920, je réintégrai à nouveau la France. Je fus engagée en 1921 aux Noctambules, dirigé par mon bon ami Martial Boyer, et en 1922 j'inaugurai avec lui le Carillon !

Des amis me suppliaient de rester en France : «Tout le monde est heureux de vous revoir, de vous entendre encore. Paris veut vous conserver. Restez avec nous, ma bonne Eugénie !» mais je ne sais comment je fus encore entraînée à suivre Georges Charton qui me proposa de l'accompagner en Afrique du Nord. Nouvel exode. Nouvelle tournée accidentée. A Bordeaux, avant de nous embarquer, nous donnâmes avec Charles Couyba une soirée de charité pour les œuvres de Mme Cruss et de Mme Gounouilhou. Ah ! cette sublime Mme Gounouilhou qu'elle fit donc du bien, pendant la guerre, et la baronne Édouard de Rothschild et Mme Edward Tuck, et Mme Georges Leygues, et Mme Bouulloche, Mme de Montagnac et Mme de Poliakoff et la comtesse Paul de Pourtalès et Seydelmeyer, qui avait fait un hôpital de son hôtel rue la Rochefoucauld et la marquise de Loys-Chandieu et Mme Maurice Donnay et Mme Achille Fould, Daniel de Poliakoff, Mme Eugène Simon et tant d'autres femmes dont on ne dira jamais assez la discrète et vigilante bonté !

.....

Il me faut passer rapidement sur les incidents et les épisodes de ce dernier voyage, car j'ai encore beaucoup de choses à dire, et je ne veux point lasser l'attention de mes lecteurs.

Nous nous embarquâmes pour Casablanca où nous donnâmes notre première représentation sur le théâtre de cette ville. A Rabat, j'eus le grand honneur d'être conviée à donner une soirée à la Présidence, devant l'illustre Maréchal Lyautey qui, pour me témoigner sa reconnaissance, voulut bien me donner son portrait revêtu de sa dédicace. Partout, grâce à lui, nous fûmes reçus avec une amabilité et un empressement rares. Cette tournée fut une des plus réussies de ma carrière ; je m'en souviens avec attendrissement, mais je crois que le souvenir le plus émouvant de mon voyage en Afrique du Nord est celui que j'ai conservé de mon passage en Algérie.

Par une coïncidence impressionnante, c'est à l'hôpital militaire de Tlemcen, où je suis née, que je fus invitée à donner ma première représentation. Au seuil de ma vieillesse, c'était toute mon enfance qui

surgissait là, devant mes yeux.

Avec une précision cruelle, les moindres détails de ma pauvre jeunesse, les plus petits chagrins qui habitaient alors ma cervelle de petite fille sauvage et très misérable, firent leur apparition tout à coup, comme sur un écran fantasmagorique.

Après un pèlerinage au cimetière d'Oran, sur la tombe de mes parents, je donnai un autre concert, à l'hôpital militaire de cette ville, dans cette même salle où, petite fille, j'avais assisté, muette de douleur, à l'agonie de mon père. La gorge étreinte par l'émotion, je pus à peine chanter deux chansons.

Quelques jours après, je chantai au Théâtre de Mostaganem sur lequel j'avais fait mes débuts dans Le Petit Duc. J'y obtins un grand succès, qui me prouva que, bien que je ne fusse jamais revenue en Algérie depuis mes débuts, on connaissait là-bas mon nom et que l'on était heureux de m'y entendre. D'ailleurs, cet attachement, cette sympathie, je les retrouvai partout, chez les plus humbles gens, chez les plus simples créatures, et jusqu'au Couvent Saint-Louis, chez les bonnes sœurs trinitaires, qui m'avaient élevée, et qui me réservèrent la plus douce et la plus délicate des surprises. Après m'avoir fait visiter la chapelle où je faisais autrefois mes prières, elles me montrèrent la place que j'occupais au réfectoire et me désignèrent l'ancienne table sur laquelle je mangeais :

– C'est dans ce tiroir, mes chères sœurs, dis-je, moitié larmes, moitié sourire, que je cachais la nourriture que je ne voulais pas avaler. Je n'étais pas toujours docile... Aussi pour me punir, chaque semaine, le jour d'inspection de la classe, quand on découvrait la nourriture toute moisie au fond de mon tiroir, on me pendait ce dernier dans le dos. Et je devais faire ainsi le tour de la Cour pendant la récréation !

Les sœurs riaient beaucoup. Et la supérieure, avec une intonation malicieuse :

– Eh ! bien Mademoiselle Eugénie Buffet, n'avez-vous pas la curiosité de l'ouvrir aujourd'hui, ce tiroir ? J'ouvris le tiroir : il était plein de jolis souvenirs, pelotes, mouchoirs brodés, images, bonbons, que les braves sœurs y avaient enfermés, à mon intention.

Je n'étais pas au bout de mes émotions ! A Dombasle, je retrouvai Tante Caton la sœur de ma mère. Tout le village se réunit chez elle pour me fêter. Je voulus revoir Mascara, ce coin si cher où j'avais connu Charles de Foucauld ! Charles de Foucauld, comme tout cela était loin !...

Comme il était doux d'évoquer ces premiers instants de ma vie ! J'aurais voulu séjourner bien longtemps encore dans ce pays de mon enfance, au milieu de tous ces souvenirs... Mais il me fallait continuer ma route. Je rentrai à Alger, visitai Sétif, Saint-Arnaud, Constantine. A Constantine, je chantai à l'Hôpital militaire, au Casino et au Cercle Français, devant M. et Mme Thomson, venus pour les élections, puis, ce furent encore Bône, Souk-Ahras ; Tunis enfin. M. Lucien Saint, qui m'avait, quelque temps avant, refusé nos permis de la frontière algérienne à Tunis, fut obligé de reconnaître l'erreur qu'il avait commise en retardant l'heure de notre succès ; celui-ci fut prodigieux à Tunis. Nous chantions aux grandes manœuvres à Galies pour les soldats en campagne, en la présence du Général en Chef d'Anselme. Nous couchions en plein air, sous les tentes, et cette vie libre et pittoresque me séduisait beaucoup, quand, un matin, vers la fin du mois de mai 1924, je reçus une dépêche qui devait changer complètement le cours de ma destinée. Charles Burguet me proposait un engagement pour tourner son film la Joueur d'Orgue. Il vint me rejoindre à Vichy pour me faire signer mon contrat. Je donnai encore quelques représentations au Casino des Fleurs, sous la Direction de Victor de Cottens. Et le 9 juillet, je mis pour la première fois les pieds dans un studio.

\*\*\*

Un trac fou s'empara de moi. Je n'avais jamais encore fait de cinéma, j'étais une novice dans ce nouveau métier, et je me mis à trembler comme une feuille devant l'opérateur, moi qui n'avais jamais bronché dans l'ouragan du front ! Charles Burguet tourna quelques bandes d'essai, et m'apprit qu'il était content. Je louai un petit pavillon voisin du studio situé à Epinay, et, dès lors, chaque jour, je me mis à la tâche, jouant mon rôle avec zèle.

Le métier n'est pas toujours drôle ! Il faut se lever de bonne heure, travailler d'arrache pied, recommencer, jusqu'à ce qu'elles soient au point, pendant des heures, des scènes difficiles, payer de sa personne, et même, très souvent, se livrer à des exercices physiques qui ne sont point sans péril. C'est ainsi que, dans la Joueuse d'Orgue, il me fallut tourner par un froid sibérien, une scène de noyade authentique. Je dus, pendant une semaine, exécuter de successifs plongeurs dans l'eau glacée à Butry, et je ne pus m'empêcher de vouer à tous les diables les metteurs en scène sans pitié pour mes poumons et mes bronches si souvent éprouvés. Je terminai enfin, sans accident et sans maladie, notre film dont la réalisation dura trois longs mois, et je rentraï à Paris pour rendre visite à mon pauvre ami de Max que je trouvai dans un état de santé alarmant. Il me dit, des larmes dans les yeux : «Viens me voir mourir dans l'ami Fritz que je vais jouer pour la dernière fois !» Et c'était vrai, hélas ! De Max avait le pressentiment de sa fin prochaine. Un mois après, il nous quittait pour toujours !

Bien que le succès de la Joueuse d'Orgue m'eût donné toute satisfaction, je n'en continuai pas moins de chanter, et j'acceptai quelques engagements, à l'Empire, notamment, où je fis quinze jours devant une salle qui me fit fête, puis pour les music-halls et les cinémas de l'agence Fournier, à La Lune Rousse de Marseille, et à Aix-en-Provence.

Je rentraï à Billancourt pour commencer les essais d'un film nouveau, Napoléon, pour lequel Abel Gance m'avait engagée. Nous ne devions pas rester longtemps à Billancourt. Les principales scènes de Napoléon devant être tournées en Corse, c'est à Ajaccio que j'allais retrouver la troupe d'Abel Gance. Ce dernier, grand artiste passionné de beauté, a dû certainement laisser beaucoup de sa santé et de son argent en Corse, pour la réalisation de son film grandiose. Je ne sais pourquoi, tandis que je tournais Napoléon, bien que rien, dans les scènes que nous interprétions, ne favorisât un tel rapprochement d'idées, je songeais à Waterloo, à l'horrible déchéance du grand Empereur, à sa fin misérable et presque tragique, et je me demandais souvent à moi-même : «N'aurai-je pas, moi aussi, un jour, mon Waterloo ?» Une sorte de malaise m'envahissait sans que j'en puisse saisir les indéfinissables causes : l'ambiance inquiétante du pays, la lenteur irritante du film, la nostalgie de Paris, à laquelle venait s'ajouter le dégoût de tant de voyages accomplis au cours de ma vie sans repos, les appréhensions que me donnait la perspective d'un lendemain incertain, étaient peut-être les sources de mon accablement et de ma neurasthénie. Pour la première fois de ma vie, je me sentis très malheureuse avec l'idée fixe, toujours, que j'allais connaître mon Waterloo. Ah ! certes, j'ai eu, dans et ma vie, des heures effroyables... j'ai subi l'injure et la méchanceté, j'ai été trahie par des êtres que j'aimais, trompée par des créatures auxquelles j'avais tendu la main et donné ma bourse ; j'ai connu les faillites du cœur, les amertumes de la lutte et le désespoir de la faim. J'ai couché sur des grabats, et la maladie m'a réduite à l'impuissance ; j'ai pleuré, le soir, dans la rue. La mort, la mort elle-même, je l'ai sentie passer près de moi bien des fois ; et je l'ai, au plus fort de la détresse, suppliée de mettre un terme à mes malheurs. Mais j'ai toujours, en peu de temps, repris goût à la vie ; et si injuste, si inclément que le sort se soit parfois montré pour moi, j'ai, comme on dit, remonté le courant... Cette fois-ci, c'était fini, je me sentais incapable de réagir. Et toujours, toujours ce pressentiment, cette idée de mon Waterloo. Pourquoi ?

\*\*\*

Lorsque le film d'Abel Gance fut terminé, je repris encore mon tour de chant pour le compte des Établissements Fournier. Je me sentais de plus en plus malade. J'avais pris froid dans les noyades de La Joueuse d'Orgue comme dans les scènes d'eau du film Napoléon en Corse. Ma tournée, pour le compte de l'agence Fournier, fut un véritable supplice. Prise à chaque instant de migraines et de tremblements, je ne réussissais qu'à grand peine à me traîner de ma loge à la scène, où il me semblait, au cours de mes auditions, que j'allais étouffer et mourir sur le «plateau». Luttant toujours, je parvins à terminer mon engagement, mais à quel prix !

Après une apparition à la Scala, dans une pièce qui ne me convenait qu'à moitié et au cours de laquelle je

me blessai gravement à la main, je dus aller chanter à Vichy. Puis de là, je rentrai à Paris, accompagnée de ma fidèle Annik Desréac qui me conduisit à Epinay chez le docteur Le Roi des Barres. Ce dernier diagnostiqua une grave crise de diabète compliquée de congestion des poumons. L'éminent médecin me conseilla d'interrompre mes tournées pendant plusieurs mois. Je désespérais. Je n'avais pas d'argent pour me soigner, et il me fallait travailler, chanter pour vivre. Je fus obligée d'accepter un nouvel engagement pour Aix-en-Provence, puis je signai encore un autre contrat pour Beausoleil. Beausoleil ! Ce nom radieux allait-il me porter chance ? Ma bonne Annik me disait : «Du courage, ma chérie ! Ne te déssole ainsi ! Ne te laisse pas abattre ! Toi qui as si souvent insufflé l'énergie et la vaillance aux autres, toi qui as renversé les obstacles, triomphé de la maladie, de la misère, de la douleur ; qui, au milieu des pires catastrophes, as su demeurer forte et fière, tu remporteras encore cette dernière victoire... et tu finiras tes jours heureux !» Hélas ! cette vaillance et ce courage dont me parlait Annik, je les sentais m'abandonner, et c'est avec une angoisse sans pareille, une frayeur intraduisible que j'affrontai le Casino de Beausoleil.

Et c'est ici que sonna, au cadran de ma destinée, l'heure fatale de mon Waterloo !

Je ne m'étais pas trompée. De même qu'il y a toujours une heure où, comme le disait le vieux peintre Harpignies, on finit par avoir raison, une heure où les plus malchanceux et les plus méconnus voient luire pour eux le soleil du bonheur et du succès, il existe aussi, pour ceux que la gloire a consacrés, un instant où cette gloire vous trahit, comme une maîtresse infidèle et trop aimée.

Le 31 décembre 1925, je débutai au Casino de Beausoleil. Un riche auditoire emplissait la salle. Des amis à moi étaient venus là pour m'applaudir, et pour me soutenir de leur affectueuse présence. Beaucoup d'entre eux connaissaient la situation dans laquelle je me trouvais, mon état de santé précaire, mon désespoir, et je compris que la plupart souhaitaient ardemment me voir, ce soir-là, prendre ma revanche. Quelques minutes avant mon entrée en scène. Annik me demanda : «Comment te sens-tu ?» «Je me sens très mal ! lui dis-je, tout tourne autour de moi. J'ai l'impression d'être au bord d'un gouffre. Jamais je n'ai éprouvé une telle sensation. C'est atroce. Soutiens-moi Annik.» Et comme dans un rêve, j'entendais la brave fille me répondre :

«Du courage, ma grande chérie, du courage !» Je finis par reprendre mes sens. Le peu de volonté qui me restait s'arc-bouta. Je me dressai, me raidis contre la douleur. Je fis, avec violence, appel au souvenir de mes luttes passées, et je me dis qu'au cours de ma longue carrière, j'étais entrée bien des fois en scène avec l'impression que j'allais m'évanouir devant le public, mais que, presque toujours, au bout de quelques secondes, galvanisée par ma chanson, je redevais maîtresse de moi-même. Je fis un pas pour sortir de ma loge. La peur me reprit. L'espoir avait disparu. Décidément, il n'y avait rien à faire, rien, j'étais exténuée. Je vacillais le long des couloirs. Annik me soutenait. Je sentais son bras trembler contre le mien. J'entendis la ritournelle de ma chanson. J'avançai comme une morte, sur la scène. Je demeurai un instant paralysée, regardant le gouffre noir de la salle, incapable d'émettre un son ni de bouger un seul doigt de ma main. Je sentis une sueur glacée tomber lentement sur mon front. Le chef d'orchestre donna le signal de reprendre ma ritournelle. Alors, faisant un effort surhumain, je commençai ma chanson. C'est à peine si j'entendais le timbre de ma voix. Je perçus pourtant des exclamations venant de la salle, le murmure d'un auditoire mécontent. Que se passait-il ? Qu'avais-je fait ? Que me voulait-on ? et le murmure grandit s'éleva, coupé de sifflets stridents... Le vacarme emplissait mes oreilles. Je ne me rendis plus compte de rien. J'étais incapable de dire quoi que ce soit, incapable de répondre à ce public, de me défendre devant cette foule cruelle ; moi qui avais nargué les balles et ricané à la gueule des canons, je restais pantelante devant quelques centaines de désœuvrés en habits, et de belles madames qui m'abreuvaient de leurs sifflets et de leurs cris de chiennes en délire. Quel désastre ! Quelle déchéance ! Waterloo !

Écrasée sous cette avalanche d'injures, on me porta jusqu'à ma loge. J'y tombai inerte, comme là-bas, à Marseille. Je finissais par où j'avais commencé.

\*\*\*

Ramenée chez mes «Vieux», M. et Mme Defrance tentèrent de me consoler. «C'est un mauvais public que

celui du Casino répétait Émile Defrance». A quoi je répondais : «Il n'y a pas de mauvais public. Le public attend, au marché ou au théâtre, qu'on lui en donne pour son argent ! Je ne lui en ai pas donné pour son argent, voilà tout ! Est-ce sa faute si je suis à moitié crevée. La scène et la guerre, c'est pas pour les malades. J'ai trop vécu, j'ai trop chanté. Ma carcasse n'en peut plus. Le public n'en veut plus. Tant mieux pour lui ; tant pis pour moi. Mon Waterloo est arrivé.» Tandis que mes chers amis M. et Mme Edward Tuck me gardaient une chambre à Epinay, Annik retournait chercher mes affaires à Beausoleil. Je demandai, bien entendu, la résiliation de mon contrat, et j'allai voir mon bon docteur Le Roi des Barres, qui, après que je lui eusse conté mon désastre, me gronda affectueusement : «Je vous l'avais bien dit que vous n'étiez pas en état de chanter ni de subir de nouvelles fatigues ! Allez-vous être raisonnable, maintenant ?» Je lui promis d'être raisonnable et je restai à la maison de santé d'Epinay, mais comment faire pour tenir mes engagements ? J'étais dans un état voisin de la misère. Je rendis visite à Gabriel Alphaud, Directeur de Comœdia, et à son secrétaire général, Paul Grégorio, qui voulurent bien s'intéresser à moi et y intéresser leurs lecteurs. Ils publièrent un article qui eut pour premier résultat d'inspirer à Mademoiselle Georgette Brézillon une pensée touchante : celle de me décider à prendre trois mois de repos à la maison de retraite d'Orly, fondée par Léon Brézillon pour les artistes du cinéma.

Pendant ce temps, les grands journaux parisiens annonçaient une suprême manifestation en mon honneur, un gala de retraite organisé par Comœdia, sous le patronage de Maurice Donnay et Robert de Flers, Paul Léon, Jacques Rouché, André Messager, André Rivoire, Henry Moreau, Max Maurey, Oscar Dufrenne, Harry-Baur, Léon Bailby, Léon Brézillon, Lucien Sauphar, Justin Godart, et donné au Théâtre Sarah Bernhardt que prêtaient les frères Isola.

Parmi les admirables articles que suscita l'annonce de cette représentation, je ne puis m'empêcher de rappeler celui de Maurice Donnay, dont j'extrai ces lignes :

«J'ai revu dernièrement Eugénie Buffet, nous avons parlé du passé, et aussi du présent. Les clairs yeux bleus se sont emplis de larmes. La guerre était horrible, du moins on croyait que ce serait la dernière, et la paix n'est pas magnifique ? La vie actuelle est dure à celle qui a donné son cœur et dont la voix a charmé et consolé tant de héros. Et puis on n'écoute plus les vieilles chansons. Alors ! Eugénie Buffet a fait du cinéma. Vous chantiez La Paimpolaise ; vous chantiez La Marseillaise, vous chantiez j'en suis bien aise, eh ! bien, tournez maintenant, mais il y a tel film qui exige qu'une femme reste deux heures dans l'eau, jusqu'à mi-corps, cela n'est pas admirable pour la santé.

«Alors, quelle chanson chanterons-nous à cette blessée de la vie ? Comœdia organise, pour le mardi 22 juin, une représentation au bénéfice d'Eugénie Buffet. Les plus grands artistes de Paris ont répondu à l'appel de leur camarade aimée et admirée, et les parisiens ont l'occasion de faire le geste élégant de la reconnaissance. Cette occasion, ils ne la laisseront pas échapper ; ils en seront d'ailleurs récompensés. » Maurice Donnay, Gabriel Boissy, Henri Duvernois, Robert de Flers, Léon Daudet, Paul Achard, Le Guéreau, Andrée Violis, Édouard Baudu ; tous les grands écrivains, tous les généreux journalistes qui ne restent jamais insensibles aux cris de la misère humaine, aux appels jetés par ceux de leurs frères ou de leurs amis tombés dans la bataille, tous supplièrent le public d'assister à cette représentation, dont le seul but était donner un peu de pain à la Cigale qui, toute vie, n'avait songé qu'à empêcher les malheureux de mourir de faim !

\*\*\*

Alors, je vis cette chose admirable : de tous les coins de Paris, des faubourgs. noirs et des quartiers clairs, de Ménilmontant, et des Champs Élysées, de Belleville et du Bois de Boulogne, de partout enfin, arrivèrent en foule tous ceux qui m'aimaient encore et m'avaient autrefois applaudie, et qui voulaient me revoir une dernière fois et me secourir, répondant à la grande voix de la presse qui avait jeté cette nouvelle : «Eugénie Buffet n'a pas de quoi manger !» Je crois bien même que, poussés par une généreuse curiosité, digne du cœur populaire, ceux qui ne me connaissaient point et qui avaient si souvent entendu prononcer mon nom, s'étaient précipités à cette représentation, un peu comme on se rend à quelque cérémonie

officielle. Et c'est à ce moment que je compris qu'il restait encore quelque chose de toutes mes chansons dispersées aux quatre vents de la route, quelque chose aussi de l'exemple d'humaine pitié que j'avais donné au cours de ma vie qui ne fut qu'un long apostolat, puisque si j'avais, pour le soulagement de tant de misères, prodigué beaucoup d'amour et fait beaucoup d'aumônes, on savait aujourd'hui me rendre cet amour et que, dans un élan de gratitude infinie, on n'hésitait point à venir m'apporter les pauvres sous dont j'avais besoin !... Ah ! oui, j'eus, ce jour-là, l'impression vraiment existé pour ce grand peuple de mourir de France !

La salle du théâtre Sarah Bernhardt, dès l'ouverture des portes, était déjà pleine à craquer. Les spectateurs tournaient nerveusement les pages du luxueux programme dont la jolie couverture avait été dessinée par mon regretté ami Maurice Neumont. L'émotion fut grande déjà quand, dès le début, apparut sur la scène le bon René de Buxeuil qui avait tenu modestement à lever le rideau. Je ne décrirai point, par le menu, cette manifestation. Qu'il me suffise de rappeler que les plus grands artistes tinrent à y participer. Au hasard de ma mémoire je citerai : Gaby Morlay, Maurice Chevalier, Jane Marnac, Henri Casadesus, Pizani, Vincent Scotto, René Fauchois, Henriette Leblond, Victor Boucher, Parisys, Beugé, Marguerite Herleroy, Joé Bridge. Madeleine Roch, en des vers de toute beauté, évoqua mon existence, mes succès et mes luttes passées. J'entrai en scène. Alors, on vit Jean Chataigner se lever de son fauteuil, dans la salle, et on l'entendit crier : «Debout, tous !» Et ce furent des acclamations sans fin, une longue ovation montant vers moi. J'étouffais de bonheur. Des voix clamaient : «Vive Eugénie Buffet !» Je voulais remercier, parler, mais le délire de cet enthousiasme couvrait ma voix. Au bout d'un instant qui me sembla une éternité, le calme se rétablit, et je pus enfin commencer de chanter une chanson composée par René de Buxeuil et Roland Gael. Elle est intitulée : Ma chanson. C'est bien la mienne effet, toute ma vie en trois couplets. Je demande la permission de la reproduire ici :

*I*

*J'ai chanté les gueux et les filles  
Tous les purotains du trottoir  
Dont le cœur bat, sous les guenilles,  
D'amour, de jeunesse et d'espoir  
Il faut bien que des voix s'élèvent  
Parmi les rumeurs et les cris  
Pour clamer les joie et les rêves  
De la misère de Paris !*

*REFRAIN*

*J'ai chanté comme une cigale  
Sœur pauvre des déshérités,  
Laissant aux fourmis la fringale  
De l'argent et des vanités.  
J'ai chanté de toute mon âme  
A l'âge de Mimi Pinson  
J'avais donné mon cœur de femme  
A la chanson !*

*II*

*J'ai, dans les cours, faisant la quête  
Rendu tous les pipelets fous,  
Les coups de balai sur ma tête  
Pleuvaient plus souvent que les sous,  
Des lazzis tombaient des fenêtres  
Sans interrompre mon refrain  
Car je pensais : de pauvres êtres  
Par ma chanson auront du pain.*

*REFRAIN*

*J'ai chanté comme une cigale  
Même sous la neige, l'hiver,  
Et quand je n'avais qu'un vieux châle,  
Contre les morsures de l'air,  
Quelquefois s'éraillait ma gamme,  
Mais je n'avais pas le frisson  
Je me réchauffais à la flamme  
De ma chanson.*

*III*

*En trinquant à la régolade,  
J'ai bu le pinard des poilus ;  
Je crois bien que plus d'un malade,  
En m'écoutant ne souffrait plus.  
Ils m'ont nommée leur caporale,  
Les doux et braves petits gars  
C'est un titre que rien n'égale,  
Parmi les honneurs d'ici-bas.*

*REFRAIN*

*J'ai chanté comme une cigale,  
Parce que c'était mon destin,  
Sous le soleil, sous la rafale,  
Dans le soir et dans le matin,  
Et quand s'éteindra la camoufle  
Tel un oiseau sous le buisson,  
Je dirai dans un dernier souffle,  
Une chanson ! (\*)*

*(\*) (c) Francis Salabert*

A chaque phrase, à chaque vers, les bravos, impérieux me forcèrent à m'interrompre. Je sentais mon auditoire littéralement bouleversé. Je mis bien dix minutes à interpréter ma chanson. Je croyais que je ne finirais jamais. J'étais comme dans un rêve. J'étais couverte de fleurs et couverte aussi de baisers, car sans que je me rendisse compte de ce qui s'était passé, je me retrouvai dans les coulisses, entourée de plus de vingt personnes qui me pressaient dans leurs bras à m'étouffer. Parmi elles, mes compatriotes Vincent Isola et Émile Isola, Mme de Montagnac, Les Payelle, les Wittersheim, les Michaut, les Burguet, Maurice Donnay, Lucien Sauphar, Lucien Bertault, Marie Dubas, Maurice Neumont, Mme Eugène Levoux, Henriette Deschamps, Martial Boyer, tous les artistes enfin. On pleure, on s'embrasse. Ah ! l'inoubliable journée. J'apercevais un vieux grognard qui ne m'avait pas quittée, durant toute la matinée. C'était André de Reusse. Oui, ce fut une belle journée ! Et comme j'aurais voulu la voir se prolonger, s'éterniser... Lorsque, le rideau baissé sur cette apothéose, je vis lentement s'en aller, puis disparaître cette foule ardente, que je ne reverrais sans doute plus jamais, j'eus envie de me précipiter au dehors du théâtre et de lui crier : «Gardez-moi ! Emportez-moi, ne me laissez pas ! Je vais être seule maintenant, seule pour toujours ! Ayez pitié de moi !»

Un baiser tendre et sonore, que venait de me donner ma bonne Annik, me rappela à l'ordre.

– A quoi penses-tu ?

– A mon bonheur, lui dis-je, pour ne pas lui faire de peine.

Et j'essayai, très vite, les larmes qui mouillaient mes joues.

## Note de l'éditeur

Au moment de tirer le présent volume, l'éditeur est heureux de saluer la vaillante et bonne Eugénie Buffet, qui une fois de plus, sortant de sa retraite, s'en est allée sous la pluie et les vents, glaner plusieurs milliers de francs pour les sinistrés du Midi. Le bon chanteur Sorgel l'accompagnait dans sa mission.

Voici la chanson de Suzanne Quentin et René de Buxeuil que le peuple de Paris a eu le plaisir d'entendre :  
Paroles de Suzanne QUENTIN. Musique de René DE BUXEUIL.

*I*  
*Qu'il fasse chaud ou froid, qu'importe.*  
*Ainsi qu'un moineau de Paris*  
*Dans la rue et de porte en porte*  
*Je vais poussant mon joyeux cri.*  
*Allons, souris, la belle blonde,*  
*Et toi gavroche aux yeux railleurs,*  
*Grâce à vos sous le pauvre monde*  
*Qui sait, demain sera meilleur.*

### *REFRAIN*

*Écoutez ma chanson,*  
*Ma voix qui vous appelle,*  
*Ouvrez votre escarcelle*  
*Vos cœurs à l'unisson,*  
*Pour les gens sans maison,*  
*Les gosses sans famille,*  
*Les vieillards en guenilles,*  
*D'argent, je fais moisson.*

### *II*

*Vous dont l'auto de luxe chante*  
*Emmenez-moi dans vos salons,*  
*Je sais que votre âme est clémente,*  
*D'ailleurs mon discours n'est pas long.*  
*Tout ça pour eux, mais c'est magique !*  
*Ces gros billets, merci, merci,*  
*On se croirait en Amérique,*  
*Chez nous, ya de grands cœurs aussi.*

### *III*

*Victor Hugo, notre poète*  
*A dit : «Donnez aux malheureux.»*  
*Grandes dames et midinettes*  
*Donnez, ça rend le cœur joyeux.*  
*Les misères et les souffrances*  
*S'apaiseront, je vous le dis,*  
*Grâce à notre chanson de France,*  
*A notre chanson de Paris !*  
(Copyright by Suzanne QUENTIN)

## Bouquets d'hommage

Merci, brave cœur de Française. Je lutterai sans répit contre la crapule insolente, contre la médiocrité contre la bassesse, pour mon, pour notre vieux et cher pays.

ÉDOUARD HERRIOT.

Chère et puissante artiste quel souvenir vous m'avez laissé et quelle joie vous m'avez apportée ! Thérèse, la grande Thérèse a eu raison de dire que vous avez de «ça» et avec «ça», ajouterai-je, la plus prenante des voix et le plus expressif des visages.

PAUL DEROUÏÈDE.

Eugénie Buffet est une grande artiste, mais je l'estime aussi pour sa bonté et son dévouement. Elle a eu une vie de désintéressement prise par l'art et par les malheureux. Elle est la conscience même.

JUSTIN GODART.

Partout ici l'écho de votre triomphe et l'augure d'un gros succès quand vous y reviendrez.

VICTOR MARGUERITTE.

Que vous dire qui ne soit au-dessous de ce que vous méritez, et comme applaudissements et comme gratitude ?

La fête que vous avez donnée à mes blessés a été pour eux un éblouissement. On en reparlera longtemps dans les tranchées où la plupart d'entre eux vont revenir !

Prof. POZZI.

Je suis persuadé que cette représentation sera aussi magnifique qu'a été votre carrière et que déjà à mille détails vous sentez combien on vous aime et vous admire.

MAURICE CHEVALIER.

Alors, chère amie, fée des cigales, reine des chants, colonelle des poilus !

LÉO CLARETIE.

Je viens encore vous remercier de la bonne journée que vous avez fait passer hier à nos braves poilus et vous dire combien j'admire votre inlassable entrain si bienfaisant pour nos chers soldats. Ils sont partis enchantés !

Mme MAURICE DONNAY.

Je sais, comme tout le monde sait en France, que vous faites oublier leurs peines aux blessés et qu'ils puisent dans vos admirables chants la force de surmonter leurs douleurs.

GEORGES D'ESPARBÈS.

Vous avez continué à Nice votre apostolat charmant. Je sais tout le bien qu'avec une constance admirable vous faites, dans tous les hôpitaux que vous visitez, et j'ai vu ici moi-même la joie et le réconfort qui sont votre œuvre. Vous pouvez être fière et nos remerciements sincères vous sont dus.

DE JOLLY, Préfet de Nice.

Ma femme et moi serions si désireux de vous traduire notre admiration et notre chaleureuse sympathie, et avec quel regret de voir se clore votre brillante et si bienfaisante carrière.

Maréchal LYAUTEY.

Oh ! Eugénie Buffet !!! le plus noble et le plus grand, le plus dévoué cœur que j'ai rencontré ici-bas.  
Abbé OBRY.

Savez-vous qu'avec vous, m'a-t-il semblé, s'était envolé l'âme, la vie, du si ravissant petit hôpital de Giverny ? L'entrain si charmant que vous aviez si bien su y apporter et par votre activité et par votre esprit large en même temps que chrétien, cet entrain ne fut bientôt qu'un souvenir !

Abbé G. HERVIEUX.

Tout à la fois patriotes et galants, les poilus qui réparent actuellement leur force dans les formations sanitaires de Troyes seraient très heureux de voir arriver parmi eux Eugénie Buffet, l'artiste si charmante et si française que la plupart connaissent. Ils seraient contents d'applaudir la voix chaude et vibrante qui leur ferait oublier le crépitement des balles et l'éclatement des marmites boches. C'est aussi avec plaisir que tous ici nous vous verrions venir à Troyes, vous qui, mettant votre talent au service d'une belle et bonne cause, savez si bien égayer nos braves combattants.

Lieutenant-Colonel MAQUARD.

Chère Madame Laborde,

Je vous envoie ma « cigale », cette petite Nini Buffet qui a tant assisté mes pauvres gens. Voulez-vous l'entendre, lui dire nettement ce que vous pensez de sa voix, et si l'épreuve nous semble concluante, en faveur de son avenir, créditer son succès, comme vous l'avez fait pour tant d'autres ?

Vous pouvez faire fonds sur sa parole, c'est le plus honnête homme que j'ai jamais rencontré.

Enfin, je l'aime bien, parce qu'elle est bonne, intelligente, et brave. C'est vous dire que sa réussite me tient à cœur.

Soyez lui donc accueillante et recevez, chère Madame, avec l'expression de ma gratitude anticipée, mon très respectueux et affectueux souvenir.

SÉVERINE.

Pour Mme Eugénie Buffet.

Heureuse d'offrir l'hommage de mon admiration à l'artiste si fièrement représentatrice de l'esprit français qui protège à travers le monde le charme allègre et sain de nos vieilles chansons.

Tunis, 24 mai 1924.

LUCIEN SAINT.

Chef de la Résidence à Tunis

Institut scientifique chérifien. Rabat, 26 janvier 1924.

Chère Madame,

Je ne saurais jamais assez vous louer car c'est ainsi que des artistes de votre valeur finiront par renouer les fils d'une tradition capable de nous ramener aux origines du vrai goût français. Veuillez me croire votre serviteur et admirateur dévoué.

JACQUES LIOUVILLE.

8e Régiment de Dragons, 27 sept. 1917.

A ma vieille amie qui sait s'employer si utilement pour la grandeur de la patrie, merci !

E. MORGON.

Eugénie Buffet c'est la France avec son sourire, sa grâce et ses plus nobles sentiments.

M. LAURENT,

Chef de la Région, Casablanca, 22 déc. 1923.

Merci Eugénie Buffet d'avoir fait chanter ceux mêmes qui chantent faux comme moi. Alger, mars 1924.

T. STEEG.

Madame Eugénie Buffet par son talent a transformé la science en un art aussi émouvant que gai, d'autant plus attachant qu'Elle a su le marquer de la vigoureuse empreinte de sa sympathique personnalité. J'interprète la pensée de tous ses auditeurs du 26 janvier en lui adressant des remerciements sincères auxquels je me permets d'ajouter mes hommages.

Fez, le 27 janvier 1924.

A. DE CHAMBRUN,  
Général commandant le territoire de Fez.

Le Colonel Azan, Commandant le 6e Régiment de tirailleurs algériens.

Tlemcen, 8 février 1924.

Madame,

Pendant que portée sur les ailes de votre chanson vous parcouriez une étrange et brillante destinée, votre ville natale restait assoupie dans l'étroite enceinte de ses murailles.

Vous êtes venue la sortir de sa torpeur, vous lui avez apporté l'esprit de la France, la gaîté de Paris. Vous avez semé ici vos chansons qui germeront derrière vous. Un Parisien qui vous a applaudi à La Cigale dans votre premier genre vous exprime sa reconnaissance de tout ce que vous avez fait ici pour la bonne humeur de ses soldats.

PAUL AZAN.

Le Père Gérard Savary, aumônier militaire de la Région de Fez se réjouit d'avoir eu l'insigne honneur d'entendre Mme Eugénie Buffet. Là vraiment il a senti vibrer l'âme française. Plaise à Dieu qu'il soit donné à notre chère et belle France beaucoup d'artistes comme Elle, avec Elle il n'y a pas à désespérer de la Patrie, parce que ses chansons respirent le plus noble patriotisme et le plus grand esprit familial pour la France et nos petits soldats. Mes sincères remerciements.

Fez, 26 janvier 1924.

F. GÉRARD SAVARY,  
Aumônier militaire.

Air de la Boîte de Chine :

Allons mes mat'lots faut boir core un verre

A la bonn' santé d'Eugénie Buffet

Ceux qui ont soif du pays, Ell' les désaltère

Ell' fait rire et pleurer et meilleurs Ell' nous fait !

Alger, 23 avril 1924.

Amiral EXELMANS.

Je pense souvent avec émotion aux minutes exquisées que vous nous avez données, à la joie si profonde que vous avez su mettre au cœur de nos chers blessés et de leurs infirmières ! J'en garde le plus doux souvenir et je n'oublierai jamais le charme si prenant de «la chasse aux loups». Votre bonté si délicate et compatissante pour les glorieux blessés vous inspire toujours des accents vibrants, si émus que vous faites ainsi la plus belle œuvre, celle de faire accepter avec un courage plus grand les douloureux sacrifices de cette longue guerre.

Comtesse D'HAUSSONVILLE

Nous sortons de l'ambulance enthousiasmés de vous. Dire que nous vous admirons n'est pas assez : nous vous aimons vraiment beaucoup.

Me A. AUBIN.

Je vous revois vaillante, riieuse, gaie, adorée de tous nos chers blessés qui devinaient votre âme, votre cœur d'or, votre infatigable charité.

GEORGES CAIN.

Depuis le début de la guerre vous soignez les blessés, non seulement avec vos mains, mais de toutes façons – celle qui est la plus rare – la plus précieuse consiste à mettre son cœur dans sa voix et à verser dans l'âme de nos héroïques poilus, la sympathie, l'encouragement et aussi la distraction.

Marquise MONTEBELLO.

Une épée protège contre tout, mais ne peut défendre contre le charme et le talent vainqueurs de la grande artiste qu'est Eugénie Buffet.

ATHOS DI SAN MALATO.

L'Administration Municipale croit que la meilleure récompense d'une artiste qui sait mêler à ses travaux le souci des déshérités de la fortune, c'est le souvenir du bien qu'elle a pu faire.

Elle vous prie donc d'agréer comme souvenir de votre bienfaisant passage à Lille une médaille où elle a consigné l'expression de la reconnaissance publique.

M. DELORY, maire de Lille.

En souvenir de cette soirée, nous vous prions d'accepter la médaille de l'Alliance Française.

Le Président de l'Alliance Française, Comité de Buenos-Ayres.

La soirée que vous avez donnée hier soir au Club

Je tiens avant votre départ à venir vous remercier d'être venue à Curityba, nous donner à tous, les plus belles émotions patriotiques ressenties depuis bien longtemps.

Vous êtes la grande et sublime artiste de qui, nous tous Français, sommes fiers, pour l'art, pour la France, acclamée frénétiquement par toute une ville, grâce à votre talent, grâce à votre patriotisme.

Que votre voyage continue triomphal pour la gloire de notre chère France et pour le succès de votre beau talent.

CH. LAFORGE, consul de France.

Curityba (Brésil)

Le succès personnel que vous avez remporté et les applaudissements et acclamations qui accompagnaient chacune de vos chansons, vous auront assuré que cette manifestation avait su conquérir toutes les sympathies.

En souvenir de cette soirée, nous vous prions d'accepter la médaille de l'Alliance Française.

Le Président de l'Alliance Française, Comité de Buenos-Ayres.

La soirée que vous avez donnée hier soir au Club Français a été un grand succès.

Tous nos compatriotes réunis dans les salons du Club ont passé quelques heures sous le charme de votre beau talent, tantôt profondément émus, le cœur étreint par les poignantes images qu'évoquent vos chansons de guerre, tantôt pris de cette gaieté qui n'abandonne jamais le Français, même dans les circonstances les plus graves et les plus douloureuses.

Nul doute que votre mission de propagande française ne donne les résultats les plus satisfaisants ; c'est notre plus cher désir.

Le Président du Club français de Buenos-Ayres.

Je tiens à vous dire sans tarder, ma vive reconnaissance et celle de tous nos compatriotes pour la magnifique et émouvante soirée patriotique que vous avez donnée hier au Conservatoire.

Avec votre cœur, votre grand talent, toujours au service de notre chère Patrie vous avez enthousiasmé non seulement les nôtres mais encore nos fidèles Alliés brésiliens, et les applaudissements enthousiastes qui vous ont été prodigués, l'ovation qui a salué la fin de la soirée vous auront dit, mieux que je ne pourrais le faire, à quel point vous aviez su exalter l'héroïsme de notre incomparable armée et de nos Alliés, et glorifier la Patrie.

LUCIARDI, Consul de France à Saint-Paul (Brésil).

Chère Eugénie Buffet,

Bravo ! Acceptez, je vous prie, mes souhaits de bonne continuation dans l'œuvre si admirable que vous avez entreprise.

GUSTAVE CHARPENTIER,

Membre de l'Institut.

Que c'est beau et triste, chère Madame Buffet de voir toute cette jeunesse fauchée, abîmée et que vous êtes heureuse de pouvoir leur faire du bien ! Par exemple, vous ne ménagez pas assez votre peine. La guerre sera encore longue et vous leur devez d'aller jusqu'au bout. Vous voyez-vous obligée de vous arrêter ? Mais Ils trouveraient cela très mauvais. Ils sont à vous mais Ils vous sentent à eux ! Toute ma profonde sympathie chère Madame Buffet.

Madame WALDECK -ROUSSEAU.

Elle chante avec une saisissante vérité, sans gros mots, sous-entendus malpropres avec un tact qui permet de tout dire devant tout le monde, car le cœur seul y trouve ses émotions et sa joie et la morale reprend ses droits. Après avoir chanté les filles de misère elle se transforme soudain, le sourire sur les lèvres et dans les yeux. Elle chante alors de gais refrains dans une antithèse qui est à coup sûr l'un des secrets de son succès. Eugénie Buffet vous êtes une grande artiste.

GASTON CALMETTE.

Chère Madame Buffet,

Vous voudrez bien vous arrêter à Saint-Buisson où vous seriez très chaudement reçue par son hôtesse qui sera toujours charmée de vous voir et de vous recevoir. Ma cousine Lucie est enthousiasmée de vous.

Avec mes sentiments de vive sympathie, croyez-moi, chère Madame Buffet votre toute dévouée.

14 mai 1914.

ALICE DE MONACO.

FIN